



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

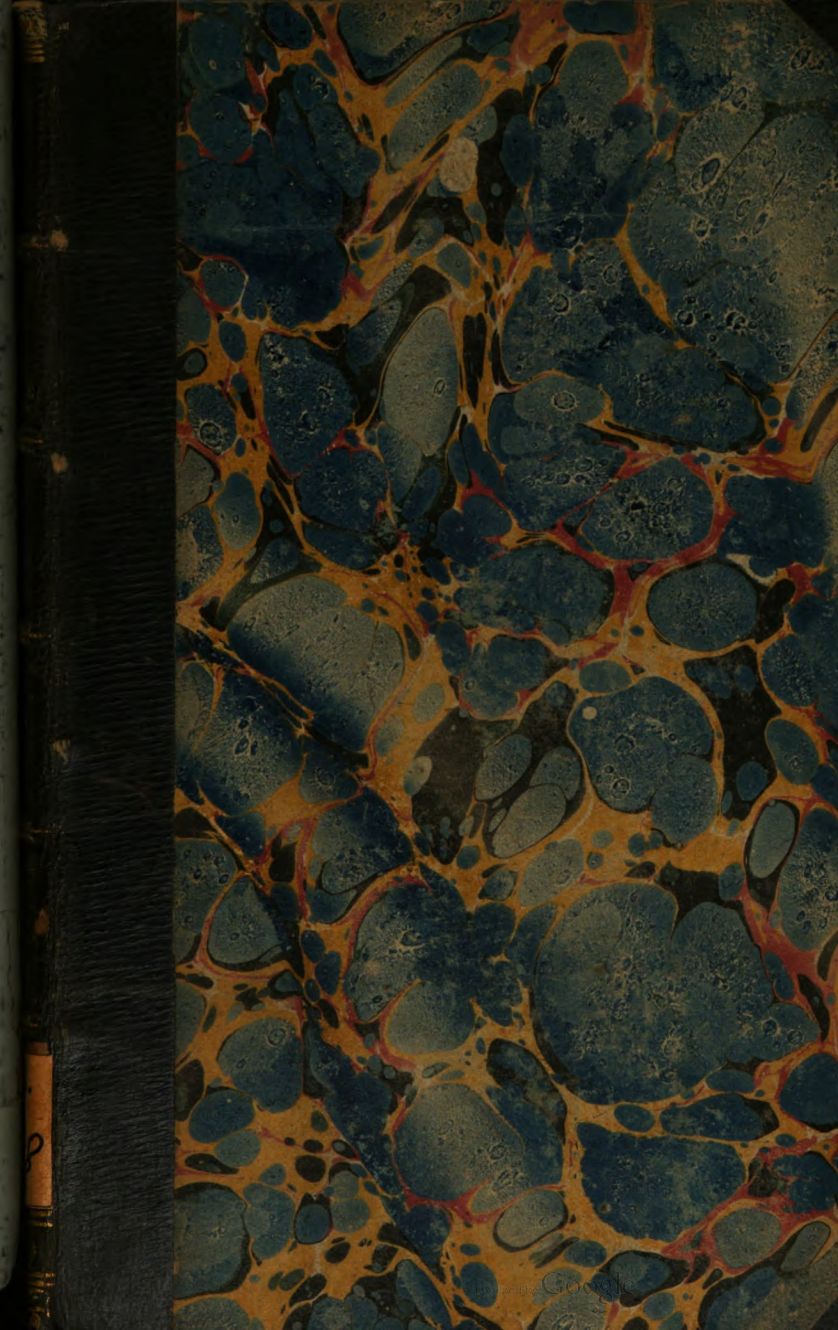
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



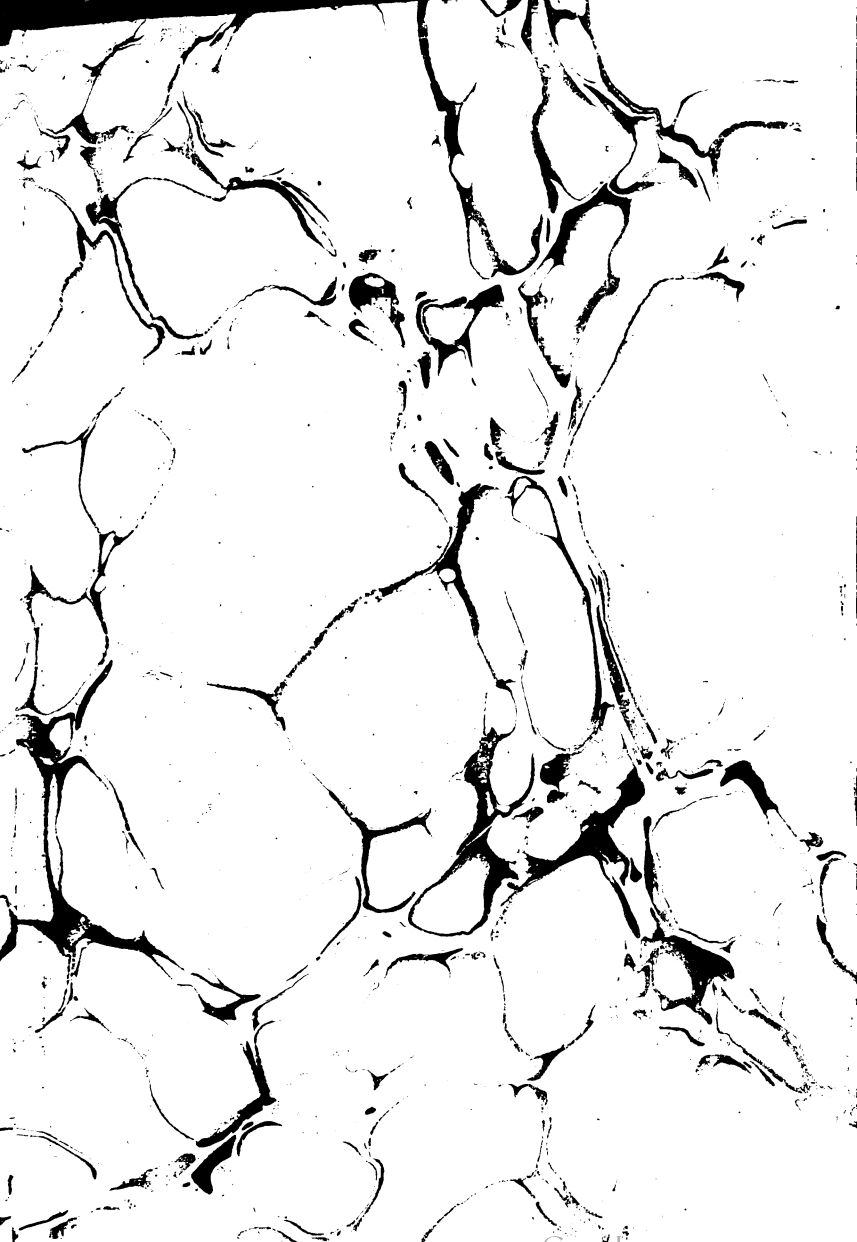
BIBLIOTHÈQUE  
de la  
FACULTÉ DE THÉOLOGIE  
de l'Eglise Evangélique libre  
du Canton de Vaud.

---

Ex libris  
**PH. BRIDEL**  
DR. THEOL.



MCMXXXV



68-7.

4848  
L.L. 6897

H. H. ...

74

no. 4548  
Lith. Amc. no. 6897,

...



ΣΑΛΛΟΥΣΤΙΟΥ

ΦΙΛΟΣΟΦΟΥ

ΠΕΡΙ

ΘΕΩΝ ΚΑΙ ΚΟΣΜΟΥ

TRAITE

DES

DIEUX ET DU MONDE,

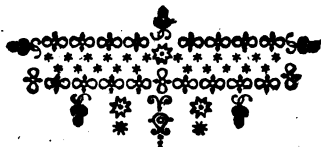
PAR

SALLUSTE LE PHILOSOPHE.

TRADUIT DU GREC,

AVEC

DES RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES  
ET CRITIQUES.



A BERLIN,

Chez CHRETIEN LOUIS KUNST.

MDCCLXVIII.

*Paris M. Boulaere f. m. d. r. et d. Biblioth.*  
*per f. h. f. v. Jomay*

L'Académie m'ayant chargé d'examiner cet  
Ouvrage, je l'ai trouvé très digne de l'im-  
pression. *Berlin*, le 22 *Fevrier* 1748.

**HEINIUS**  
Directeur de l'Acad.

**A MONSIEUR,  
MONSIEUR  
DE MAUPERTUIS,  
PRÉSIDENT**

**DE L'ACAD. ROY. DES SCIENCES  
ET BELLES LETTRES  
DE PRUSSE,**

**DE L'ACADEMIE FRANCOISE,  
DE L'ACADEMIE IMPERIALE DE  
RUSSIE, DES SOCIÉTÉS ROY. D'AN-  
GLETERRE ET DE SUEDE, DE L'IN-  
STITUT DE BOLOGNE,**

**CHEVALIER DE L'ORDRE  
POUR LE MERITE**

**&c. &c.**

**\* 2**

# MONSIEUR

**V**OTRE vie m'a toujours paru fort ressemblante à celle de ces anciens Philosophes, qui ont fait la gloire de leur Siecle. Comme eux, Vous avez été chercher la verité jusqu'aux extremités de la Terre. Comme eux, Vous faites l'ornement des  
Cours

Cours les plus éclairées & les plus polies. Comme eux en fin, Vous avez gravé Votre Nom au Temple de Mémoire en caractères ineffaçables.

Mais, MONSIEUR, le bonheur des tems dans lesquels nous vivons, Vous donne une grande Superiorité sur ces mêmes Philosophes, par rapport à tous les avantages que je viens d'exprimer. Les Verités dont Vous avez enrichi les Sciences, sont d'une sublimité & d'une

importance, auxquelles on étoit bien éloigné d'atteindre, ni même de penser, dans ces tems, où les plus grands hommes, les Sages les plus fameux, en étoient encore aux Elémens, tiroient leur renom de la prédiction d'une Eclipse, & regardoient le flux & le reflux de la Mer comme un Phénomène incompréhensible. Les Monarques, dont vos rares qualités ont captivé la bienveillance, sont aussi à tous égards bien au dessus de ces Princes, qui tenoient les rênes de quelque  
petit

petit Etat de la Grece, de ces  
Rois effeminés de l'Asie, ou  
même de ces Conquerans, qui  
en faisant trembler l'Univers de-  
vant eux, estoient les Esclaves de  
leurs passions. . . . Vous avez le  
bonheur d'etre attaché à un  
Maître, grand par sa puissance  
& l'etendue de ses Etats, grand  
par ses exploits & ses Conquetes,  
mais bien plus grand encore par  
ses lumieres, par ses vertus, par  
ce rare assemblage de tout ce  
qui fait non seulement le grand  
Roi, mais même le grand Homme,

dans quelque situation qu'on le  
trouvât placé. J'ose le dire,  
MONSIEUR, quand l'Univers ne  
feroit pas rempli de monumens  
de Votre gloire, que vos excel-  
lens Ouvrages transmettront à la  
posterité la plus reculée, l'estime,  
l'amitié de FREDERIC, suf-  
firoient pour Vous assurer les  
mêmes prérogatives. Il n'y  
a personne qui, honoré de ce  
glorieux suffrage, ne puisse dire  
avec confiance;

*Sublimi feriam sidera Vertice.*

Per-

ne Permettez donc, MONSIEUR,  
qu'ayant à faire revivre un Phi-  
losophe de l'Antiquité, j'assure  
sa nouvelle vie, en la mettant à  
l'abri de Votre Nom. La ma-  
niere dont il pensoit pour son  
tems, on s'est paru assez noble &  
assez sublime, pour esperer que  
Vous lui accorderiez quelques  
momens d'attention; & je me  
suis flatté que la richesse du fonds  
sur lequel je travaillois, rendroit  
mon travail supportable.

Mon devoir d'Academicien  
m'a suggeré cette petite entre-  
prise; ce même devoir m'ap-  
pelloit naturellement à Vous la  
consacrer. Mais je m'y sens en-  
traîné par des motifs encore plus  
puissans. Pénétré du bonheur  
dont notre Academie jouit sous  
votre Présidence, qui en fera  
dans tous les âges la plus bril-  
lante Epoque, rempli des sen-  
timens de zele & de reconnois-  
sance, que Vos bontés particu-  
lières pour moi ont fait naître  
depuis longtems dans mon  
coeur,

coeur, j'attendois avec impatience l'occasion de manifester ces impressions, & je la saisis avec empressement. Heureux, si Vous agreez mes intentions & mes faibles efforts! Heureux, si jouissant encore pendant une longue suite d'années des précieux avantages, dont tous ceux qui aiment les Sciences & les Belles Lettres Vous sont redevables, mais dont peu de personnes sentent le prix aussi vivement que moi, je puis Vous donner des preuves reiterées du devouë-

voüement inviolable, & du re-  
spect, avec lesquels j'ai l'hon-  
neur d'etre,

**MONSIEUR,**

Votre très humble & très obeissant  
Serviteur.

*Berlin*

*le 26. Fevrier*

*1748.*

**FORMEY.**

# PRÉFACE.



*n'est pas surprenant que nos plus grands Génies aient été passionnés pour l'Antiquité, & que les Philosophes du premier rang ne se soient attirés l'admiration de leur siècle, qu'après avoir puisé pendant long-tems dans les sources de la Philosophie ancienne. Ceux qui méprisent les Anciens, ne peuvent le faire que par ignorance, & sans les connaître; car s'il*

## II      P R E F A C E.

*s'il n'y avoit que du préjugé dans leur fait, il seroit impossible que la lecture & l'étude des Ouvrages qui nous en restent, ne dissipât ce préjugé.*

*Quelque merveilleux que soient les progrès rapides, que les Modernes ont fait dans les Arts & dans les Sciences, à la faveur des secours extraordinaires que la Providence avoit réservés pour ces derniers tems; il est autant & plus merveilleux, que des gens destitués de ces secours ayent eu des connoissances aussi étendues, qu'on en trouve dans Aristote, Theophraste, Pline &c.*

*Mais les Anciens sont encore plus admirables par les excellentes choses qu'ils*  
*ont*

ont ditet sur les matieres de raisonnement & de spéculation. Les brillantes lueurs de Religion & de Morale qu'on découvre dans leurs Ecrits, frappent du plus grand étonnement, quand on pense aux tems où ils vivoient, aux erreurs grossieres qui estoient alors répandües dans le Monde, & au petit nombre de personnes qui s'attachoient à l'examen de ces matieres.

J'ai toujours été dans ces idées, mais j'avoüe que je m'y suis considérablement affermi par la lecture attentive de l'Ouvrage du Philosophe Salluste; lecture qui m'a engagé dans le dessein de cette Traduction. Je m'arrêtai à ce Traité, en lisant le Recueil publié par Thomas Gale, sous le titre d'Opuscula

IV P I R E F A C I E S

scula Mythologica Physica \*). On y trouve encore Ocellus Lucanus, & Timée de Loeres, qui sont aussi bien dignes d'attention, & que je pourrais faire succéder à Salluste, si le succès de ce premier travail m'y encourage.

Je n'ignore pas qu'on se préviens fort aisément en faveur des Auteurs que l'on commente. Aussi, à mesure que j'ai senti s'accroître l'espece d'enthousiasme d'admiration où mon Auteur m'a jeté, je me suis déssé de cette prévention, & je me suis tenu en garde contre moi-même. A la fin j'ai pris un parti que m'a paru propre à justifier cette prévention, ou à la détruire. C'est d'accompagner ma Traduction de Réflexions.

Amstel. 1688. in 8vo.

## P R E F A C E. V

*xions, où je développasse, & les idées de mon Auteur, & celles qu'il m'a fait naître. Ces Réflexions tiendront la place de Notes ou de Commentaires, & je n'ai pas fait difficulté d'y placer les Remarques Critiques, qui sont nécessaires, soit pour l'intelligence de certaines expressions, soit pour rendre raison de ma Traduction dans quelques endroits. Mon principal objet est de faire voir, combien les idées de Salluste sont pour l'ordinaire saines & relevées, & comment il a su proposer sur des matières aussi difficiles que le sont celles de son Traité, des Dogmes dont la sublimité étoit si difficile à saisir au milieu des erreurs & des superstitions de son tems.*

\*\*

Des

## VI . P R E F A C E .

*Des Savans distingués ont déjà eu une très haute idée de notre Salluste. Je n'en nommerai que deux, Gabriel Naudé, & Athanase Kircher. Le premier sollicite fortement, dans une de ses Lettres, Fortunius Licetus à travailler sur Salluste, dont il fait un bel éloge. L'autre, je veux dire Kircher, dans le Tome II. de son Oedip. Ægypt. appelle le Traité que nous publions un petit Livre tout d'or, & dit que ceux qui le lisent ne sauroient assez en admirer l'elegance, & encore plus les lumieres de vertu & de verité que Salluste fait eclater dans le sein des tenebres du Paganisme. \*)*

*F a i*

\*) C'est ici la cinquieme Edition de notre Auteur. Gabriel Naudé donna la premiere

J' ai apporté à ma Traduction tous les soins que demande un Ouvrage de cette nature. Généralement le Style de Salluste est concis, mais clair. Il y a pourtant quelques endroits qui n'ont pas la netteté du reste, & où le sens paroît enveloppé dans des expressions ambiguës. Je rendrai compte dans mes Réflexions du petit nombre de passages qui m'ont paru de cet ordre, & des raisons

\* \* 2

qui

à Rome en 1638. in 12. en joignant au Texte Grec la Version Latine de *Leo Atlaius*, & les Notes, de *Lucas Holstenius*. L'Ouvrage fut contrefait à Leyde, en 1639. in 12. Ensuite *Thomas Gale* l'inséra dans le Recueil dont j'ai déjà fait mention, & qu'il publia d'abord à Cambridge, en 1671. in 8vo. Ayant ensuite revû ce Recueil, il le remit sous la presse de *Wettstein*, en 1688. in 8vo & c'est l'Edition que j'ai suivie.

*qui m'ont déterminé dans la maniere dont j'en ai fixé le sens. La Version Latine de Leo Allatius, dont le Texte Grec de l' Edition de Gale est accompagné, m'a paru defectueuse en divers endroits, & j'en indiquerai quelques uns. J'ai aussi suppléé quelques mots, quand la liaison m'a semblé l'exiger, mais je n'ai pris cette liberté qu'en renfermant mes Additions entre deux crochets.*

*Il ne me resteroit plus qu'à faire connoître la personne de mon Auteur; mais nous n'avons pas de grands secours pour cet effet. On s'est accordé presque généralement à reconnoître pour Auteur de ce Traité, ce Salluste de Syrie, Adversaire de Proclus, dont Photius & Suidas ont parlé avec assez d'étendue.*

*ditte. Aussi Gale a-t-il placé ces témoignages à la tête de son Edition, comme concernant notre Salluste. Les traits qui s'y trouvent, conviennent fort bien à un Philosophe Cynique, mais ils ne s'accordent gueres avec les idées & les sentimens de l'Ouvrage qu'on veut lui attribuer. Je croirois donc plutôt, après Paganinus Gaudentius, \*) & le célèbre Mr. Fabricius, \*\*) qu'il faut recourir à un autre Salluste, Philosophe Platonicien, sur lequel il seroit d'ailleurs inutile d'entrer dans un plus grand détail de conjectures. Je dirai seulement que la reputation distinguée, & les sentimens de moderation de ce Salluste Philosophe, qui, quoique Payen, détour-*

\* \* 3

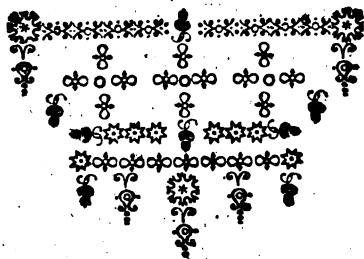
*noit*

\*) De Pythagor. Anim. Transm. Exerc. I. c. 21.

\*\*) Biblioth. Græc. T. XIII. p. 643.

## X P R E F A C E.

*noit l'Empereur Julien de persécuter les  
Chrétiens, quadreroient fort bien à no-  
tre Traité. Julien eleva ce Salluste de  
dignité en dignité jusqu' au Consulat en  
363. & c'est à lui aussi qu'il adressa la  
quatrième de ses Harangues, qui  
renferme les loüanges du  
Soleil.*



**TABLE**



# TABLE

## des Chapitres.

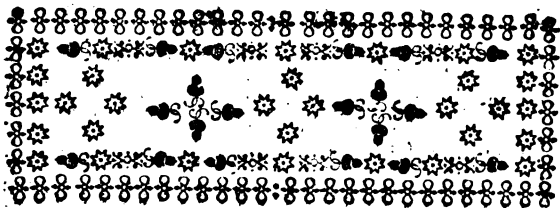
- Chap. I.** *Du caractere de l'Auditeur ; & des notions communes.* p. 8
- Chap. II.** *Que Dieu & immuable, increé, eternal, incorporel, & qu'il n'existe point dans le lieu.* p. 10
- Chap. III.** *Des Fables ; qu'elles sont Divines, & pourquoi ?* p. 12
- Chap. IV.** *Qu'il y a cinq especes de Fables ; & des exemples de chaque espece* p. 22
- Chap. V.** *De la premiere Cause.* p. 48
- Chap. VI.** *Des Dieux qui sont au dessus du Monde, & de ceux qui sont dans le Monde.* p. 58
- Chap. VII.** *De la Nature du Monde, & de son Eternité.* p. 63
- Chap. VIII.** *De l'Entendement & de l'Amé, Que l'Amé est immortelle.* p. 68
- Chap. IX.** *De la Providence, du Destin & de la Fortune.* p. 75
- Chap. X.** *De la Vertu & du Vice.* p. 92
- Chap. XI.** *Du bon & du mauvais Gouvernemens* p. 108
- Chap. XII.**



- Chap. XII. *D'où viennent les Maux? Et que la Nature du Mal n'existe point.* p. 105
- Chap. XIII. *Comment l'on peut dire des choses éternelles, qu'elles sont produites?* p. 114
- Chap. XIV. *Comment les Dieux, étant immuables, peuvent s'irriter & s'apaiser?* p. 122
- Chap. XV. *Pourquoi nous honorons les Dieux, qui n'ont besoin de rien?* p. 128
- Chap. XVI. *Des sacrifices, & des autres parties du culte. Que les Dieux n'en retirent aucun avantage, & quel est celui qui en revient aux hommes?* p. 133
- Chap. XVII. *Que le Monde est incorruptible de sa Nature.* p. 139
- Chap. XVIII. *D'où vient l'Atheïsme? Et que la Divinité ne sauroit en être blessée.* p. 149
- Chap. XIX. *Pourquoi les pécheurs ne sont pas punis d'abord?* p. 155
- Chap. XX. *De la Métémpsychose; & comment les Ames peuvent passer dans des Corps d'Animaux?* p. 160
- Chap. XXI. *Que les gens de bien sont heureux dès cette vie, & qu'ils le seront après la mort.* p. 166



ΣΑΛΛΟΥ-



ΣΑΛΛΟΥΣΤΙΟΥ  
ΦΙΛΟΣΟΦΟΥ  
ΠΕΡΙ  
ΘΕΩΝ καὶ ΚΟΣΜΟΥ.

κεφ. 6.

Ὅτιον δεῖ εἶναι τὸν ἀμφο-  
στῆν. καὶ περὶ κοινῆς  
ἰσοείας.

TRAITE  
DES DIEUX ET DU MONDE (1)  
par  
SALLUSTE  
LE PHILOSOPHE.

Chap. I.

*Du caractere de l'Am-  
diteur; (2) & des mo-  
tions communes.*



ΟΥΣ περὶ  
Θεῶν ἀνέ-  
ειν ἐθέλον-

τας, δεῖ μὲν ἐκ παι-  
δων ἤχθαι καλῶς,  
καὶ μὴ ἀνοήτοις συν-  
τρέφεσθαι δόξαις· δεῖ  
δὲ καὶ τὴν Φύσιν ἀγα-  
θοὺς εἶναι, καὶ ἔμ-  
Φρο-



OUR être (3)  
en état de  
s'instruire  
de ce qui

concerne les Dieux,  
il faut avoir été bien  
dirigé dès l'enfance,  
& ne point être im-  
bu de folles opini-  
ons. A cela doit se  
joindre un bon na-  
turel, un jugement  
droit

A

Φρονας, (ἵνα ὀρθῶς  
 προς) ἔχωσι τοῖς λό-  
 γοις. δεῖ δὲ αὐτοὺς  
 καὶ τὰς κοινὰς ἐννοίας  
 εἰδέναι. κοινὰ δὲ εἰ-  
 σιν ἐννοιαί, ὅσας πάν-  
 τες ἀνθρώποι ἐρωτη-  
 θέντες ὁμολογήσου-  
 σιν. οἷον, ὅτι πᾶς Θεὸς  
 ἀγαθός, ὅτι ἀπαθής,  
 ὅτι ἀμετάβλητος· πᾶν  
 γὰρ τὸ μεταβαλλό-  
 μενον, ἢ ἐπὶ τὸ κρεῖτ-  
 τον, ἢ ἐπὶ τὸ χεῖ-  
 ρον. καὶ εἰ μὲν ἐπὶ  
 τὸ χεῖρον, κακύνε-  
 ται· εἰ δὲ ἐπὶ τὸ κρεῖτ-  
 τον, τὴν ἀρχὴν ἢ  
 κακόν.

droit, & une atten-  
 tion convenable à la  
 nature des enseigne-  
 mens. La connois-  
 sance des notions  
 communes est aussi  
 indispensable. Ces  
 notions sont celles,  
 sur lesquelles tous  
 les hommes étant  
 interrogés, se trou-  
 vent d'accord; par  
 exemple, que toute  
 Divinité est bonne,  
 impassible & immu-  
 able. En effet tout  
 ce qui est assujetti  
 au changement, de-  
 vient meilleur ou pi-  
 re. Si c'est le der-  
 nier, il acquiert le  
 mal; si c'est le pre-  
 mier, le mal exis-  
 toit auparavant en  
 lui.

REFLE-

# REFLEXIONS

sur le Titre & sur le Chap. I.

## (1) TRAITTÉ DES DIEUX ET DU MONDE)

L'Auteur auroit pu ajouter, ET DES AMES, ce qui auroit présenté l'idée d'une Metaphysique complete, dont ce petit ouvrage est en effet un excellent abrégé. Les principes d'Ontologie même s'y trouvent semés en differens endroits, d'une maniere qui prouve que Salluste n'avoit pas négligé de méditer sur l'Être en general, & sur ses propriétés. Il s'est sans doute dispensé de parler des Ames dans le titre de son Livre, parce qu'il les regardoit comme comprises dans la notion du Monde, dont elles font partie.

## (2) DU CARACTERE DE L'AUDITEUR)

οἶον δὲ ἵνα τοὺς ἀκροατῆς. Cet Auditeur (*Acroates*) rappelle nécessairement l'idée de la double Doctrine que les Philosophes enseignoient, suivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir, ou ne pas s'ouvrir sur leurs Dogmes. L'une s'appelloit *Exterique*, & étoit externe & publique; l'autre portoit le nom d'*Esoterique*, ou *Acroamatique*, & étoit interne & secrète. La première s'enseignoit ouvertement à tout le Monde; la seconde étoit réservée pour un petit nombre de Disciples choisis. Il ne faut pas s'imaginer que ce fussent differens points de Doctrine que l'on enseignoit en public, ou en particulier; c'étoient les mêmes sujets traités différemment, selon que l'on parloit devant la multitude, ou devant des Disciples choisis. Les Philosophes des tems postérieurs composèrent quelques Ouvrages sur la

doctrine cachée de leurs Predecesseurs, mais la plupart de ces Traités ne sont point parvenus jusqu'à nous. *Eunapée*, dans l'Histoire de la vie de *Porphyre*, lui en attribue un, & *Diogene Laërce* en cite un de *Zacynthe*. Je crois qu'on peut mettre ce Traité de *Salluste* de ce nombre. On y voit partout un Philosophe, qui s'efforce de lever le voile des Fables & des notions vulgaires, pour donner de justes idées de la premiere Cause, & de la Providence. Il n'y a point d'autre moyen de concilier entr' eux les Ouvrages de *Platon*, qui sans cela renferment des contradictions manifestes, que de dire qu'il y en a des deux sortes; d'*Exoteriques*, où il suit le langage ordinaire, & d'*Acroamatiques*, où il s'explique positivement à ses Auditeurs affidés. Les Grecs appelloient du même nom (*ἀποκρύφα*) les secrets des Ecoles & ceux des Mysteres, & les Philosophes n'étoient gueres moins circonspects à reveler les premiers, que les Pretres à communiquer les seconds.

Cette Methode venoit des Egyptiens. C'est d'eux que les Grecs tirerent toute leur science & toute leur sagesse; l'Antiquité est unanime sur ce point. *Herodote*, *Diodore* de Sicile, *Strabon*, *Plutarque*, tous les anciens Auteurs en un mot n'ont qu'un sentiment à cet egard. Or tous nous assurent que les Pretres Egyptiens, qui étoient les depositaires des Sciences, avoient une double Philosophie, l'une secreete & cachée, l'autre publique & vulgaire.

La plupart des Modernes ont regardé l'usage d'une double doctrine, comme une espece de plaisir barbare, qui consistoit dans le mystere & dans

50

dans l'obscurité, ou comme une petiteffe d'esprit, provenant de la ruse & de la fourberie. Des motifs si bas & si indignes ne furent point ceux qui déterminèrent les Philosophes à cette conduite. Pour juger quel pouvoit en être le but, remontons jusqu'à l'origine de cet usage, & examinons le caractère des Pretres Egyptiens. *Elien* rapporte, \* que dans les premiers tems ils étoient Juges & Magistrats. Considérés sous ce caractère, le bien public devoit être le principal objet de leurs soins, également dans ce qu'ils enseignoient, comme dans ce qu'ils ordonnoient. L'on trouve en conséquence, qu'ils ont été les premiers qui ont prétendu avoir communication avec les Dieux, qui ont enseigné le Dogme des peines & des récompenses d'une autre vie, & qui pour soutenir cette opinion ont établi les mysteres, dont le secret étoit l'unité de Dieu. Et si l'on y prend garde, en lisant le *Traité de Salluste*, on verra que ce Dogme est le centre auquel aboutit toute sa Doctrine.

Une preuve evidente que le but des instructions secretes étoit le bien public, c'est le soin que l'on prenoit de les communiquer principalement aux Rois & aux Magistrats. „Les Egyptiens, dit *Clement d'Alexandrie*, *Strom. L. V.* „ne révelent point leurs Mysteres indistinctement „à toutes sortes de personnes; ils n'exposent „point aux profanes leurs verités sacrées. Ils ne „les confient qu'à ceux qui doivent succéder à „l'administration de l'Etat, & à quelques uns „de leurs Prêtres, les plus recommandables par „leur education, leur savoir & leur qualité.“

A 3

L'au-

\* *Var. Hist. L. XIV. C. 34.*

L'autorité de Plutarque confirme la même chose. „Les Rois, dit-il, \* étoient choisis parmi les „Prêtres, ou parmi les hommes de guerre. Ces „deux Etats étoient honorés & respectés, l'un à „cause de sa sagesse, l'autre à cause de sa bravoure. Mais lorsqu'on choissoit un homme „de guerre, on l'envoyoit au College des Prêtres, „où il étoit instruit de leur Philosophie secrete, & „où on lui dévoiloit la face de la verité cachée „sous le voile des Fables & des Allegories.“ Les Mages de Perse, les Druides des Gaules, & les Brachmanes des Indes, tous race des Prêtres Egyptiens, & qui participoient comme eux à l'administration publique, avoient, de la même maniere, & dans la même vuë, leur doctrine publique & leur doctrine secrete. Ce qui a fait prendre le change aux Anciens & aux Modernes sur le but de la double Doctrine, & leur a fait imaginer, qu'elle n'étoit qu'un artifice barbare, pour conserver la réputation des Sciences, & de ceux qui en faisoient profession, c'est l'opinion générale que les Fables des Dieux & des Heros avoient été inventées par les Sages de la première antiquité, pour cacher & déguiser les verités naturelles & morales, dont ils vouloient avoir le plaisir de se réserver l'explication. Les Philosophes Grecs des derniers tems sont les Auteurs de cette fausse hypothese; car il est évident que l'ancienne Mythologie du Paganisme naquit de la corruption de l'ancienne Tradition Historique; corruption qui naquit elle-même des préjugés & des folies du Peuple, premier Auteur des Fables & des Allégories, & qui dans la suite donna lieu d'inventer l'usage de la double Doctrine, non  
pour

\* De Is. & Osir.

pour le simple plaisir d'expliquer les prétendues verités cachées sous l'enveloppe de ces Fables, mais pour tourner au bien du peuple les fruits mêmes de sa folie & de ses préjugés. Je me suis étendu sur cette matiere, parceque j'ai fait par ce moyen un Commentaire anticipé sur la plupart des Chapitres de ce Traité, où les vûes que je viens de développer sont marquées de la maniere la plus sensible. Comme la matiere de la double Doctrine, des Mysteres, des Initiations, & de tout ce qui peut servir à demêler la vraye créance des Anciens, est très curieuse, on peut encore recourir à l'excellent Ouvrage, intitulé *Sethos*, qui sous l'apparence d'un Roman recèle l'erudition la plus consommée, & à l'incomparable *Warburton*, ou du moins, aux *Dissertations sur l'union de la Religion, de la Morale & de la Politique*, tirées de *Warburton*, par Mr. *Silboüette*, T. II. Diff. VIII.

Ceux qui souhaiteront aussi des détails sur l'Auditeur de Theologie en particulier, en trouveront de fort étendus dans *Proclus Theol. Plat.* L. I. C. 2. auxquels on peut ajouter ce que *Platon* dit lui même à la fin du V. Livre de sa *Republique*, & au commencement du VI. où il traite du génie & des études d'un vrai Philosophe. *Alcinous* en a donné le précis dans le Chap. 1. de son petit ouvrage sur la Doctrine de Platon. Voyez encore *Plotin, Ennead.* I. L. III. c. 3. On voit dans ces anciens Auteurs un bien plus grand fonds de respect & d'ardeur pour la verité, que n'est celui qu'on apporte aujourd'hui à sa recherche.

(3) POUR ETRE EN ETAT &c.) Ce début est bien sensé. *Salluste* va dire sur les Dieux, leur nature, & leurs operations, des choses, qui pour ce tems-là n'étoient pas communes, & qui répugnoient même aux idées ordinaires. Avant donc que d'entrer en matiere, il avertit que tout le monde n'est pas également propre à profiter des instructions qu'il va donner, mais que quatre choses principales sont requises pour cet effet. La premiere, c'est de n'avoir point rempli dès l'enfance son esprit des idées fausses & superstitieuses, qui altèrent en mille manieres la notion de l'Être supreme. Et malgré la superiorité que notre tems a sur celui de ce Philosophe, l'avertissement qu'il donne ici ne seroit gueres moins nécessaire à ceux qui, se mettant à étudier la Theologie, y apportent une foule de préjugés d'education, qui les arrêtent tout court dans cette sublime Science, & les rendent toute leur vie esclaves de quelque Systeme particulier, qui ne leur donne que des connoissances très imparfaites. La seconde condition que demande cette etude, ce sont les qualités naturelles, τὴν φύσιν ἀγαθὴν εἶναι. Rien de plus juste; un naturel pervers & corrompu n'étant pas propre à se former de la Divinité les idées magnifiques qui lui conviennent. La troisieme, c'est l'attention requise dans l'aquisition de toutes nos connoissances, mais doublement nécessaire à celui qui veut s'instruire de ce qui concerne la Divinité, tant à cause du respect que doit imprimer l'idée de cet Être adorable, que vu la difficulté même de s'élever à sa connoissance. Peut-on voir sans mépris & sans indignation tant de gens qui osent attaquer l'Être supreme

supreme ; je dis plus , tant de gens qui osent le défendre, sans avoir jamais réfléchi sur ce grand sujet avec l'attention qui lui est due ? Enfin, la quatrième condition que *Salluste* demande de l'Auditeur, est extrêmement remarquable ; c'est la connoissance des notions communes ; οὐκ ἔστιν οὐδὲν ἀνοίας ἰδέσθαι. J'avoué que ce trait de lumière m'étonne & m'éblouit. Les preuves & les argumens ordinaires ne fussent pas, veus dire notre Philosophe, pour raisonner pertinemment sur la Divinité ; il faut s'élever aux premières notions, d'où découlent ces preuves, pour être en état de juger de leur force. Il faut se convaincre que la première Cause étant infinie, est bonne, c'est à dire, parfaite ; & qu'elle est immuable, c'est à dire, exemte de succession, de modification &c. N'est-ce pas là le *non plus ultra* de ceux, qui aujourd'hui même ont le plus approfondi ces matières. Les Anciens en ont fréquemment appelé à ces notions, & ont insisté sur la nécessité d'y faire attention. Ils les ont regardées, & en particulier celles de la Divinité, comme innées. συνπαύεται ἡμῶν ἀνοῖα τῆ ἐπέμ ἡ κερὶ τοῦτο ἕκαστος γνῶσιν, dit *Jamblique*. Et ailleurs il assure qu'il est impossible de regarder les Dieux, comme Auteurs du mal, parceque tant les Grecs que les Barbares reconnoissent le contraire. *Juste Lipsé* a traité de ces notions communes dans sa *Manud. ad Stoic. Philos.* L. II. c. II. mais sur celles de *Salluste* & des Platoniciens, il est encore plus expedient de consulter *Euséb. Prap. Evang.* L. II. c. 6. & *Proclus Theol. Platon.* L. I. c. 17. & *Dissert.* 2. in *Libr. de Republ.*

κεφ. β.

Chap. II.

Ὅτι ὁ Θεὸς ἀμετά-  
βλητος, ἀγέννητος, ἀίδιος.  
ἄσωματος, οὐδὲ ἐν  
τόπῳ.

*Que Dieu est immuable, incréé, éternel, incorporel, & qu'il n'existe point dans le lieu.*

**Κ**αὶ ὁ μὲν ἀκουῶν ἔσω τοιούτος. οἱ δὲ λόγοι τοιοῦδε γινέσθωσαν. Αἱ τῶν Θεῶν οὐσίαι, οὐδὲ ἐγένοντο. τὰ γὰρ αἰεὶ ὄντα οὐδέποτε γίνονται. αἰεὶ δὲ εἰσιν, ὅσα δυνάμιν τε ἔχει τὴν πρώτην, καὶ πάσχειν οὐδὲν πέφυκεν· οὐδὲ ἐκ σωμάτων εἰσὶ· καὶ γὰρ τῶν σωμάτων αἱ δυνάμεις ἄσωματοι. οὐδὲ τόπῳ περιέχονται. σωμάτων γὰρ τοῦτό γε.

**T**el est le caractère de l'Auditeur; & voici celui de la Doctrine. Les Natures Divines n'ont point été faites; car ce qui a toujours existé, n'a jamais été fait. Or ces Natures, qui ont la souveraine Puissance, & qui sont impassibles, ont toujours existé. Elles ne sauroient tirer leur origine des Corps, car les forces des corps sont incorporelles. (4) Elle ne font point renfermées dans le lieu, car c'est le propre du corps. Elle ne sauroient être séparées,

οὐδὲ

ni

οὐδὲ τῆς πρώτης αἰ-  
τίας, ἢ ἀλλήλων  
χωρίζονται. ὡσπερ  
οὐδὲ νοῦ αἰ νοήσεις,  
οὐδὲ ψυχῆς αἰ ἐπι-  
σημιαί.

ni de la premiere  
cause, ni les unes des  
autres; tout comme  
les Idées & les con-  
noissances sont insé-  
parables de l'Enten-  
dement & de l'A-  
me. (5)

## REFLEXIONS

sur le Chap. II.

(4) **CAR LES FORCES DES CORPS SONT INCORPORELLES**) Cette idée est bien digne d'attention. Quand même il n'existeroit que des Corps, ou de la Matière, il ne s'ensuivroit pas de là que la Divinité fut matérielle, puisque, dans les Corps eux-mêmes, il y a des forces qui ne sont point la matière, & qu'on doit distinguer d'avec elle. La raison de ces forces étant dans la Divinité, on ne pourroit l'y concevoir, en se la représentant comme corporelle. C'est ce que *Salluste* répète au Chap. XIII. *Ἐὶ δὲ τὰς θεὰς σώματα λέγει τις, πῶθεν τῶν ἀσωμάτων ἢ δυνάμεις;* L'idée de ces forces incorporelles montre assurément un profond degré de méditation dans ceux qui l'avoient apperçue.

(5) **TOUT COMME LES IDÉES ET LES CONNOISSANCES SONT INSÉPARABLES DE L'ENTENDEMENT ET DE L'ÂME**) Ainsi les différentes Divinités du Pa-  
ganisme

ganisme n'étoient que les diverses Facultés & opérations de la Cause première, personnifiées & revêtues de noms & d'attributs. Le vulgaire, suivant son penchant naturel, avoit changé ces notions, trop abstraites pour lui, en objets capables d'être saisis par son imagination, mais le Philosophe ne donnoit point dans ces erreurs grossières. On ne sauroit exprimer plus fortement, & plus judicieusement, ce qu'ils pensoient là dessus, que *Salluste* le fait ici. Tous ces Dieux placés au ciel, sur la Terre & dans les Enfers, n'étoient que des manières d'envisager & d'adorer les opérations de la première Cause, à laquelle ils appartenoient, aussi inséparablement que les diverses idées & connoissances appartiennent à notre Ame. Le Polytheïsme peut-il être mieux justifié?

κεφ. γ.

Περὶ Μύθων, καὶ  
ἵτι οἰοῖ. καὶ διὰ  
τί.

**T**ὶ δὴ ποτε οὖν τού-  
τους ἀφέντες  
τούς λόγους, οἱ πα-  
λαιοὶ Μυθοῖς ἐχρή-  
σαντο, ζητεῖν ἀξιόν  
καὶ τοῦτο πρῶτον ἐκ  
τῶν Μύθων ὠφελεί-  
σθαι, τότε ζητεῖν,  
καὶ

Chap. III.

*Des Fables (6); qu'el-  
les sont Divines, &  
pourquoi?*

**P**ourquoi donc les  
Anciens, laissant  
cette doctrine à l'e-  
cart, ont-ils employé  
les Fables? La que-  
stion merite d'être  
examinée. Et c'est  
là déjà un premier  
avantage des Fables,  
qu'elles sont une ma-  
tiere à examen, & que  
par

καὶ μὴ ἀργὸν τὴν διά-  
 νοίαν ἔχειν. Ὅτι μὲν  
 οὖν Θεῖοι οἱ Μῦθοι,  
 ἐν τῶν χρησαμένον  
 ἔστιν εἰπεῖν. καὶ τῶν  
 Ποιητῶν οἱ Θεόλεπ-  
 τοι, καὶ τῶν Φιλοσό-  
 φων οἱ ἀριστοί, ὅτε  
 τελετὰς καταδείξαν-  
 τες, καὶ αὐτοὶ δὲ ἐν  
 χρησμοῖς οἱ Θεοὶ Μύ-  
 θοις ἐχρήσαντο. Δια-  
 τί δὲ θεῖοι οἱ Μῦθοι,  
 Φιλοσοφίας ζητεῖν.  
 Ἐπεὶ τοίνυν πάντα  
 τὰ ὄντα ὁμοίότητι μὲν  
 χαίρει, ἀνομοιότητα  
 δὲ ἀποσρέφεται, ἐχ-  
 ρὴν καὶ τοὺς περὶ  
 Θεῶν λόγους ὁμοίους  
 εἶναι ἐκείνοις· ἵνα τῆς

τε

par ce moyen elles  
 donnent de l'exer-  
 cice à l'esprit. (7) La  
 Divinité des Fables  
 peut se prouver par  
 le caractère de ceux  
 qui les ont mises en  
 oeuvre. Ce sont des  
 Poètes inspirés, ce  
 sont les plus excel-  
 lens d'entre les Phi-  
 losophes, ce sont les  
 Auteurs des Fêtes  
 mystérieuses, ce sont  
 enfin les Dieux mê-  
 mes dans leurs Ora-  
 cles. Mais il s'agit de  
 rechercher philoso-  
 phiquement, pour-  
 quoi les Fables sont  
 Divines. Puisque  
 tous les êtres aiment  
 ce qui a de la ressem-  
 blance avec eux, &  
 ont de l'éloignement  
 pour ce qui est dis-  
 semblable, il falloit  
 bien que la doctrine  
 qui traite des Dieux  
 leur

τε ουσίας αὐτῶν ἀξιο-  
 γίνονται, καὶ τοῖς λέ-  
 γουσι τοὺς Θεοὺς ποι-  
 ῶσιν εὐμενεῖς. ὕπερ  
 καὶ διὰ τῶν Μύθων  
 μόνως ἂν γένοιτο.  
 Αὐτοὺς μὲν οὖν τοὺς  
 Θεοὺς κατὰ τε τὸ ῥη-  
 τόν τε, καὶ ἄρρητον,  
 ἀφανές τε, καὶ φα-  
 νερόν, σωφόν τε, καὶ  
 κρυπτόμενον, οἱ Μῦ-  
 θοὶ μιμῶνται τὴν τῶν  
 Θεῶν ἀγαθότητα· ὅ-  
 τι ὡσπερ ἐκεῖνοι τὰ  
 μὲν ἐκ τῶν αἰσθητῶν  
 ἀγαθὰ κοινὰ πᾶσιν  
 ἐποίησαν, τὰ δὲ  
 ἐκ τῶν νοητῶν μό-  
 νοις τοῖς ἐμφοροῖσιν,  
 οὕτως οἱ Μῦθοὶ τὸ

μὲν

leur ressemblât, afin  
 qu'elle fut digne de  
 leur essence, & qu'elle  
 rendit ces Êtres  
 propices à ceux qui  
 la professent. Or  
 c'est à quoi l'on ne  
 pouvoit parvenir  
 que par le moyen  
 des Fables. Ce sont  
 elles qui imitent la  
 bonté des Dieux, (8)  
 en découvrant, & en  
 exprimant certaines  
 choses sur leur sujet,  
 tandis que les autres  
 demeurent cachées  
 & ineffables. C'est  
 ainsi que les Dieux  
 ont rendu communs  
 à tous les hommes  
 les biens, qui sont  
 attachés aux choses  
 qui frappent les sens,  
 & qu'ils ont réservé  
 aux seules personnes  
 intelligentes les plai-  
 sirs spirituels. De  
 même les Fables di-  
 sent

μὲν εἶναι θεοὺς πρὸς  
 ὅπαντας λέγουσι, τί-  
 νες δὲ οὗτοι καὶ ὁποῖ-  
 οί, τοῖς δυναμένοις εἰ-  
 δέναι. Καὶ τοῖς ἐνεργ-  
 γείας δὲ μιμοῦνται  
 τῶν Θεῶν. ἔξῃσι γὰρ  
 καὶ τὸν κόσμον Μῦθον  
 εἰπεῖν· σωματίων μὲν,  
 καὶ χρημάτων ἐν αὐ-  
 τῷ φαινομένων, ψυ-  
 χῶν δὲ καὶ νοῶν κρυ-  
 πτομένων. Πρὸς δὲ  
 τούτοις, τὸ μὲν πάλ-  
 τας τὴν περὶ Θεῶν  
 ἀλήθειαν διδάσκειν ἐ-  
 θέλειν, τοῖς μὲν ἀνο-  
 ῆτοις, διὰ τὸ μὴ δύ-  
 νασθαι μανθάνειν, κα-  
 ταφρόνησιν· τοῖς δὲ  
 σπουδαίοις ῥαθυμίαν

εἰμ-

fent à tout le monde  
 qu'il y a des Dieux;  
 mais elles ne font  
 bien connoitre, quels  
 ils sont, qu'à ceux  
 qui sont capables de  
 comprendre cette  
 Science. Elles imi-  
 tent donc les opera-  
 tions des Dieux; car  
 ce Monde (9), leur  
 Ouvrage, peut être  
 appelé lui-même  
 une vraye Fable. Il  
 est en effet un assem-  
 blage de Corps, ou  
 d'objets sensibles, &  
 d'Ames, ou d'Esprits  
 cachés & invisibles.  
 Ajoutons, ( pour  
 justifier l'usage des  
 Fables, ) que si  
 l'on vouloit instrui-  
 re d'abord tous les  
 hommes des verités  
 qui concernent les  
 Dieux, les ignorans:  
 faute de compré-  
 hension, méprise-  
 roient

ἐμποίει. τὸ δὲ διὰ Μύ-  
θων τ' ἀληθὲς ἐπι-  
κρύπτειν, τοὺς μὲν κα-  
ταφρονεῖν οὐκ ἔα, τὰς  
δὲ φιλοσοφεῖν ἀναγ-  
κάζει. Ἄλλοι διατί-  
μοιχειας, καὶ κλο-  
πίς, καὶ πατέρων δεσ-  
μοὺς, καὶ τὴν ἄλλην  
ἀτοπίαν ἐν τοῖς Μύ-  
θοις εἰρήκασιν; ἢ καὶ  
τὸ αὐτὸ ἀξίον θάυματος,  
ἢ αὖ διὰ τῆς φαινομέ-  
νης ἀτοπίας, εὐθύς ἢ  
ψυχῇ τοὺς μὲν λό-  
γους ἠγήσεται προ-  
καλύμματα, τὸ δὲ ἀ-  
ληθὲς ἀπόρρητον εἶ-  
ναι νομίσῃ.

roient cette Doctri-  
ne, & les personnes  
studieuses elles mê-  
mes craindroient les  
difficultés dont elle  
est accompagnée. Au  
lieu que les Fables,  
en envelopant la ve-  
rité, la préservent  
du mépris des igno-  
rans, & excitent l'at-  
tention des Philo-  
sophes. Mais, di-  
ra-t-on pourtant, à  
quoi bon ces adulte-  
res (10), ces larcins,  
ces enfans dénatur-  
rés, qui enchaînent  
leurs Peres, & tant  
d'autres absurdités  
dont les Fables sont  
remplies? C'est cet-  
te absurdité appa-  
rente, qui fait le  
principal sujet d'admiration, puisqu'elle  
conduit nécessairement l'Âme à juger, que  
toutes ces Doctrines ne sont que des voi-  
les, & à regarder la Verité qui en est cou-  
verte, comme ineffable.

REFLE-

# REFLEXIONS

sur le Chap. III.

(6) DES FABLES.) La Mythologie du Pa-  
ganisme a exercé depuis longtems la Critique des  
Savans, qui ont assigné diverses origines aux Fa-  
bles, qui composoient la Religion des Gentils.  
Les uns ont cru qu'elles n'etoient d'abord que  
de simples indications des faits naturels, des Phé-  
nomenes du monde, que les hommes observoient,  
& dont ils conservoient la connoissance pour leur  
utilité. Cette connoissance exprimée par certains  
signes, par certaines figures, qui quelquefois n'a-  
voient pas un rapport assez prochain aux cho-  
ses signifiées, devint insensiblement obscure, &  
les Pretres seuls qui conserverent le secret, se fi-  
rent un plaisir d'y répandre toujours de plus  
grandes obscurités, & d'accroître la disposition  
que le Peuple trouvoit à y mettre du merveil-  
leux & du surnaturel. C'est là, je crois, en  
effet la grande source de l'Idolatrie, & de tout  
l'attirail Mythologique dressé pour la soutenir.  
Diverses Traditions vinrent ensuite se mêler là  
dedans, & rendirent l'embarras bien plus grand.  
Une Divinité, qui n'avoit d'abord été que l'em-  
blème de quelque action de la Nature, devint  
destinée à représenter un Roi, un Heros, un  
Bienfaiteur du genre humain, des services du-  
quel on vouloit consacrer le souvenir. Bien  
plus: quelques uns de ces Heros ayant porté le  
même nom, & vécu néanmoins en divers lieux  
& en divers tems, on fondit, pour ainsi dire,  
toutes leurs actions ensemble, & on donna une  
sablature immense à ceux qui voulerent chercher

B

l'ori-



l'origine des Fables par la route de l'Histoire & de la Chronologie. On ne sauroit donc expliquer pertinemment les Fables qu'en réunissant ces diverses Hypotheses, chacune d'elles prise séparément ne pouvant être un principe d'explication complète. Ce que *Salluste* dit, dans ce Chapitre & dans le suivant, sur les Fables, est tout à fait ingénieux. Il prouve d'abord leur Divinité, à peu près comme nous prouvons celle des Faits qui composent notre créance, par le caractère de ceux qui ont enseigné la Mythologie aux peuples, & ensuite par l'Analogie des Fables avec la nature même des Dieux, dont elles font connoître ce qui peut en être connu, tandis que le reste est, & demeure ineffable. Il divise ensuite les Fables en diverses Classes, & montrent comment elles doivent être expliquées, suivant qu'elles se rapportent à quelcune de ces Classes.

(7) ELLES DONNENT DE L'EXERCICE À L'ESPRIT) Cet avantage préliminaire, pour ainsi dire, des Fables est ingénieusement imaginé. Des Dogmes abstraits, des Propositions d'une simplicité & d'une évidence axiomatique, ne sont pas propres à faire l'essence d'une Religion. Ces Verités, aussi-tot apprises que connues, laissent l'esprit dans une langueur, qui ne sauroit le conduire aux idées du culte & des pratiques extérieures, qui constituent le principal usage de la Religion, en la rendant un lien de Société. Il faut donc quelque chose qui réveille les hommes, qui pique leur curiosité, du nouveau, du merveilleux, & au défaut du merveilleux réel & Divin, du fabuleux. C'est ainsi que se font

sont les Religions. *Proclus* a traité de l'utilité des Fables, *Theol. Plat.* L. I. c. 4. & beaucoup plus au long dans sa *Dissert. V. in Libr. de Republicâ.*

(8) LES DIEUX MÊMES DANS LEURS ORACLES) Si les Payens avoient eu des Démonstrations de la Divinité de leurs Oracles, celle de leurs Fables en auroit été une conséquence nécessaire. Et si le Démon, comme on l'a prétendu pendant longtems, en avoit été l'Auteur, ils auroient été nécessairement induits en erreur par les effets surnaturels du pouvoir de ce malin Esprit. Mais il seroit superflu que je donnasse ici l'abregé de ce qui a été dit, depuis environ un siecle, sur la Question des Oracles. Personne ne disconvientra que, si la These qui explique les Oracles par la fraude & l'imposture de ceux qui les rendoient, n'est pas démontrée, elle a du moins été poussée à un très haut degré de probabilité.

(9) CE SONT ELLES QUI IMITENT LA BONTÉ DES DIEUX. ETC.) Dieu ne se montre pas à découvert dans la Nature, il y est caché sous l'action des causes secondes, qui ne laissent pas d'en découvrir suffisamment pour nous elever à l'idée d'une premiere Cause & de ses perfections. Dieu ne se montre pas de même dans la Religion, parce que notre esprit ne seroit pas capable de recevoir des Dogmes, qui exprimeroient la verité & la realité des attributs infinis. Il faut donc le secours des Fables, qui nous présentent sous des Images sensibles divers traits de la puissance, de la sagesse, de la bon-

té &c. de Dieu, qu'il ne tient qu'à nous de dégager ensuite de la fiction, & d'épurer, pour en conclurre une juste & saine idée de Dieu. Mais comme l'ignorant s'arrête dans la Nature aux causes secondes, le superstitieux s'arrête dans la Religion aux Fables. L'un & l'autre ne perce point cette écorce, dont la bonté Divine a couvert les choses invisibles & spirituelles.

(10) CE MONDE . . . . UNE VRAIE FABLE) Belle idée assurément, & qui mérite d'être développée. Ce Monde est une Fable, c'est à dire, un narré perpétuel des opérations de Dieu, un Livre ouvert, où chacun peut faire des objets, autant de caractères, & de ces caractères des combinaisons, des mots, qui expriment les propriétés de l'Essence Divine, empreintes dans ses Ouvrages. Le Psalmiste n'a pas voulu dire autre chose par cette magnifique déclaration \* ; *Les Cieux racontent la gloire de Dieu*, ni St. Paul \*\*, quand il assure que *les choses invisibles de Dieu, sa puissance éternelle & sa Divinité, se voyent comme à l'oeil, étant considérées dans ses Ouvrages*. Mais il en est de cette Fable du Monde, véritablement comme des Fables qu'on met entre les mains des Enfans, & de l'usage qu'ils en font, à proportion du génie dont ils sont doués. Un enfant manie, par exemple, les Fables de la Fontaine, il en examine les Tailles douces, il voit des Corbeaux, des Renards, des Chats, des Souris, des Singes &c. Cela l'amuse & le réjouit beaucoup, mais c'est tout. Il se peut même qu'il lise & comprenne les raisonnemens de ces Animaux, mais il ne les

\* Ps. XXX. \*\* Rom. I.

les rapporte à aucun but, & ferme son Livre, quand il s'est assez amusé, sans avoir aquis la connoissance d'aucune verité. Un autre au contraire, attentif au sens moral, perd de vüe le Corbeau & le Renard qui lui excroque son fromage, pour se souvenir que les flatteurs ont toujours dupé ceux qui prêtent l'oreille à la flatterie. Voilà précisément la conduite de l'homme à l'égard du Monde. Il ouvre de grands yeux, il admire la Majesté des Cieux & de leur Armée, les richesses dont la Terre est couverte, les diverses propriétés des Animaux, la régularité de leurs actions, & la sagacité avec laquelle ils les dirigent; mais c'est la Taille-douce de la Fable, & il ne va pas plus loin. Il y a tel Astronome, tel Physicien, qui avec des connoissances bien plus étendues, & après avoir consumé une vie dans ces études, n'est gueres plus avancé. Celui-là seul qui voit & adore Dieu dans ses Ouvrages, comprend la Fable du Monde, & la rapporte à sa véritable destination. Je ne prête rien à Salluste; la brieveté de ses expressions renferme toutes ces idées.

(II) À QUOI BON CES ADULTERES &c.)  
Jamais les Sages Payens n'ont adopté la realité des recits, qui attribuent des actions criminelles aux Dieux. Ou ils les ont entierement desavoués, comme des Fictions, ou bien ils ont cherché à y donner des Explications Theologiques. *Platon* a condamné à pur & à plein cette espece de Fables, vers la fin du Livre II. de *Republ.* & dans l'*Eutbyphon*, aussi bien que *Numenius* dans *Eusebe*. \* *Proclus* au contraire justifie les Poètes

B 3

qui

\* Prep. Ev. L. XIII, c. 5.

qui ont employé ces Fables, & principalement *Homere*; dans ses Differtations sur les Livres de la *Republ.* où il répond à *Platon*, & tache d'expliquer les Fables d'une maniere Theologique. Mais il me semble qu'une des idées les plus ingénieuses en faveur des Fables, est celle que *Saluste* employe à la fin de ce Chapitre, savoir; que les Fables etant pour la plupart aussi absurdes qu'elles le sont, cette absurdité même fait connoître qu'on ne doit pas les prendre au pied de la Lettre, & qu'elles ne sont que l'enveloppe de verités, qu'il convient de couvrir de la sorte, ou même qui sont ineffables.

## κεφ. 3.

## Chap. IV.

Ὅτι πέντε τὰ εἶδη  
τῶν Μύθων, καὶ ἐκάστῃ ὑπο-  
δείγματα.

Qu'il y a cinq especes de Fables (12); & des Exemples de chaque especce.

Τῶν δὲ Μύθων οἱ μὲν εἰσι Θεολογικοί, οἱ δὲ Φυσικοί, οἱ δὲ Ψυχικοί τε, καὶ Ὑλικοί, καὶ ἐκ τούτων Μικτοί. Ἐισὶ δὲ Θεολογικοὶ μὲν, οἱ μὴ

Il y a des Fables Theologiques; (13) il y en a de Physiques, ou Naturelles; (14) il y en a qui dérivent des idées de notre Ame; (15) il y en a que se bornent à la Matière; (16) enfin du mélange de toutes ces especes, il en résulte de Mixtes. (17) Les Fables Theo-

δενὶ

θεν σώματι χρώμε-  
νοι, ἀλλὰ τοῖς αὐσίαις  
αὐταῖς τῶν Θεῶν θεω-  
ροῦντες· ὅιον αἱ τοῦ  
Κρόνου καταπόσεις  
τῶν παιδῶν· ἐπειδὴ  
νοερός ὁ Θεός, πᾶς  
δὲ νοῦς εἰς ἑαυτὸν ἐ-  
πιτρέφει, τὴν οὐσίαν  
ὁ Μῦθος ἀνιπτεται τῷ  
Θεῷ· Φυσικῶς δὲ  
τοὺς Μῦθους ἐς θεω-  
ρεῖν, ὅταν τὰς περὶ  
τὸν Κόσμον ἐνεργεί-  
ας λέγῃ τις τῶν  
Θεῶν· ὡσπερ ἤδη  
τινὲς χρόνον μὲν τὸν  
Κρόνον ἐνόμισαν, τὰ  
δὲ μέρη τοῦ χρόνου,  
παῖδας τοῦ ὅλου κα-  
τέλεσαν·

Theologiques sont  
celles qui n'emprun-  
tent le secours d'au-  
cun Corps, mais  
qui considerent les  
Dieux dans leur Es-  
sence même. Telle  
est la Fable de Satur-  
ne qui dévore ses  
enfans, où l'on dé-  
signe enigmatique-  
ment l'Essence Di-  
vine. Car Dieu est  
une Intelligence, &  
le propre de toute  
Intelligence, c'est le  
retour sur soi-même,  
ou la Réflexion. Les  
Fables Physiques  
tendent à expliquer  
les operations des  
Dieux par rapport  
au Monde. Dans ce  
sens, Saturne c'est le  
Temps, & il dévore  
ses Enfans, parce  
que les parties suc-  
cessives du Temps,  
qu'on peut appeller  
ses

λέσαντες, καταπινε-  
σθαι δὲ ὑπὸ τοῦ πα-  
τρός τοῦς παῖδας Φοι-  
σίν. Ὁ δὲ Ψυχικός  
τρόπος ἐστίν, αὐτῆς  
τῆς ψυχῆς τὰς ἐνεργείας  
σκοπεῖν ὅτι καὶ τῶν ἡμετέρων ψυ-  
χῶν αἱ νοήσεις, καὶ  
εἰς τοὺς ἄλλους προ-  
έλθωσιν, ἀλλ' οὖν  
ἐν τοῖς γεννήσασι μέ-  
νουσιν. Ἰλικὸς δὲ  
ἐστίν, καὶ ἔσχατος, ὃ  
μάλιστα Αἰγύπτιοι διὰ  
παιδευσίαν ἐχρήσαν-  
το, ἀντὰ τὰ σώμα-  
τα Θεοῦ νομίσαντες,  
καὶ καλέσαντες. καὶ  
ἴσιν μὲν τὴν γῆν, Ὁ-

les Enfans, sont dé-  
truites par le Tems  
même. Les Fables  
qui dérivent leurs  
idées de notre Ame,  
ont pour but d'en  
considerer les opé-  
rations. (Et cette  
methode est appli-  
quable au même su-  
jet.) Les Idées de  
nos Ames, quoi-  
qu'elles s'étendent  
au dehors, & qu'elles  
embrassent des ob-  
jets étrangers, de-  
meurent dans le  
principe qui les en-  
gendre. (C'est tou-  
jours Saturne qui dé-  
vore ses Enfans.) En-  
fin la dernière espe-  
ce, ce sont les Fa-  
bles matérielles, aux-  
quelles la principale  
vogue a été donnée  
par l'ignorance des  
Egyptiens, qui ont  
cru que les Corps  
mêmes

στριν.

σιριν δὲ τὸ ὑγρὸν, Τυ-  
 Φῶνα δὲ τὴν θερμότη-  
 τητα. ἢ Κρόνον μὲν  
 ὕδωρ, Ἄδωνιν δὲ καρ-  
 πούς, Διόνυσον δὲ οἶ-  
 νον. Ταῦτα δὲ ἀνα-  
 κείσθαι μὲν θεοῖς λέ-  
 γειν, ὡσπερ καὶ βο-  
 τάνιας, καὶ λίθους,  
 καὶ ζῶα, σαφρονούν-  
 των ἐστὶν ἀνθρώπων  
 Θεοὺς δὲ καλεῖν, μαι-  
 νομένων. εἰ μὴ ἄρα  
 ὡσπερ τοῦ ἡλίου τὴν  
 σφαῖραν, καὶ τὴν ἀπὸ  
 τῆς σφαίρας ἀκτῖνα  
 ἡλίον ἐν συνηθείᾳ κα-  
 λούμεν. Τὸ δὲ Μικ-  
 τὸν εἶδος τῶν Μύθων  
 ἐν πολλοῖς μὲν καὶ

mêmes estoient des  
 Divinités, & leur en  
 ont donné le nom.  
 Par là ils ont fait de  
 la Terre, Isis, de l'hu-  
 midité, Osiris, de la  
 chaleur, Typhon; ils  
 ont confondu l'Eau  
 & Saturne, les fruits  
 & Adonis, le Vin &  
 Bacchus. C'est par-  
 ler sagement que de  
 dire, que toutes ces  
 choses, les herbes, les  
 pierres, les animaux,  
 sont consacrées aux  
 Dieux; mais dire  
 que ce sont les Dieux  
 mêmes, c'est le com-  
 ble de la folie; (15) à  
 moins que ce ne soit  
 dans le sens, où nous  
 avons coutume de  
 donner également  
 le nom de Soleil au  
 Globe de cet Astre,  
 & aux rayons qui en  
 emanent. Il y a plu-  
 sieurs Exemples des

ἄλλοις

B 5

Fa-

ἄλλοις ἐστὶν ἰδεῖν· καὶ  
 μέντοι καὶ ἐν τῷ συμ-  
 ποσίῳ Φασὶ τῶν θεῶν  
 τὴν Ἔριν μῆλον ῥίψαι  
 χρυσοῦν, καὶ περὶ  
 τούτου τὰς Θεὰς Φι-  
 λονεϊκούσας ὑπὸ τοῦ  
 Διὸς πρὸς τὸν Πάριον  
 πεμφθῆναι κριθησομέ-  
 νας· τῷ δὲ καλὴν τε  
 Φανῆναι τὴν Ἀφρο-  
 δίτην, καὶ ταύτην δαῦ-  
 ναι τὸ μῆλον· ἐνταῦ-  
 θα γὰρ τὸ μὲν συμ-  
 πόσιον τὰς ὑπερκου-  
 μίους δυνάμεις δηλοῖ  
 τῶν Θεῶν. καὶ διὰ  
 τοῦτο μετ' ἀλλήλων  
 εἰσὶ. τὸ δὲ χρυσοῦν  
 μῆλον τὸν Κόσμον,  
 ὅς ἐκ τῶν ἐναντιῶν γί-  
 νεται.

νόμι-

Fables mixtes. Telle  
 est entr'autres, celle  
 qu'on raconte du Fe-  
 stin des Dieux, où la  
 Discorde jetta une  
 pomme, qui mit la  
 division entre les Dé-  
 eses, auxquelles Ju-  
 piter donna Paris  
 pour Juge; & dont  
 l'issuë fut, que Venus  
 ayant paru la plus  
 belle à Paris, il lui  
 donna la Pomme. Ce  
 Festin désigne les  
 Puissances des Dieux  
 élevées au dessus du  
 Monde, & qui par  
 cette raison habitent  
 en quelque sorte en-  
 semble. Le Pomme  
 d'or, c'est le Monde,  
 qui s'étant formé de  
 l'assemblage de prin-  
 cipes contraires, peut  
 être supposé avec  
 beaucoup de  
 vraisemblance, une  
 chose jettée par la  
 Dis-

νόμενος, ἐικότως ὑπὸ  
 τῆς Ἑρώδος λέγεται  
 ῥίπτεσθαι. Ἄλλων  
 δὲ ἄλλα τῷ Κόσμῳ  
 χαριζομένων Θεῶν,  
 Φιλογρικεῖν ὑπὲρ τοῦ  
 μήλου δοκοῦσιν. ἡ δὲ  
 κατ' αἰσθησιν ζῶσα  
 ψυχὴ, τούτο γὰρ ἐ-  
 σὶν ὁ Πάρις, τὰς μὲν  
 ἄλλας ἐν τῷ κόσμῳ  
 δυνάμεις οὐχ ὀρῶσα,  
 μόνον δὲ τὸ κάλλος  
 τῆς Ἀφροδίτης τὸ μῆ-  
 λον εἶναι Φησί. Πρέ-  
 πουςι δὲ τῶν Μύθων  
 οἱ μὲν Θεολογικοὶ Φι-  
 λосоφοί, οἱ δὲ Φυ-  
 σικοὶ, καὶ Ψυχικοὶ,  
 Ποιηταῖς, οἱ δὲ Μικ-  
 τοί, τελεταῖς. ἐπει-

Discorde. Et comme  
 les Dieux répandent  
 des dons de diverse  
 nature sur le monde;  
 ils semblent avoir  
 entr'eux une espece  
 de dispute jalouse au  
 sujet de cette Pom-  
 me. L'Amé qui vit  
 suivant les impres-  
 sions des sens, c'est  
 Paris. Elle ne voit  
 pas les autres Pui-  
 sances qui résident  
 dans le Monde, &  
 n'est frappée que de  
 la beauté de Venus,  
 qu'elle juge seule di-  
 gne de la Pomme.  
 S'il est question de  
 déterminer l'usage  
 des Fables, (19) celles  
 de Theologie con-  
 viennent aux Philo-  
 sophes; celles que  
 la Nature du Mon-  
 de, ou de notre Amé  
 fournit, sont propres  
 pour les Poètes; &  
 les

δη

δὴ καὶ πᾶσα τελετὴ  
 πρὸς τῶν Κόσμον ἡ-  
 μᾶς, καὶ πρὸς τοῦς  
 Θεοῦς συνάπτείν ἐθέ-  
 λει. Εἰ δὲ δεῖ καὶ  
 ἕτερον μῦθον εἰπεῖν,  
 τὴν Μητέρα τῶν θεῶν  
 Φασὶ τὸν Ἄττιν πα-  
 ρὰ τῷ Γάλλῳ κεί-  
 μενον ἰδοῦσαν ποτα-  
 μᾶ, ἐρασθῆναι τε,  
 καὶ λαβοῦσαν τὸν ἀ-  
 σερωτὸν αὐτῷ περι-  
 θεῖναι πῖλον, καὶ τῷ  
 λοιποῦ μεθ' ἑαυτῆς  
 ἔχειν. Ὁ δὲ Νύμ-  
 Φης ἐρασθεῖς, τὴν  
 Θεῶν Μητέρα ἀπο-  
 λικῶν, τῇ Νύμφῃ  
 συνῆν. Καὶ διὰ τοῦ-  
 το ἡ μήτηρ τῶν Θεῶν

ποιεῖ

les Fables mixtes ser-  
 vent aux Ceremo-  
 nies, ou Fêtes My-  
 sterieuses, dont le  
 but universel est de  
 nous unir au Monde  
 & aux Dieux. (20)  
 Une autre Fable que  
 nous pouvons enco-  
 re donner ici pour  
 exemple, c'est celle  
 de la Mere des Dieux  
 (21) qui ayant vu At-  
 tis auprès du fleuve  
 Gallus, en devint a-  
 moureuse, & lui a-  
 yant mis un chapeau  
 étoilé, le garda tou-  
 jours auprès d'el-  
 le. Mais lui, s'étant  
 épris d'une Nym-  
 phe, laissa la Mere  
 des Dieux, pour  
 s'unir à ce nouvel  
 objet. Pour se van-  
 ger, elle jetta Attis  
 dans un accès de fu-  
 reur, où il se coupa  
 les parties naturel-  
 les

ποιεῖ μανῆσαι τὸν Ἄτ-  
 τιν, καὶ τὸ γόνιμα  
 ἀποκοψάμενον ἀφεί-  
 ναι παρὰ τῇ Νύμφῃ  
 πάλιν δὲ ἀνελθόντα  
 αὐτῇ συνοικεῖν· ἡ μὲν  
 οὖν Μήτηρ τῶν Θεῶν  
 ζωογόνος ἐστὶ Θεά,  
 καὶ διὰ τοῦτο Μήτηρ  
 καλεῖται. ὁ δὲ Ἄτ-  
 τισ τῶν γινομένων, καὶ  
 φθειρομένων δημιουρ-  
 γός, καὶ διὰ τοῦτο  
 παρὰ τῷ Γάλλῳ λέ-  
 γεται εὐρεθῆναι πο-  
 ταμῷ. ὁ γάρ Γάλ-  
 λος τὸν Γαλαξίαν αἰ-  
 νίττεται κύκλον ἀφ'  
 οὗ τὸ παθητὸν ἔρχε-  
 σθαι σῶμα. τῶν δὲ  
 πρώτων Θεῶν τελεί-  
 ροντον τοὺς δευτέρους,  
 ἐρᾷ

les, & les laissa chez  
 la Nymphé; après  
 quoi il revint à la  
 Mere des Dieux, &  
 vecût avec elle. La  
 Mere des Dieux est  
 ce principe Divin  
 qui donne la vie, &  
 qu'on appelle à cau-  
 se de cela, Mère. At-  
 tis est le Createur des  
 choses qui s'engen-  
 drent & qui se cor-  
 rompent; & de là  
 vient qu'il passe pour  
 avoir été trouvé au-  
 près du fleuve Gal-  
 lus. Car ce fleuve  
 désigne la *Galaxie*, ou  
 le cercle lacté, d'où  
 procedent tous les  
 Corps passibles. Et  
 comme ce sont les  
 Dieux du premier  
 ordre, qui donnent  
 la perfection à ceux  
 du second, la Mere  
 des Dieux devenant  
 amoureuse d'Attis,  
 lui

ἑρᾶ μὲν ἡ Μήτηρ τοῦ  
 Ἄτλεως, καὶ οὐρανίως  
 αὐτῷ δίδωσι δυνάμεις.  
 τοῦτο γὰρ ἔστιν ὁ πῖ-  
 λος. ἑρᾶ δὲ ὁ Ἄτλις  
 τῆς Νύμφης. Αἱ δὲ  
 Νύμφαι γενέσεως ἑ-  
 φοροί. Πᾶν γὰρ τὸ  
 γινόμενον ῥεῖ. Ἐπει  
 δὲ ἔδει σῆμαι τὴν γέ-  
 νεσθῆναι, καὶ μὴ τῶν ἑ-  
 σχάτων γενέσθαι τὸ  
 χεῖρον, ὁ ταῦτα ποι-  
 ῶν δημιουργός, δυνά-  
 μεις γονίμους ἀφείς  
 εἰς τὴν γένεσιν, πά-  
 λιν συνάπτεται τοῖς  
 Θεοῖς. Ταῦτα δὲ ἐγέ-  
 νετο μὲν οὐδέποτε, ἔστι  
 δὲ αἰεὶ. καὶ ὁ μὲν νοῦς  
 ὅμα πάντα ὄρᾶ, ὁ δὲ  
 λόγος τὰ μὲν πρῶτα,

ἰ. . .

τὰ

lui donne les Puif-  
 sances celestes. C'est  
 ce que signifie le cha-  
 peau. Mais Attis se  
 rend éperdu d'une  
 Nymphé. Les Nym-  
 phes président à la  
 génération; car tout  
 ce qui naît, s'écoule.  
 Or comme il s'agif-  
 soit de fixer cette gé-  
 nération, afin qu'elle  
 n'allât pas toujours  
 en empirant, le Cre-  
 ateur, qui en étoit  
 l'Ouvrier, laissa dans  
 la Nature les Vertus  
 génératives, (22) &  
 se reünit aux Dieux,  
 Ce n'est pas que ces  
 choses soient jamais  
 arrivées, car elles ont  
 existé de tout tems;  
 23) mais le discours ne  
 peut exprimer, que  
 successivement, ce  
 que l'entendement  
 voit, & embrasse tout  
 à la fois. Cette Fable

se

τὰ δε δευτερα λέγει.  
 "Οὕτω δὲ πρὸς τὸν  
 Κόσμον οἰκίως τοῦ  
 μύθου, ἡμεῖς τὸν Κόσ-  
 μον μιμούμενοι, πῶς  
 γὰρ ἂν μᾶλλον κοσ-  
 μηθῆμεν; ἐορτὴν ἀ-  
 γομεν δια ταῦτα. καὶ  
 πρῶτον μὲν καὶ αὐτοὶ  
 πεσόντες ἐξ οὐρανοῦ,  
 καὶ τῇ Νύμφῃ συνόν-  
 τες ἐν κατηφείᾳ ἐσ-  
 μέν, σίτουτε καὶ τῆς  
 ἄλλης παχείας, καὶ  
 ῥυπαρᾶς τροφῆς ἀ-  
 πεχόμεθα. ἐκάτερα  
 γὰρ ἐναντία ψυχῆ.  
 εἶτα δένδρου τομαί,  
 καὶ νηξεία, ὡσπερ  
 καὶ ἡμῶν ἀποκοπι-  
 μένων τὴν περαιτέρω

se rapportant si bien  
 à l'état du Monde,  
 nous qui imitons le  
 Monde, (24) (dans  
 nos ceremonies)  
 comment pourrions  
 nous en trouver de  
 plus convenables à  
 notre but? C'est le  
 sujet de nos Fetes (25)  
 (qui nous represen-  
 tent cette suite d'é-  
 venemens. Nous y  
 voyons) premiere-  
 ment, comment e-  
 tant tombés du Ciel,  
 & unis avec la Nym-  
 phe, nous nous trou-  
 vons dans l'affliction;  
 en signe de quoi nous  
 nous abstenons du  
 froment, & de tout  
 aliment grossier,  
 comme de choses  
 contraires à l'Ame.  
 Ensuite, ces incisions  
 d'Arbres, & ces jeû-  
 nes, expriment que  
 nous retranchons en  
 nous

τῆς

nous

τῆς γενέσεως πρό-  
 δον. ἐπὶ τούτοις γά-  
 λαικτος τροφή, ὡς-  
 περ ἀναγεννωμένων  
 ἐφ' οἷς ἰλαρεῖαι, καὶ  
 σέφανοι, καὶ πρὸς  
 τοὺς Θεοὺς οἷον ἐπά-  
 νοδος. Μαρτυρεῖ δὲ  
 τούτοις, καὶ ὁ τῶν  
 δρωμένων καιρὸς. πε-  
 ρὶ γὰρ τὸ ἔαρ, καὶ τὴν  
 ἰσημερίαν δρᾶται τὰ  
 δρώμενα, ὅτε τοῦ μὲν  
 γίνεσθαι παύεται τὰ  
 γινόμενα, ἡμέρα δὲ  
 μείζων γίνεται τῆς  
 νυκτός, ὅπερ οἰκεῖον  
 ἀναγομέναις ψυχαῖς.  
 Περὶ γοῦν τὴν ἐναν-  
 τίαν ἰσημερίαν ἢ τῆς

nous le principe  
 d'une génération ul-  
 terieure. Vient après  
 cela la nourriture de  
 lait, qui annonce une  
 régénération. Enfin  
 les démonstrations  
 d'allegresse, & les  
 Couronnes, sont un  
 indice du retour vers  
 les Dieux. Le tems  
 consacré à ces solen-  
 nités sert de témoi-  
 gnage à l'explication  
 que nous en don-  
 nons. C'est vers l'E-  
 quinoxe du Prin-  
 tans que se passent  
 toutes ces choses,  
 tems auquel toutes  
 les générations se  
 developent (26) &  
 où le jour devenant  
 plus grand que la  
 nuit, a un rapport  
 manifeste avec les  
 Ames qui font des  
 progrès. Par la mê-  
 me raison, on a placé

Κόρης

à

Κόρας ὀρτυγῆ μυθο-  
 λογεῖται γενέσθαι, ὃ  
 δε κάβαδός ἐστί τῶν  
 ψυχῶν. Τοσαῦτα  
 περὶ Μύθων ἐπιτοῦσιν  
 ἡμῖν, αὐτοὶ τε οἱ Θεοὶ,  
 καὶ τῶν γραφάντων  
 τοὺς μύθους αἱ ψυ-  
 χαὶ ἴλεω γέγοντο.

à l'autre Equinoxe  
 la Fable de l'enleve-  
 ment de Proserpine,  
 (27) qui n'est autre  
 chose que la descen-  
 te des Ames. Voila  
 ce que nous avions  
 à dire sur les Fables.  
 Veillent les Dieux,  
 & les Ames de ceux  
 qui ont écrit ces Fa-  
 bles, nous être pro-  
 pices. (28)

## REFLEXIONS

sur le Chap. IV.

(12) QU'IL Y A CINQ ESPECES DE  
 FABLES) Notre Philosophe ne se borne pas  
 aux considerations generales qu'il a proposées  
 dans le Chapitre précédent en faveur des Fables,  
 il entreprend dans celui-ci de poser les princi-  
 pes par lesquelles elles peuvent toutes être ex-  
 posées d'une maniere satisfaisante. Pour cet  
 effet il indique cinq especes differentes de Fa-  
 bles, qui ont chacune leurs raisons & leurs vults  
 particuliers. Les mots qu'il employe pour dési-  
 gner ces especes, ne doivent pas être pris précie-  
 sement dans le sens qu'on y attache d'ordinaire,  
 & les Notes suivantes expliqueront ce qu'ils si-  
 gnifient proprement suivant *Salluste*.

C

(13) It

(13) IL Y A DES FABLES THEOLOGIQUES) L'Auteur en donne un moment après la définition. *Ce sont, dit-il, celles qui n'empruntent le secours d'aucun corps, mais qui considèrent les Dieux dans leur Essence même.* La méditation avoit découvert aux Philosophes divers attributs de la Divinité, considérée en elle même & dans son Essence. Mais ces verités étant trop abstraites pour les proposer au Peuple sans figure, on inventa des Fables qui avoient quelque rapport plus ou moins significatif, suivant le degré d'habileté des Inventeurs, avec les choses qu'elles devoient représenter. Telle étoit la fameuse Fable de Saturne dévorant ses Enfants, que *Salluste* allégué ici. Elle paroïssoit au premier coup d'oeil renfermer une complication d'absurdités; cependant les Philosophes Payens se sont soigneusement attachés à la justifier. On peut voir là dessus *Macrob. Saturn.* L. I. c. 6. *Proclus, Theol. Plat.* L. V. vers la fin. du Ch. 37. & sur le *Cratylus*, Ch. 106. & *Plotin. Ennead. V.* L. I. Ch. 7. Ils s'accordent à dire que, comme tout procède de Dieu, tout aussi retourne à Dieu. *Salluste* dit encore quelque chose de plus profond, c'est que le propre de toute intelligence étant de réfléchir sur elle même, ce retour, cette action réfléchie, est représentée par le retour des Enfants de Saturne dans le Corps de leur Pere qui les dévore,

(14) IL Y EN A DE PHYSIQUES, OU NATURELLES) Ce sont celles qui expliquent les opérations des Dieux à l'égard du Monde. Les précédentes faisant abstraction de toute autre chose que de ce qui constitue le fonds de l'Essence Divine, y puisent le sujet de leurs fictions.

**Bons, & Celles-ci font un pas de plus. Elles con-**  
**siderent les Dieux comme Auteurs du Monde,**  
**& comme préfidant à sa conservation & à sa du-**  
**rée. Ainsi l'exemple de Saturne devient une Fable**  
**Physique, quand on en fait l'emblème du Tems, par**  
**allusion de *αἴθρῳ* à *αἴθρῳ*. Le Tems, qui est la**  
**durée que les Dieux accordent au Monde, a des**  
**parties successives, qui s'engloutissent en quel-**  
**que sorte les unes les autres, & on le peut con-**  
**siderer en général comme un Etre qui se dévore,**  
**& qui se détruit soi-même,**

(15) IL Y EN A QUI DÉRIVENT DES  
 IDÉES DE NOTRE AME) Il m'a falu cette  
 Periphrase pour exprimer le mot de *νοῦς*.  
 Quand j'aurois traduit *Animales*, comme *Lucas*  
*Holstenius* l'a fait en Latin, cela n'auroit reveillé  
 aucun sens. Voici proprement dequoi il s'agit.  
 En faisant attention aux opérations de notre Ame,  
 à l'exercice de ses diverses facultés, il en naît,  
 comme ci-dessus de la consideration des Dieux  
 & du Monde, une source de fictions, entant qu'il  
 est possible de représenter ces choses spirituelles  
 & invisibles par des faits sensibles. Saturne re-  
 vient encore ici. Tout comme après avoir pro-  
 duit des Enfans, qui sont par conséquent sortis  
 hors de lui, il les y fait rentrer en les dévorant;  
 de même notre Ame produit ses idées, & sem-  
 ble les faire sortir hors d'elle-même par la ma-  
 niere dont elle les lie avec les objets externes;  
 mais dans le fonds les objets demeurent hors de  
 nous, & les idées au dedans de notre Ame, où  
 elles naissent, ont leur durée, & se détruisent ou s'es-  
 facent. *C'est toujours, comme je l'ai ajouté pour*  
*la clarté du sens, Saturne qui dévore ses Enfans,*

(16) IL Y EN A QUI SE BORNENT À LA MATIERE ) C'est ce qu'exprime le mot *Materialis*. Les Fables de cet ordre sont celles qui choisissent dans la Nature divers objets matériels, les divisent sous certains noms, & forment ensuite une Mythologie des prétendues aventures de ces Divinités, qui ne sont autre chose que des parties de la Nature personnifiées. Les Egyptiens passent pour pour les premiers Inventeurs de ces Fables matérielles. Leur *Isis*, comme le dit *Salluste*, c'est la Terre, *Osiris* l'Eau, *Typhon* le Feu &c. *Eusebe* s'est beaucoup étendu sur ces Fables Egyptiennes dans sa *Prep. Evang.* Liv. I. Chap. 9. \* où il explique suivant les principes des Egyptiens la Fable d'*Isis* & d'*Osiris*, pris pour le Soleil & la Lune. *Synesius* a aussi traité la même matière dans ses deux Livres sur la Providence. Mais on ne seroit mieux faire que de recourir à Mr. *Warburton*, dans son *Essai sur les Hieroglyphes des Egyptiens*.

(17) DE MIXTES ) Je crois, comme je l'ai insinué dans la Note (6), que ce sont les plus communes, & qu'il n'y a presque aucune Fable dont l'explication ne dépende de la combinaison des diverses sources Mythologiques, qui viennent d'être indiquées. On en peut juger par la Fable de la Pomme de Discorde & du Jugement de Paris, que *Salluste* donne ici pour exemple.

(18) DIRE QUE CE SONT LES DIEUX MÊMES, C'EST LE COMBLE DE LA FOLIE)  
Voilà

\* Voy. aussi Liv. II. c. 12. & Liv. V. c. 1. *Macrobius Saturn.* L. I. c. 21. & *Platoniq. de Is. & Osir.*

\* \* \*

Voulez un déshonneur bien formel de l'Idolâtrie grossière, qui met les Créatures elles-mêmes à la place de la Divinité. Seulement, la clause que notre Philosophe y ajoute, est fort remarquable; à moins, dit-il, que ce ne soit dans le sens où nous avons coutume de donner également le nom de Soleil au Globe de cet Astre, & aux rayons qui en émanent. C'est à dire, que chaque Creature n'est point la Divinité, & ne sauroit être conçue comme en possédant les attributs, mais qu'elle appartient pourtant à la Divinité, comme les rayons au Soleil, & en général comme les émanations, aux principes d'où elles émanent. Nous verrons plus bas les raisonnemens que *Salluste* employe pour prouver que les effets de la puissance & de la bonté de Dieu, & que leur existence, est inséparable de celle de la Divinité. Les Philosophes Payens évitoient par ce moyen le grand nombre de difficultés, qui accompagnent le Dogme de la Creation dans le Temps; mais en revanche, ils se jettoient dans la contradiction d'attribuer à des Etres contingens & muables une Existence nécessaire, & indépendante de la volonté des Dieux, qui n'ont pas été plus libres dans la production du Monde, que le Soleil dans l'émanation de ses rayons,

(19) L'USAGE DES FABLES) Le partage que *Salluste* fait ici, est fort judicieux. Les Fables de Theologie qui puisent leurs fictions dans la méditation de l'Essence Divine, ne peuvent convenir qu'aux Philosophes, qui sont les seuls qui arrivent à cette profondeur de speculation. Aussi *Platon* n'admettoit-il point d'autres Fables dans sa *Republique*, comme on le peut

voir au Livre II. & dans son Dialogue, intitulé *Platone*. \* Les Fables empruntées de la consideration du Monde, ou des opérations de notre Ame, fourmillent d'Images sensibles, de situations vives & propres à agir sur le cœur, à emouvoir les passions. Voilà l'apparage des Poëtes. *Heraclite* a détaillé cela d'une manière fort agreable dans son petit, mais élégant Ouvrage, *cap. deisov*. *Platon* & *Proclus* ont desapprouvé ces Fables, aussi bien qu'*Ensebe*, *Prep. Evang.* c. 3. & suiv. Ajoutez y *S. Augustin* L. VI. ch. 8. de sa *Cité de Dieu*, & en général tous ceux qui ont écrit contre les Gentils. C'est pourtant de ce fonds inépuisable que les Poëtes tirent ces figures abondantes, tantôt aimables, tantôt terribles, toujours interessantes, par lesquelles leur Art devient une espece d'enchantement, qui donne de la realité & de la vie à tout ce qu'ils manient. *Salluste* n'insiste point sur les Fables qu'il a nommées *materielles*, pour indiquer que c'est une grossiere superstition, qui ne peut être d'usage à personne. Enfin ce qu'il dit des Fables mixtes mérite une attention toute particuliere; c'est qu'elles servent aux Fêtes, ou Cérémonies mystérieuses de la Religion; *et de μυστοὶ τελεταί, scilicet πρέπουσι*. C'est à dire qu'elles sont la base de tout le culte, & que c'est à elles en particulier que se rapportent ces mysteres, ces initiations, ces secrets que les Prêtres de presque tous les faux Dieux reservoient à leurs Devots privilégiés. En effet la seule lecture des *Metamorphoses* d'*Ovide*, qu'on peut regarder comme un Systeme de Theologie Payenne, & aux divers faits desquelles se rapportent toutes les parties du culte, cette seule lecture, dis-je,

\* Voy. aussi *Proclus* Theol. Plat. L. I. c. 4.

Je prouve l'usage des Fables saintes que *Salluste* indique. Les savantes & solides explications, dont Mr. l'Abbé *Banier* les a accompagnées dans sa Traduction, & son bel Ouvrage sur la Mythologie, acheveront d'en convaincre ceux qui auroient encore quelque doute à cet égard.

(20) LE BUT UNIVERSEL EST DE  
 NOUS UNIR AU MONDE ET AUX DIEUX)

ἡλικὴ τολμῶν πρὸς τὸν κόσμον ἡμῶν, καὶ πρὸς τοὺς θεοὺς συνάντησι  
 τίλην.

Voilà une idée du culte Religieux. Il est

un principe d'union avec la Nature universelle & avec la Divinité. Les Cérémonies n'en sont

point arbitraires; elles doivent toutes être convenables à notre état & à notre perfection. Car

l'union au Monde & à la Divinité n'est proprement autre chose que la perfection. Se conformer

aux principes d'ordre & de régularité que nous découvrons dans l'Univers, dans la conduite,

dans les opérations, & par conséquent dans l'essence même des Dieux, prendre ces idées

pour modèle & pour règle de nos actions, c'est au fonds le but de toute Religion; & une Religion

est plus ou moins parfaite, suivant qu'elle s'écarte plus ou moins de cet objet, & que ses

pratiques y ont un rapport plus prochain, ou plus éloigné. Les Payens auroient été sans doute

bien embarrassés à justifier cet usage, par rapport à toutes leurs Cérémonies, dont un grand nombre

avoit dégénéré, non seulement en pures superstitions, mais même en vraies abominations. Cependant

il est vrai, que dans leur origine elles avoient la noble destination que *Salluste* leur attribue.

(21) C'EST CELLE DE LA MERE-DIEUX &c.) La Fable de Cybele & d'Atys est une des plus célèbres du Paganisme, & l'une de celles qui fournit les explications les plus fécondes & les plus étendues. Celle surtout que l'Empereur Julien en a donné dans son Oraison sur la Mere des Dieux, mérite d'être luë attentivement, & c'est le meilleur Commentaire qu'on puisse souhaiter sur notre Auteur. Nous nous contenterons d'en rapporter le passage suivant dans les termes de l'Original, accompagnés de la Version du P. Petau.

Τῆτον ἐν τὸν Γάλλων τὸν νοερόν Θεόν, τὸν τῶν ἐνύλων, καὶ ὑπὸ σελήνην εἰδῶν συνοχέα τῇ προτελαγένη τῆς ὕλης αἰτία συνιόντα· συνιόντα δὲ ἕχ. οὐς ἄλλων ἄλλη· ἀλλ ὄντων αὐτὸ εἰς τῆτο ὑπὸ Φερόμενον. Τίς ἐν ἡ Μήτηρ τῶν Θεῶν; ἡ τῶν κυβερνόντων τῆς ἐμφανείας νοερῶν καὶ δημιουργικῶν θεῶν πηγῆ, ἡ καὶ συνοικῆσα τῷ μεγάλῳ Δι, θεὸς ὑποσάσα μεγάλη με-

Hunc ergo Gallum intel-  
ligibilem Deum esse  
credimus; qui materiales  
ac subjectas Lunæ formas  
continet; quique cum ea  
causa, quæ materia præest,  
congregatur: congregatur  
autem non ut alius cum  
alia, sed tanquam in hos  
ipse delapsus. Quænam  
igitur Deorum illa mater  
est? Nimiram intelligen-  
tium ἢ opificum Deorum,  
à quibus apparentes illi  
gubernantur, veluti fontē  
quædam, vel certe parentē,  
eademque magni Iovis con-  
jux: Dea subsistens ma-  
gna post magnum, ac cum  
magno conditore: vita  
arbi-

τὰ τὸν μέγαν, καὶ σὺν  
 τῷ μεγάλῳ δημουργῶ  
 ἡ πᾶσις μὲν κυρια  
 ζῆς· πᾶσις δὲ γε  
 νέσεως αἰτία· ἡ ῥῶσα  
 μὲν ἐπιτελοῦσα τὰ  
 ποιούμενα· γέννωσα  
 δὲ διχα πάσης, καὶ δη  
 μιουργῶσα τὰ ὄντα με  
 τὰ τῆ πατρός· αὐτῆ  
 καὶ παρθένος αἰμήτωρ,  
 καὶ Διὸς σύνθωκος, καὶ  
 ῥήτηρ θεῶν ὄντος ἔ  
 σα πάντων. τῶν γάρ  
 νοητῶν ὑπερκοσμίων  
 Θεῶν δεξαμένη πάν  
 των αἰτίας ἐν ἑαυτῇ,  
 πηγὴ τοῖς νοεροῖς ἐγε  
 νετο. Ταύτην δὲ τὴν  
 θεὸν ἔσαν, καὶ Πρό  
 νοϊαν ἔρωσ μὲν ὑπῆθεν  
 ἀπαθῆς Ἀφιδος. ἐθε  
 λῶσα γὰρ αὐτῇ, καὶ  
 κατὰ γνώμην ἔσι, ἔ  
 τὰ ἐνυλα μόνον ἦσθ,  
 πόλυ δὲ πλέον τὰ τῆ  
 των αἰτία. τὴν δὲ τὰ  
 γινόμενα, καὶ Φθειρό  
 μενα σώσῃσαν προμή  
 θεϊαν,

*arbitra omnis ac domi  
 na: omnis causa genera  
 tionis: quæ & opera sua  
 facillime molitur, & quæ  
 sunt universa cum Pa  
 tre sine passione gignit &  
 producit. Eadem ipsa  
 quoque virgo est matris  
 expers, & Jovi assidens,  
 ac Deorum reverâ pa  
 rens omnium. Nam cum  
 intelligibilium mundoque  
 superiorum in sese cau  
 sas Deorum exceperit,  
 fontis est intelligentibus fa  
 cta. Hanc itaque Deam,  
 quæ & Providentia dicitur,  
 castius quidem citra  
 passionem Attidis amor  
 invocasti. Etenim non ma  
 teriales tantummodo for  
 mas; sed & multo ma  
 gis eorum causas ultro  
 ac voluntate sua comple  
 ctitur. Sed illam, uti  
 dixi, quæ oriuntur aut  
 occidunt, conservantem  
 cuncta providentiam, re  
 fert fabula, effectoris it  
 erum*

θεϊκῶν, ἐρῶν ὁ πύθος  
 ἔφη τῆς δημιουργικῆς  
 τῶν αἰτίας, καὶ γο-  
 νιμῶν καὶ κελεύει μὲν  
 αὐτὴν ἐν τῷ νοητῷ  
 τικτεῖν μᾶλλον, καὶ  
 βύλεσθαι γὰρ πρὸς  
 ἑαυτὴν ἐπεσφάθαι,  
 καὶ σινοικεῖν ἐπιτα-  
 γμα δὲ ποιῆσθαι μη-  
 θεῖ τῶν ἄλλων ἅμα  
 μὲν τὸ ἐνοειδὲς σώτη-  
 ρον διώκσαν ἅμα  
 δὲ Φεύγσαν τὸ πρὸς  
 τὴν ὕλην νεύσαν πρὸς  
 ἑαυτὴν τε βλέπειν ἐ-  
 κέλευσεν ἔσαν τε πη-  
 γὴν μὲν τῶν δημιερ-  
 γικῶν θεῶν, ἔκαστη  
 κομμένη δὲ εἰς τὴν γε-  
 νεσιν, ἔκαστη δὲ δελτομέ-  
 νην ἔστο γὰρ ἑμελλῆν  
 ὁ μέγας Ἄττις, καὶ  
 κρείττον εἶναι δημιερ-  
 γός ἐπεὶ περ ἐν πά-  
 σιν ἢ πρὸς τὸ κρείττον  
 ἐπισφάθῃ μᾶλλον ἐ-  
 σὶ δραστήριος τῆς πρὸς  
 τὸ χεῖρον νεύσεως ἔστω.

*lorum cause ac genitalis  
 amore fuisse captam. Cui  
 quidem iussisse fertur, ut  
 in intelligibili potius re-  
 rum genere pareret; at-  
 que ad sese converti, ac  
 secum illam versari vo-  
 luisse, imo vero præce-  
 pisse, ne cum alio quo-  
 quam habitaret. Quod  
 ideo faciebat, primum  
 ut salutarem illam uni-  
 tatem retineret: tum ut  
 propensionem ad mate-  
 riam inclinationemque vi-  
 taret. Itaque in sese il-  
 lam intueri iussit; quæ  
 ἔστω opificum Deorum fons  
 esset, ἔστω ad generatio-  
 nem demitti infringique  
 sese nequaquam sineret.  
 Ita quippe magnus Attis  
 longe præstantiore modo  
 procreator erat ἔστω opifex  
 futurus: quandoquidem  
 ad efficiendum omni-  
 bus in rebus aptior est  
 conversio ad id quod me-  
 lius est, quam ad deterius  
 propensio ἔστω.*

Cet

Cet échantillon prouve que l'ancienne Mythologie n'étoit qu'une Physique générale, mais fort alambiquée, & que les explications puisées dans cette Physique varioient suivant le goût & le génie des Commentateurs. Ce sont les profondeurs de cette doctrine qui ont passé ensuite dans l'Eglise primitive, & qui ont donné occasion aux diverses rêveries apparentes des anciens Héretiques, des Gnostiques, des Basilidiens, des Marcionites, des Valentiniers, &c. Personne n'en a fourni des preuves plus convaincantes que feu Mr. de Beaujobre, dans son excellente *Histoire du Manichéisme*. Les principes généraux de cet ancien Système étoient une Cause première, qui n'exprimoit autre chose que la Nature Universelle, & des Puissances *Demiurgiques*, qui recevant leur activité de cette première cause, l'exerçoient sur les différentes parties de l'Univers.

(22) LAISSA DANS LA NATURE LES VERTUS GÉNÉRATIVES ) Cette idée est très considérable. Les forces existent dans la Nature même, ce n'est point le Createur qui les imprime, à mesure que les occasions le requierent. La Machine du Monde est un Automate, qui a reçu de son Auteur le principe intrinsèque de ses modifications. Attis a coupé ses parties naturelles, & les a laissées à la Nymphe; Voilà ce que pensent encore aujourd'hui les plus habiles Philosophes, qui n'admettent aucun repos absolu, & qui n'entendent par la Nature & ses opérations, autre chose que la force essentielle des *Elémens*, & les effets qui résultent de l'action & de la réaction perpétuelle.

(23) ELLES

(23) ELLES ONT EXISTÉ DE TOUT TEMS) Non seulement les Fables du Paganisme ne sont que des emblèmes des opérations des Dieux dans la Nature; mais encore ces opérations elles-mêmes ne peuvent pas être conçues comme successives & arrivées dans le tems. Nous l'avons insinué plus haut; les perfections Divines coexistent de toute éternité à leurs effets; les choses ne sont changeantes & assujetties à l'ordre des successions, que par rapport à nous & à notre manière de connoître, mais elles sont réellement toujours ce qu'elles ont été; les idées de Creation & de Conservation sont uniquement certaines Epoques, où il s'est fait dans la Nature des développemens sensibles, & si nous avons assez d'étendue dans nos idées, nous embrassons, comme le fait la Divinité, d'un seul coup d'oeil tous les états de l'Univers.

(24) NOUS QUI IMITONS LE MONDE &c.) Ce passage paroît d'abord obscur, mais à la faveur de nos Remarques précédentes, il est aisé d'y répandre du jour. Les Dieux, & le Monde, sont la même chose à l'égard de l'Homme, qui peut également aquerir les vertus qui lui conviennent, en cherchant le modele de ces vertus dans le premier Etre, ou dans ses Ouvrages, qui renferment une expression parfaite, éternelle, nécessaire de ses attributs. Et même le gros des hommes n'étant pas propre aux méditations, qui s'elevent jusqu'à la Divinité considérée dans son Essence, le Monde leur fournit des principes de direction beaucoup plus à leur portée; il leur est bien plus aisé d'entendre la Voix de la Nature, que de remonter aux premières notions abstraites.

de

de l'Essence Divine. Voilà donc ce qu'emporte  
*αἷμα ἐν κόσμῳ κοσμηθῆναι.* Et la conséquence, *ὡς γὰρ  
 ἐν μᾶλλον κοσμηθῆμεν;* je l'ai rendue par, *Comment  
 pourrions-nous en trouver (des cérémonies) plus  
 convenables à notre but?* Il est bien difficile de rem-  
 étre la force de ce mot *κοσμηθῆμεν.* C'est, selon  
 moi, être en quelque sorte à l'unisson du monde,  
 accorder sa conduite avec l'ordre, & les princi-  
 pes qui maintiennent l'harmonie dans l'Univers.  
 Il me semble que le Traducteur Latin n'a point  
 du tout compris le sens de cet endroit, en mettant  
*quânam aliâ ratione nitidius ornaremur?*

(25) C'EST LE SUJET DE NOS FE-  
 TES) J'ai suppléé ici (*qui nous représentens cette  
 suite d'évenemens. Nous y voyons*) Le discours  
 en est plus clair, & mieux lié. Les principaux My-  
 steres du Paganisme représentoient l'origine des  
 choses, & les diverses révolutions par lesquelles on  
 supposoit qu'elles devoient passer, révolutions au  
 bout desquelles, on s'accordoit presque unanimement  
 à admettre l'idée d'un retour à un état pri-  
 mitif, d'où l'on étoit déchu, & qui ne s'aqueroit  
 que par une certaine suite d'épreuves & de pu-  
 rifications. Tout cela renferme des allusions ma-  
 nifestes à nos origines sacrées, à la chute & au  
 rétablissement de l'Homme. C'est dommage  
 que l'obscurité, dont on se plaisoit à envelopper  
 les Mysteres & les initiations, ne permettent pas  
 de donner quelque chose de Systematique sur  
 leur explication. On peut lire là dessus divers  
 Ouvrages de *Meursius;* & entr'autres sa *Græciâ  
 feriata.* Souvent une Cérémonie avoit deux ou  
 plusieurs rapports, à peu près comme le sens lit-  
 téral

teral, & le sens figuré de nos Propheties. C'est un vrai Labyrinthe que la Mythologie Payenne.

(26) TEMS AUQUEL TOUTES LES GÉNÉRATIONS SE DÉVELOPENT) Je dis ici précisément le contraire de mon Original, *ἴτα ὃς μὲν ἀναδου παύεται τὰ γινόμενα*. Mais je suis persuadé qu'il y a faute. La cessation, ou l'inaction, ne convient ni au Printems dont il s'agit ici, ni au but de *Salluste*, qui est d'exprimer le développement, ou le progrès des Ames. On pourroit donc lire *ἄρχεται*, au lieu de *παύεται*.

(27) LA FABLE DE L'ENLEVEMENT DE PROSERPINE) Elle tient aussi un rang fort distingué dans la Mythologie. La plupart des Auteurs ne regardent l'enlèvement de Proserpine, que comme une allégorie qui a un rapport marqué à l'Agriculture. Le partage que Jupiter fait des tems que cette Deesse doit demeurer chez son Mari, ne signifie selon eux autre chose, sinon que le grain, après avoir demeuré six mois en terre, paroît sur sa surface, croît & meurt. Et comme *Sanboniathon* nous apprend, que Proserpine fille de Saturne mourut fort jeune, on peut encore allégoriser cette Fable, en disant qu'on n'avoit publié son enlèvement par Pluton, que parceque ce Dieu chez les Pheniciens s'appelloit *Mouth*, qui veut dire la Mort. Cependant d'habiles gens, appuyés de l'autorité de *Diodore* de Sicile, \* rapportent cet evenement à l'Histoire. *Dom Pezron*, \*\* & *Mr. Le Clerc*, \*\*\* sont

\* Liv. V. Ch. 2.

\*\* *Aut. de la Langue des Celtes.*

\*\*\* *Bibl. Univ. T. 6.*

font ceux qui l'ont fait avec le plus de vraisemblance. Il suffit de renvoyer la dessus à la *Mythologie* de Mr. l'Abbé *Banier*.

(28) VEUILLENT LES DIEUX, ET LES AMES DE CEUX QUI ONT ECRIT CES FABLES, NOUS ETRE PROPICES)  
Ce trait de dévotion est bien singulier. *Salluste* joint aux Dieux les Auteurs des Fables, parce qu'il les a représenté ci-dessus, vers le commencement du Chap. III. comme des hommes inspirés, θεόληπτοι. Il semble donc leur donner ici le rang qu'une Eglise a conservé aux Saints de la Religion Chrétienne, qui sont pour elle des objets de culte, & dont elle implore la protection. A la fin du Ch. XVII. *Salluste* se recommande avec la même ferveur au Monde entier, qu'il supplie de lui être propice, confirmant toujours par là le Dogme de la coëxistence inséparable des Dieux & du Monde, qu'il a réunis au titre de ce Livre. Après tout, il étoit bien difficile avec le seul secours de la raison & de la Philosophie de former des notions plus épurées, & de s'aviser d'une Creation proprement dite avant laquelle, & par conséquent pendant toute une Eternité, la Divinité n'ait rien produit hors d'elle. La parfaite immutabilité est bien plus justifiable & compréhensible dans la coëxistence éternelle du Monde; que dans l'idée de la Creation.

K.Φ. f.

Περὶ τῆς πρώτης  
αἰτίας.De la premiere  
Cause.

Ἀκόλουθον δὲ τού-  
τοις ἐστὶ, τὴν  
τε πρώτην αἰτίαν ἐι-  
δέναι, καὶ τὰς μετ'  
ἐκείνην τάξεις τῶν  
Θεῶν, καὶ τοῦ Κόσ-  
μου τὴν Φύσιν, Νοῦ-  
τε καὶ Ψυχῆς, καὶ  
Οὐσίας, Πρόνοιάν τε,  
καὶ Ἐμαρμένην, καὶ  
Τύχην, Ἀρετήν τε,  
καὶ Κακίαν, καὶ τὰς  
ἐν τούτων γινομένας  
ἀγαθὰς τε καὶ Φαύ-  
λας Πολιτείας ἰδεῖν,  
καὶ πόθεν ἄρα τὰ κα-  
κὰ εἰς τὸν Κόσμον  
ἀφίκετο. Τούτων δὲ  
ἕκαστον λόγων δεῖται  
πρῶτων καὶ μεγά-  
λων, ὡς ἐν βραχέ-  
σιν

Il s'agit à present  
de rechercher la  
Nature de la pre-  
miere Cause, celle  
des divers ordres de  
Dieux, qui lui sont  
subordonnés, celle  
du Monde, de l'Es-  
prit, de l'Ame & de  
la Substance; de con-  
siderer la Providen-  
ce, le Destin, la For-  
tune, le Vice, la Ver-  
tu, & les bonnes ou  
mauvaises formes de  
Gouvernement, qui  
en résultent, & sur-  
tout de voir, à quoi  
l'on peut attribuer  
l'entrée des Maux  
dans le Monde. Cha-  
cune de ces matieres  
demanderoit des  
Discours fort étendus;  
mais rien n'em-  
pêche pourtant de  
des

σιν ἐπιπῆν, καὶ πρὸς  
τὸ μὴ παντελῶς ἀνη-  
κόως εἶναι, οὐδὲν ἰσως  
λέγειν κωλύει. Τῆν  
πρώτην αἰτίαν μίαν-  
τε εἶναι προσήκει·  
παντός γὰρ πλήθους  
ἡγεῖται μονάς, δυνά-  
μει τε καὶ ἀγαθότη-  
τι πάντα νικᾷ· καὶ  
διὰ τοῦτο πάντα με-  
τέχει ἐκείνης ἀνάγ-  
κη. οὐδὲν γὰρ αὐτὴν  
ἄλλο κωλύσει δια-  
τῆν δύναμιν, οὐδὲ  
ἑαυτὴν ἀφῆξει δι' ἀ-  
γαθότητα. ἀλλ' εἰ  
μὲν ἦν ψυχὴ, πάν-  
τα ἂν ἐμψυχα ἦν·  
εἰ δὲ καὶ νοῦς, πάν-

49  
les traiter en abrégé,  
afin d'en donner seu-  
lement une idée à  
ceux qui ne les con-  
noissent pas. Il con-  
vient que la pre-  
miere Cause soit uni-  
que; (29) car l'Unité  
va avant tout nom-  
bre. Elle doit avoir  
une puissance & une  
bonté qui l'empor-  
tent sur toute autre;  
& il est nécessaire  
que tout participe à  
l'effet de ces deux  
perfections. Car rien  
ne peut s'opposer (30)  
à la puissance, & la  
bonté l'engage à ne  
point se séparer (de  
ses Ouvrages.) Si elle  
etoit une Ame, (31)  
tout seroit animé; si  
elle etoit un Enten-  
dement, tout seroit  
intellectuel; si elle  
etoit une substance,  
tout participeroit  
à la

τα

D

à la

τα νοερά.. εἰ δὲ οὐ-  
σία, πάντα οὐσίας  
μετέιχε. τούτο δὲ ἐν  
πᾶσιν ἰδόντες τινές,  
ἐκείνο οὐσίαν ἐνόμι-  
σαν. Εἰ μὲν οὖν ἦν  
μόνον τὰ ὄντα, ἀγα-  
θὰ δὲ οὐκ ἦν, ἀληθῆς  
ἦν ὁ λόγος. εἰ δὲ δὲ  
ἀγαθότητα ἐσὶ τε τὰ  
ὄντα, καὶ μετείλη-  
χεν ἀγαθοῦ, ὑπερού-  
τιον μὲν, ἀγαθὸν δὲ  
εἶναι τὸ πρῶτον ἀνάγ-  
κη. Σημεῖον δὲ μέγι-  
στον τοῦ γὰρ εἶναι δια-  
τὸ ἀγαθὸν αἰσπου-  
δαῖαι καταφρονοῦσι  
ψυχαί, ὅταν ὑπὲρ  
πατρίδος, ἢ φίλων,

à la qualité de sub-  
stance ; & comme  
quelques uns ont  
cru voir la substan-  
tialité dans tous les  
êtres, ils ont regardé  
la première Cause  
comme une substan-  
ce. Cela seroit sou-  
tenable, si les choses  
avoient seulement  
leur être, sans avoir  
de bonté. Mais si les  
choses, qui existent,  
existent à cause de  
la bonté, & partici-  
pent au bien ; il faut  
nécessairement que  
la première cause  
soit au dessus de la  
substance, & que le  
Bon fasse son essen-  
ce. En voici un signe  
incontestable. C'est  
que les Ames géné-  
reuses méprisent l'ê-  
tre, ou l'existence,  
dés qu'il est en com-  
promis avec le Bon,  
&

ἢ ἀρετῆς κινδυνεύειν  
ἐθέλωσι. Μετὰ δὲ  
τὴν οὕτως ἀρρήτων  
δύναμιν αἱ τῶν Θεῶν  
τάξεις εἰσὶ.

& s'exposent à toute  
sorte de perils pour  
leur Patrie, pour leurs  
Amis, ou pour la Ver-  
tu. Après avoir donné  
cette idée de la Puif-  
sance ineffable, con-  
siderons les Dieux  
d'un rang inferieur,

## REFLEXIONS

sur le Chap. V.

(29) IL CONVIENT QUE LA PREMIERE CAUSE SOIT UNIQUE). L'unité de Dieu est peut-être le Dogme le plus clairement, & le plus fréquemment enseigné par les anciens Philosophes. Les Peres attribuent en plusieurs endroits ce Dogme à *Pythagore*, qui dans le fonds n'en étoit pas plus Orthodoxe pour cela, car ce Dieu est l'Esprit universel, dont toutes les Ames sont des parties. Cette erreur se conclut légitimement des paroles de *Pythagore* qu'allèguent *S. Justin*, *Clement d'Alexandrie* & *S. Cyrille*, c'est que Dieu est *ὅς καὶ ψύχων τῶν ἅλων*. La plupart des expressions des Anciens sur ce sujet sont d'une equivoue qui permettroit aux *Spinozistes* de s'en servir, témoin les deux vers de *Xenophane*, rapportés par *Clement d'Alexandrie*.

Ἐν ὅτε δὲ τὰ αἰετὰ καὶ ἀσπίρηται φυσικῶς  
 ὅτι τὶ ἴσμεν ἰσχυροῦς δυνάτες, ἴδὲ νόημα.

Par cette raison nous ne mettrons par les Stoïciens au rang de ceux qui ont connu l'Unité de Dieu, parce qu'il y a trop de preuves de leurs erreurs grossières sur la Nature de l'Être supreme. Cependant il faut avouer qu'ils parlent souvent orthodoxement, soit qu'ils se contredisent, soit qu'ils ayent affecté de se servir d'expressions conformes aux Dogmes reçus. L'invocation, par exemple, de Cleante à Jupiter est un des plus beaux morceaux de l'Antiquité; & comme elle n'est pas commune, je la mettrai ici de l'élégante Traduction de Mr. Du Port.

*Magne Pater Divûm, cui nomina multa, sed una  
 Omnipotens semper virtus, tu Jupiter auctor  
 Naturæ, cæta qui singula lege gubernas,  
 Rex salve; te nempe licet mortalibus agris  
 Cunctis compellare omnes, tua namque propago  
 Nos sumus, æterna quasi imago vocis & echa,  
 Tantum quotquot humi spirantes repimus. Ergo  
 Te cantabo tuum & robur sine fine celebrans.  
 Quippe tuo hic totus Terram qui circuit orbis  
 Pavet, (quoquo agis,) Imperio ac obtemperat ultro;  
 Invisâs telum manibus tibi tale ministrum,  
 Ancops, ignisum, hœud moriturum denique fulmen.  
 Idem esentim illius tota & natura tremiscit;  
 Illo & communem rationem dirigis, & que  
 Mundi agitât molem magno se corpore miscet,  
 Tantus tu rerum Dominus Rectorque supremus*

*Nec*

Nec sine te factam in terris, Deus, aut opus ullum  
 Aethere nec dio fit, nec per carula ponti,  
 Errore acta sua nisi qua gens impia patrat.  
 Confusa in sese tu dirigis ordine certo.  
 Auspice te, & ingratis inest sua gratia rebus,  
 Felice harmonia; Tu scilicet omnia in unum  
 Sic bona mixta malis compingis, ut una resurgat  
 Causarum ratio communis, & usque perennans,  
 Quam refugit spernisque hominum mens laeva  
 malorum.

Heu! miseri, bona qui quaerant sibi semper & optant  
 Divinam tamen hanc communem & denique legent  
 Nec spectare oculis, nec fundo attendere curant;  
 Cui si parerent, poterant traducere vitam  
 Cum ratione & mente bonam; nunc sponte feruntur  
 In mala praecipites; trahit & sua quemque voluptate  
 Hunc agit ambitio, laudisque immensa cupido,  
 Illum & avaritios, & amor vesanus habendi,  
 Blanda libido alium, venerisque licentia dulcis,  
 Sic alio tendunt alii in diversa ruentes.  
 At tu, Juppiter, alme, tonans in nubibus atris,  
 Da sapere, & mentem miseris mortalibus aufer  
 Insanam; hanc tu pelle, Pater, da apprehendere posse  
 Concilium, fretus quo tu omnia rite gubernas,  
 Nos ut honorati pariter tibi demus honorem  
 Perpetuis tua facta hymnis praecleara canentes,  
 Ut fas est homini; nec enim mortalibus ullum,  
 Nec superis majus contingere poteris donum,  
 Quam canere aeternae communem carmine legem.

Pour faire l'enumeration abrégée des Philosophes qui ont reconnu l'Unité de Dieu, mettons à la tête *Platon*, qui n'admet qu'un seul Etre éternel, principe de tous les autres Etres, *πᾶσι, πάντων δε ποιητήν*. Tous les Platoniciens ont tenu le même langage. Les Dieux inferieurs ont, selon *Hierocles*, un Auteur qu'on peut appeller le Dieu des Dieux. *Plotin* suppose par tout qu'il n'y a qu'un Dieu. Il le prouve dans la VI. *Ennéade*, L. IX. c. 6. en faisant voir qu'il ne peut y avoir qu'un premier Principe, qu'un Etre infiniment parfait. C'est la doctrine de *Proclus*, de *Porphyre*, d'*Aristide*, de *Macrobe* &c. Il y a dans *Aristote* un passage bien remarquable là dessus. *Ἐἰς δὲ ἓν, πολλῶν μὲν ἐστὶ, κατ'ονομαζόμενος τοῖς πάσι πᾶσι.* \* Il n'y a qu'un Dieu sous plusieurs noms. Concluons donc qu'en général les plus célèbres Philosophes ont connu l'Unité de Dieu. Ils trouvoient même mauvais qu'on les accusât de penser autrement. Cela se prouve par les Extraits qu'on a de leurs Ouvrages dans les Livres des Peres qui ont réfuté la Religion Payenne. On pourroit joindre aux Philosophes un grand nombre de Peuples qui ont admis l'Unité de Dieu; & il ne seroit pas impossible de tirer cette verité des Poëtes eux mêmes, qui reconnoissent généralement un Dieu plus puissant que les autres.

*Quid prius dicam solitis parentis  
Laudibus, qui res Hominum ac Deorum,  
Qui mare & terras, variisque Mundum  
Temperat horis?*

*Unde nihil majus generatur ipso,  
Nec viget quicquam simile aut secundum.*

(30) CAR

(30) **CAR RIEN NE PEUT S'OPPO-  
SER &c.)** Ce raisonnement est fort solide. Aucune Creature ne fauroit être privée de l'influence & de l'attention du premier Être, dès-là que cet Être possède la souveraine puissance & la souveraine bonté. Car cette privation ne pourroit venir que de ce que la Creature voudroit se soustraire à Dieu, ou de ce que Dieu refuseroit de prendre soin de la Creature. La souveraine puissance rend tous les efforts de la Creature vains, & la souveraine bonté maintient la disposition constante & bienfaisante de la Divinité envers ses Ouvrages.

(31) **SI ELLE ÉTOIT UNE ÂME &c.)** Ceci n'est pas aussi clair; tâchons de l'expliquer. Il s'agit proprement de voir si la Divinité est homogène à ses Ouvrages, ou si elle est d'une Nature essentiellement différente. Pour décider la question, notre Philosophe pose tacitement ce principe, ou cette Majeure de son raisonnement. C'est que s'il y avoit homogénéité entre Dieu & les Êtres du Monde, ceux-ci devroient tous aussi être homogènes, ou d'une même Nature. Si Dieu étoit de la Nature des Âmes, (par où il entend ce principe subalterne à l'Esprit, dont il donne dans la suite une idée plus étendue,) tout seroit Âme, ou animé. Si Dieu étoit semblable à nos Esprits, ou Entendemens, tout seroit Entendement ou Intellectuel. Mais voici quelque chose de plus, & qui marque une grande profondeur de méditation. La Divinité n'est pas même une substance à notre façon, & suivant l'idée que nous devons nous former des substances dont ce Monde est composé; car, sans cela,

en partageant la substantialité, nous participerions à tous les attributs. C'est ainsi que j'explique à *de di deia, natura deus participans*, que je n'ai pu exprimer dans ma Traduction que par ces mots: *Si elle étoit une substance, tout participeroit à la qualité de substance.* Salluste semble donc vouloir dire que notre existence précaire & empruntée ne nous permet pas d'appliquer à la Divinité le nom de *substance*, dans le sens que nous nommons ainsi les parties du Monde, ou bien qu'autrement tout seroit mis au niveau du premier Etre, ce qui confondroit les notions du fini & de l'infini, du muable & de l'immuable &c. Peut-on s'élever plus haut par les seules lumières de la Nature, & par la voye du raisonnement? Que sera donc la Divinité? En quoi consistera son Essence? Ici la fin couronne l'oeuvre, & la décision de Salluste meritoit d'être écrite en Lettres d'or. *Ἐπεφθαιον μὲν, ἌΓΑΘΟΝ·ὃ δὲ εἶναι τὸ πρῶτον ἀνάγκη.* C'est le BIEN, ou la SOUVERAINE PERFECTION, (car ces deux idées sont les mêmes) qui fait l'essence de la Divinité, & c'est le seul endroit qui la mette en liaison, en rélation, avec les Etres créés & finis. *Les choses qui existent, existent à cause de la bonté, & participent au bien*, c'est à dire, qu'elles tiennent leur existence des perfections de Dieu, & qu'elles portent l'empreinte de ces perfections; d'où il faut conclurre que Dieu n'est à la vérité, ni une Ame, ni un Entendement, ou Esprit semblable au notre, ni une substance de l'ordre de celles du Monde, mais qu'il est l'Etre qui contient la raison des Ames, des Esprits, des Substances, de tout ce qu'il y a de beau, de bon & de parfait dans la Nature. Ne cessons point d'admirer un Auteur, qui nous en fournit de trop justes

justes sujets, & voyons la magnifique preuve par laquelle il justifie sa These. L'Homme lui-même la porte en soi, en ce qu'il met le bien, la vertu, la perfection au dessus de toutes choses, & que, lorsqu'il est doué de ces sentimens qui caracterisent les Ames grandes & généreuses, il compte pour rien toutes les choses du Monde, & même sa vie, dès qu'elles sont en opposition avec la Vertu. Ce qu'il met à un si haut prix, ce qu'il préfere à tout le reste, doit faire le propre & l'essence de la Divinité. A tant de pénétration *Salluste* joint, en finissant le Chapitre, un trait de modestie, & reconnoit que cette Vertu, cette Souveraine perfection de la Divinité est ineffable, & que nous ne saurions parfaitement la comprendre. On peut consulter sur cette idée du Bien par excellence *Proclus, El. Th. 12. Theol. Plat. L. I. c. 18.* le commencement de sa seconde Dissertation sur la *Republique de Platon*, & la Dissertation entiere sur le *Timée*. Voyez aussi *Plotin, Ennead. VI. L. 7.* & *Denys l'Areop. des Noms Div. Chap. 4.* *Platon* enseigne au Liv. V. de sa *Rep.* que l'Amé doit tout faire & tout souffrir pour l'acquisition du bien.

Περὶ τῶν ὑπερκόσ-  
μίων, καὶ ἑγκοσμίων  
θεῶν.

*Des Dieux qui sont  
au dessus du Monde, &  
de ceux qui sont dans  
le Monde.*

Τῶν δὲ Θεῶν, οἱ  
μὲν εἰσὶν Ἐγ-  
κόσμοι, οἱ δὲ Ἵπερ-  
κόσμοι. Ἐγκοσμίας  
δὲ λέγω, αὐτοὺς  
τοὺς τὸν Κόσμον ποι-  
οῦντας Θεοὺς. τῶν  
δὲ ὑπερκοσμίων, οἱ  
μὲν οὐσίας παῖουσι  
Θεῶν, οἱ δὲ Νοῦν,  
οἱ δὲ Ψυχάς. καὶ  
διὰ τοῦτο τρεῖς ἔχου-  
σι τάξεις, καὶ πά-  
σας ἐν τοῖς περὶ τού-  
των λόγοις ἐστὶν ἐυ-  
ρεῖν. Τῶν δὲ Ἐγ-  
κοσμίων, οἱ μὲν εἶναι  
ποιοῦσι τὸν Κόσμον,  
οἱ δὲ αὐτὸν ψυχοῦσιν,  
οἱ

Il y a des Dieux  
dans le Monde; il  
y en a au dessus du  
Monde. (32) J'appel-  
le Dieux qui sont  
dans le Monde, ceux  
qui dirigent la fabri-  
que même des cho-  
ses. Les Dieux au  
dessus du Monde  
sont, les uns les sub-  
stances; les autres  
l'entendement, d'au-  
tres les Ames. Cela  
les partage en trois  
Classes; & il est aisé  
de les découvrir  
toutes dans ce qu'on  
enseigne sur leur su-  
fjet. Des Dieux qui  
sont dans le Monde,  
les uns lui donnent  
l'existence, les autres  
l'animent; ceux-ci  
etablis-

οὐ δὲ ἐκ διαφόρων ὄν-  
 τα ἀρμόζουσιν, οἱ δὲ  
 ἡρμωσμένον Φρουροῦ-  
 σι. Τούτων δὲ ὄντων  
 τεσσάρων πραγμάτων  
 καὶ ἑκάστου πρῶτα ἔ-  
 χοντος, καὶ μέσα, καὶ  
 τελευταία, καὶ τοὺς  
 διοικοῦντας. δώδεκα  
 εἶναι ἀνάγκη. οἱ μὲν  
 αὖν ποιοῦντες τὸν  
 Κόσμον, Ζεὺς καὶ  
 Ποσειδῶν ἐσι, καὶ  
 Ἡφαίστος. οἱ δὲ ψυ-  
 χούντες, Δημήτηρ  
 καὶ Ἥρα, καὶ Ἄρ-  
 τεμις. οἱ δὲ ἀρμόζον-  
 τες, Ἀπόλλων, καὶ  
 Ἀφροδίτη καὶ Ἑρμῆς.  
 οἱ δὲ Φρουροῦντες,  
 Ἑστία, καὶ Ἀθηνᾶ, καὶ  
 Ἄρης. Ἀνιγμάτα δὲ  
 τούτων

etablissent l'harmoni-  
 e entre les diffé-  
 rens principes dont  
 il est composé, ceux  
 là maintiennent cer-  
 te harmonie, lors  
 qu'elle est une fois  
 établie. Ce sont là  
 quatre fonctions,  
 dont chacune ayant  
 trois degrés, le com-  
 mencement, le mi-  
 lieu, & la fin, il faut  
 que les Dieux qui y  
 président soient au  
 nombre de douze.  
 Ceux qui sont donc  
 le Monde, sont Jupi-  
 ter, Neptune & Vul-  
 cain; ceux qui l'a-  
 niment, Cérés, Ju-  
 non & Diane; ceux  
 qui y mettent l'har-  
 monie, Apollon, Ve-  
 nus & Mercure, &  
 ceux qui la conser-  
 vent, Vesta, Minerve  
 & Mars. Les statues  
 qui les représentent  
 en

τούτων ἐν τοῖς ἀγάλ-  
 μασιν ἐσὶν ἰδεῖν· ὁ  
 μὲν γὰρ Ἀπόλλων  
 λύραν ἀρμόζει, ὡ-  
 πλισαὶ δὲ ἡ Ἀθηνᾶ,  
 γυμνὴ δὲ ἡ Ἀφροδί-  
 τη. ἐπειδὴ ἀρμονία  
 μὲν τὸ κάλλος ποιεῖ  
 τὸ δὲ κάλλος ἐν τοῖς  
 ὀρωμένοις οὐ κρύπτε-  
 ται. τούτων δὲ πρῶ-  
 τως ἐχόντων τὸν κόσ-  
 μον, καὶ τοὺς ἄλλους  
 ἐν τούτοις ἡγετέον  
 εἶναι Θεοὺς· οἷον Διό-  
 νυσον μὲν ἐν Διί, Ἀσ-  
 κληπιὸν δὲ ἐν Ἀπόλ-  
 λωνι, Χάριτας δὲ ἐν  
 Ἀφροδίτῃ. Καὶ σΦαι-  
 ράς δὲ τούτων ἐσὶν  
 ἰδεῖν, Ἐξίας μὲν Γῆν,  
 Ποσειδῶνος δὲ ὕδωρ,  
 Ἡρᾶς δὲ Ἀέρα, Ἡ-  
 Φαί-

en font des figures  
 énigmatiques. Apol-  
 lon, par exemple, ac-  
 corde sa Lyre, Pallas  
 est armée, & Venus  
 toute nue, parceque  
 l'harmonie produit  
 la beauté, & que la  
 beauté n'est point  
 cachée dans les ob-  
 jets visibles. Comme  
 ces Divinités font les  
 premières qui gou-  
 vernent le Monde, il  
 faut regarder les au-  
 tres comme existen-  
 tes en elles, Bacchus  
 en Jupiter, Esculape  
 en Apollon, les Gra-  
 ces en Venus. Jet-  
 tons aussi l'oeil sur  
 les Spheres qu'elles  
 habitent. Vesta a  
 la Terre en partage,  
 Neptune l'Eau, Ju-  
 non l'Air, Vulcain le  
 Feu. Et à l'égard des  
 six Spheres superi-  
 eures, qu'on a aussi  
 con-

Φαῖσου δε Πῦρ. ἐξ δὲ  
 τὰς ἀνωτέρας, ὧν ἔ-  
 θος νομίζειν Θεῶν.  
 Ἀπόλλωνα γὰρ καὶ  
 Ἄρτεμιν ἀπὸ ἡλίου  
 καὶ σελήνης ληπτέον·  
 τὴν Κρόνου δὲ Δήμε-  
 τρι δοτέον. Ἀθηναῖ  
 μὲν τὸν αἰθέρα· ὁ δὲ  
 οὐρανὸς πάντων κοι-  
 νός. Αἱ μὲν οὖν τά-  
 ξεις, καὶ δυνάμεις,  
 καὶ σφαῖραι τῶν δώ-  
 δεκα Θεῶν, οὕτως εἰ-  
 ρηνταί τε καὶ ὑμνηταί.

coutume d'attribuer  
 aux Dieux, Apollon  
 & Diane se prennent  
 pour le Soleil & la  
 Lune; le Globe de  
 Saturne est le domi-  
 cile de Cérés, Miner-  
 ve occupe l'Ether,  
 & le Ciel est la rési-  
 dence commune des  
 Dieux. Ce sont là les  
 rangs, les puissances  
 & les Sphères des  
 douze Dieux; & c'est  
 suivant ces idées  
 qu'on les célèbre  
 dans les Hymnes à  
 leur honneur.

## REFLEXIONS

sur le Chap. VI.

(32) IL Y A DES DIEUX DANS LE  
 MONDE, IL Y EN A AU DESSUS DU  
 MONDE.) Cette division est fort connue dans  
 la Theologie Payenne. Proclus, dans sa Theo-  
 logie Platonique, a fait quatre Classes de Dieux,  
 νεῦτες, νεωρὲς, ὑπερκοσμίαι, ὑψιστοί. L'idée générale  
 étoit celle d'un Ouvrier suprême, qui se déchar-  
 geoit

geoit des détails sur des Agens subalternes, entre lesquels même il y avoit une subordination, à peu près semblable à celle qui régné dans les Cours des Monarques. Tout cela venoit de ce qu'ils attribuoient à l'Être des Êtres des actions analogues aux nôtres, dont le détail auroit été en quelque sorte fatigant, ou au dessous de lui, ce qui l'engageoit à établir des Lieutenans, ou des Vicaires. Mais les Philosophes n'entendoient par cette multitude de Dieux répandus dans toute la Nature, que les divers genres de facultés & de puissances, que la première Cause employoit convenablement aux sujets, sur lesquels elle agissoit. Il n'y a qu'à lire ce qu'il suit dans ce Chapitre pour n'avoir aucun doute là dessus. Ces quatre fonctions requises pour la production & la conservation du Monde, & les trois degrés dont chacune de ces fonctions est susceptible, avoient occasionné l'établissement de douze Divinités destinées à y présider. Mais il auroit fallu bien peu de pénétration pour ne pas s'apercevoir que ces douze Divinités n'étoient, pour ainsi dire, que douze points de vue différens des opérations d'un seul & même Être; & leurs figures, ou Statués, n'étoient dans leur origine que des Emblèmes des Vertus Divines. C'est dans *Proclus* surtout qu'on trouvera d'amples explications de toutes ces propriétés des Dieux, & de tous les symboles destinés à les représenter. Le détail des citations est fourni par *Lucas Holstenius*, dans ses Notes sur le Texte de *Salustius*.

K&amp;O. 2.

καθ. β.

Chap. VII.

Περὶ τῆς φύσεως  
τοῦ Κόσμου, καὶ ἀιδιότητος.

De la Nature du Monde, & de son Eternité. (33)

Ἄυτὸν δὲ τὸν Κόσμον ἀφθαρτόν τε, καὶ ἀγέννητον εἶναι ἀνάγκη. Ἀφθαρτόν μὲν, ὅτι οὐκ ἔστι τοῦτου φθάρεντος, ἢ χείρονα, ἢ κρείττονα ποιῆσαι, ἢ τὸν αὐτὸν, ἢ ἀκοσμίαν ἄλλ' εἶ μὲν χείρονα, κακὸς ὁ ἐκ κρείττονος χείρον ποιῶν. εἰ δὲ κρείττονα, ἀδύνατος, ὃ μὴ τὴν ἀρχὴν τὸ κρείττον ποιήσας εἰ δὲ τὸν αὐτὸν, μάτην ποιήσει. εἰ δὲ ἀκοσμίαν, ἄλλ' οὐδὲ ἀνεῖν τοῦτό γε θέμις.

Ἄγέν-

Il est nécessaire que le Monde soit incorruptible, & non engendré. Incorruptible, car s'il se détruiroit, ce ne pourroit être que pour en reproduire, ou un pire, ou un meilleur, ou le même, ou bien pour laisser régner la confusion. Si c'est un pire, l'Etre qui changera les choses du mieux en pis, sera mauvais. Si c'est un meilleur, il y a un défaut de puissance dans l'Etre qui ne l'a pas fait tel dès le commencement. Si c'est le même, c'est une peine perdue. Et recourir à la confusion, c'est une idée qu'il

Ἄγεννητὸν δέ, ἵνανά  
 μὲν δεῖξαι ταῦτα· εἰ  
 γὰρ μὴ Φθείρεται,  
 οὐδὲ γέγονεν· ἐπειδὴ  
 πᾶν τὸ γινόμενον Φθεί-  
 ρεται. καὶ ὅτι ἀνάγκη  
 διὰ τῆς τοῦ Θεοῦ  
 ἀγαθότητος ὄντος τοῦ  
 Κόσμου, αἰετὸν τὸν  
 Θεὸν ἀγαθὸν εἶναι,  
 καὶ τὸν Κόσμον ὑπάρ-  
 χειν· ὡσπερ ἡλέκει  
 μὲν καὶ πυρὶ συνΦι-  
 ξαται Φῶς, σώμα-  
 τι δὲ σμιά. Τῶν δὲ  
 ἐν τῷ Κόσμῳ σωμά-  
 των, τὰ μὲν Νοῦν μι-  
 αῖται, καὶ κύκλοι

κακί-

qu'il n'est pas seule-  
 ment permis de con-  
 cevoir. Que le Mon-  
 de ne soit pas engen-  
 dré, c'est ce que les  
 preuves suivantes é-  
 tablissent suffisam-  
 ment. Ce qui n'est  
 pas corruptible ne  
 peut avoir été en-  
 gendré; car tout ce  
 qui a été engendré  
 est sujet à la corrup-  
 tion. D'ailleurs, la  
 bonté de Dieu étant  
 le principe de l'Exi-  
 du Monde, il faut,  
 puisque Dieu a tou-  
 jours été bon, que  
 le Monde ait tou-  
 jours existé. Il en est  
 comme de la lumie-  
 re, qui accompagne  
 toujours le Soleil &  
 le feu, ou de l'ombre  
 qui est inséparable  
 des Corps. Entre les  
 Corps qui se trou-  
 vent dans le Monde,  
 il

κινῆται· τὰ δὲ ψυ-  
 χήν, καὶ ἐπ' εὐθείας.  
 καὶ τῶν μὲν ἐπ' εὐ-  
 θείας, Πῦρ μὲν καὶ  
 Ἄηρ ἄνω. Γῆ δὲ,  
 καὶ Ὑδωρ κάτω. τῶν  
 δὲ κύκλω, ἡ μὲν ἀ-  
 πλανῆς ἀπ' ἀνατα-  
 λῆς. αἱ δὲ ἑπτὰ ἐκ  
 δύσεως φέρονται. Αἰ-  
 τία δὲ τούτου πολ-  
 λαὶ μὲν καὶ ἄλλαι,  
 καὶ τὸ μὴ ταχείας  
 τῆς περιόδου τῶν  
 σφαιρῶν γινομένης ἀ-  
 τελεῆ τὴν γένεσιν εἶ-  
 ναι. διαφόρου δὲ τῆς  
 κινήσεως οὐσῆς, δια-  
 φέρειν καὶ τὴν φύσιν  
 τῶν σωμάτων ἀνάγκη.

il y en a qui imitent  
 l'Entendement par  
 leur mouvement cir-  
 culaire, & d'autres  
 qui, comme l'Âme,  
 ont un mouvement  
 direct. Tels sont par-  
 mi ces derniers, le  
 Feu & l'Air, dont la  
 direction tend en  
 haut, la Terre & l'Eau,  
 qui se portent embas.  
 Quant aux choses  
 qui ont un mouve-  
 ment circulaire, il y  
 a la Sphère des Étoi-  
 les fixes, qui va d'O-  
 rient en Occident;  
 & les sept Sphères  
 des Planetes qui vont  
 d'Occident en O-  
 rient. Il y a diverses  
 causes de ces mou-  
 vemens; & celle en  
 particulier qui em-  
 pêche que les révo-  
 lutions des orbites  
 ne se fassent avec  
 trop de rapidité, a

κη.

E

pour

κη. καὶ μήτε καίειν,  
 μήτε ψύχειν τὸ οὐ-  
 ράνιον σῶμα, μηδὲ  
 ἄλλο τί ποιεῖν, ἅ-  
 τῶν τεσσάρων σο-  
 χείων. Σφαίρας δὲ  
 οὐσης τοῦ Κόσμου ὁ  
 γὰρ Ζωδιακὸς δεικνύσι  
 τοῦτο. ἐπειδὴ σφαι-  
 ρας πάσης τὸ κάτω  
 μέσον ἐστὶ πανταχό-  
 θεν γὰρ πλείστον ἀφέ-  
 σσηκε. τάτε βαρέα φέ-  
 ρεται δὲ εἰς γῆν. Ταῦ-  
 τα δὲ πάντα ποιούσι  
 μὲν Θεοὶ, τάττει δὲ  
 Νοῦς, κινεῖ δὲ ψυχὴ.  
 Καὶ περὶ μὲν Θεῶν  
 ἤδη προεῖρηται.

pour but de préve-  
 nir l'imperfection  
 des générations. La  
 diversité qui régné  
 dans ces mouvemens  
 prouve aussi néces-  
 sairement la diverse  
 Nature des Corps.  
 Un Corps celeste,  
 par exemple, ne peut  
 ni bruler, ni exciter  
 le froid, ni produire  
 aucun des effets qui  
 sont propres aux  
 quatre Elemens. Le  
 Monde entier est u-  
 ne Sphère, comme  
 l'indique le Zodia-  
 que. Or dans toute  
 Sphère, la partie in-  
 férieure constituë le  
 milieu; car elle est  
 la plus éloignée de  
 toutes les autres.  
 C'est pourquoi les  
 Corps pesans qui tendent embas, sont por-  
 tés vers la Terre. Tout cela est l'Ouvrage  
 des Dieux, l'Entendement l'arrange, & l'A-  
 me le met. En voila assez sur les Dieux.

REFLE-

## REFLEXIONS

sur le Chap. VII.

(38) On voit par ce Chapitre, comment les Philosophes concilioient l'Eternité du Monde avec l'Existence de Dieu, & regardoient même ce premier Dogme comme une suite nécessaire de l'autre. Les argumens que *Salluste* employe ici, sont fort specieux. D'abord il etablit l'Eternité du Monde *à parte post*, & prouve qu'il ne sauroit être détruit, parceque cette destruction ne pourroit avoir pour but qu'une des quatre choses suivantes. 1. De faire un Monde pire que le précédent. 2. De le faire meilleur. 3. De rétablir le même. 4. De laisser tout dans la confusion. La première & la dernière de ces choses sont injurieuses à la Divinité; la seconde le seroit même aussi, puisqu'il faudroit supposer que Dieu n'a pas d'abord pu, ou voulu faire le meilleur, & la troisième ne signifieroit rien, & seroit une peine perdue. De là notre Philosophe passe à l'Eternité du Monde *à parte ante*, & il la déduit de la bonté essentielle de Dieu, en vertu de laquelle il faut que le Monde ait toujours existé, cet effet étant aussi inséparable de sa Cause, que la lumière l'est du Soleil, & l'ombre du Corps. C'est aussi l'argument sur lequel les anciens Philosophes ont toujours le plus insisté. Le reste du Chapitre n'est pas à beaucoup près de la même clarté & de la même force. On y voit des idées assez alambiquées sur les divers mouvemens des Corps naturels; & les conclusions que *Salluste* s'efforce d'en tirer, n'ont aucune évidence.

Περὶ Νοῦ, καὶ Ψυ-  
χῆς. καὶ ἑπὶ ἀλλο-  
τῶν.

De l'Entendement &  
de l'Âme. Que l'Âme  
est immortelle.

**Ε**στὶ δὲ τίς δύναμις,  
οὐσίας μὲν δευ-  
τέρου, ψυχῆς δὲ πρώ-  
της, ἔχουσα μὲν ἐκ  
τῆς οὐσίας τὸ εἶναι,  
τελειούσα δὲ πῆν ψυ-  
χὴν, ὡς περ ἡλίου  
ταῖς ὄψεσι. τῶν δὲ  
ψυχῶν αἱ μὲν εἰσὶ  
λογικαί, καὶ ἀθάνα-  
τοι αἱ δὲ ἄλογοι, καὶ  
θνηταί. καὶ αἱ μὲν ἐκ  
τῶν πρώτων, αἱ δὲ ἐκ  
τῶν δευτέρων παρά-  
γονται Θεῶν. Πρώτου  
δὲ ὁ, τί περὶ ἐστὶ ψυ-  
χῆς ζητητέον. ὡ τοίνυν  
διαφέρει τα ἔμφυχα  
τῶν

**I**l y a une Puissance  
qui est au dessous  
de la Substance (34),  
mais au dessus de l'A-  
me; car elle tient de  
la substance son être,  
& elle perfectionne  
l'Âme, comme le So-  
leil éclaire les yeux.  
Il y a des Âmes rai-  
sonnables (35), & im-  
mortelles; il y en a  
qui sont privées de  
raison, sujettes à la  
mort. Les premières  
proceedent des Dieux  
du premier rang; les  
secondes de ceux du  
second. Mais il faut  
d'abord rechercher,  
ce que c'est que l'A-  
me. Je crois qu'elle  
consiste dans le prin-  
cipe qui met la dif-  
ference entre les cho-

των αψυχων, τούτο  
 ἐστὶ ψυχή. διαφέρει  
 δὲ κινήσει, αἰσθήσει,  
 Φαντασία, νοήσει  
 Ἔστι ἄρα ψυχῆ, αἰ-  
 λογος μὲν ζωῆ αἰ-  
 σθητικῆ καὶ φαντα-  
 στικῆ. λογικῆ δὲ, αἰ-  
 σθήσεως καὶ φαντα-  
 σίας ἄρχουσα, καὶ  
 λόγῳ χρωμένη. καὶ  
 ἢ μὲν ἀλογος τοῖς  
 σωματικῶς ἔπεται  
 πάθεσιν. ἐπιθυμῶν γὰρ  
 ἀλόγως, καὶ ὀργίζε-  
 ται. ἢ δὲ λογικῆ τῆ  
 τε σώματος μετὰ λό-  
 γου κἀταφρονεῖ, καὶ  
 πρὸς τὴν ἀλογον μα-  
 χαμένη, κρατήσασα  
 μὲν Ἀρετὴν, ἡττηθεῖ-  
 σα δὲ, Κακίαν ποιεῖ.

choses animées &  
 les choses inanimées.  
 Cette difference à  
 lieu par rapport au  
 mouvement, au sen-  
 timent, à l'imagina-  
 tion, & à l'intelligen-  
 ce. L'Ame privée  
 de raison se borne au  
 sentiment & à l'ima-  
 gination. L'Ame  
 raisonnable prend  
 l'empire sur le senti-  
 ment & l'imagina-  
 tion, & se sert pour  
 cet effet de la raison.  
 L'Ame sans raison  
 obéit aux passions  
 du Corps, à la con-  
 voitise, à la colere.  
 L'Ame raisonnable  
 méprise le Corps, &  
 étant aux prises avec  
 l'Ame privée de rai-  
 son, sa victoire pro-  
 duit la Vertu, & sa  
 défaite le Vice. Son  
 immortalité est né-  
 cessaire, puisqu'elle

Ἀθά-

E 3

con-

Ἀθάνατον δὲ αὐτὴν  
 εἶναι ἀνάγκη, ὅτι τε  
 γινώσκει Θεούς, θνη-  
 τὸν δὲ οὐδὲν ἀθάνα-  
 τον ὀίδε. τῶν τε ἀν-  
 θρωπίνων πραγμάτων  
 ὡς ἀλλοτρίων κατα-  
 φρονεῖ, καὶ τοῖς σώ-  
 μασι, ὡς ἀσώμα-  
 τος ἀντιπέπονθε. κα-  
 λῶν μὲν γὰρ καὶ νέ-  
 ων ὄντων ἀμαρτάνει,  
 γηρώντων δὲ ἐκείνων  
 ἀμμάζει. καὶ πᾶσα  
 μὲν σπουδαία ψυχὴ  
 κέχρηται νῶ. νοῦν δὲ  
 οὐδὲν σῶμα γεννᾷ·  
 πῶς γὰρ ἂν τὰ ἀνό-  
 ητα νοῦν γεννήσοι;  
 ὄργάνω δὲ χρωμένη  
 τῷ σώματι, οὐκ ἔστι

conçoit les Dieux;  
 (36) car rien de mor-  
 tel n'a jamais connu  
 ce qui est immortel.  
 On peut encore l'in-  
 férer du mépris  
 qu'elle conçoit pour  
 les choses humaines,  
 les regardant com-  
 me étrangères, & de  
 l'opposition où elle  
 se trouve avec les  
 Corps, comme étant  
 incorporelle : car,  
 quand les corps sont,  
 pour ainsi dire, tout  
 neufs & dans leur  
 beauté, l'Âme est  
 dans la foiblesse &  
 dans l'égarement, au  
 lieu qu'elle se ren-  
 force & fleurit, lors-  
 que les Corps vien-  
 nent à vieillir. De  
 plus, toute Âme stu-  
 dieuse se sert de l'en-  
 tendement, qui n'est  
 la production d'au-  
 cun Corps; car com-  
 ment

ἐν αὐτῷ ὡς περ  
 οὐδὲ ὁ μηχανοποιὸς  
 ἐν ταῖς μηχανοποιή-  
 μασι· καὶ τοὶ πολλοὶ  
 τῶν μηχανημάτων  
 αὐθεντῶς ἀπτομένου  
 κινεῖται. εἰ δὲ ὑπὸ  
 τοῦ σώματος παρα-  
 τρέπεται πάλαις,  
 θαυμάζειν οὐ δεῖ. καὶ  
 γὰρ αἱ τέχναι τῶν  
 ὀργάνων βλαβέντων,  
 ἐνεργεῖν οὐκ ἂν δύ-  
 ναιτο.

ment l'entendement  
 naîtroit il de ce qui  
 en est privé ? Et  
 quoique l'Ame se  
 serve du Corps com-  
 me d'un Instrument,  
 elle n'est pourtant  
 pas en lui (37), tout  
 comme un Machini-  
 ste n'est pas dans ses  
 Machines; & néan-  
 moins il y en a plu-  
 sieurs qui se meu-  
 vent, sans que per-  
 sonne y touche. En-  
 fin si le Corps écar-  
 te souvent l'Ame de  
 sa droite route, il ne  
 faut pas s'en eton-  
 ner; il en est enco-  
 re comme des Ma-  
 chines artificielles,  
 qui ne sauroient  
 produire leur effet,  
 quand les ressorts  
 sont endommagés.

E 4

REFLE-

## REFLEXIONS

sur le Chap. VIII.

(34) AU DESSOUS DE LA SUBSTANCE, MAIS AU DESSUS DE L'ÂME &c.) Voici encore des idées propres au Platonisme. La substance ou l'Essence, *ουσία*, l'Entendement, *νοῦς*, & l'âme, *ψυχή*, faisoient trois ordres, degrés, ou especes d'Êtres, subordonnés les uns aux autres. C'est ce que *Proclus* explique fort au long *El. Th.* 20. & *Theol. Plat.* L. I. c. 3. La substance étoit la première chose que l'on concevoit dans les Êtres finis, car nous avons vu que l'Être suprême étoit *ὑπεράριον*. De la substance dérivait une Puissance, *ἔχουσα ἐκ τῆς οὐσίας τὸ εἶναι*, tenant son être de la substance, *τελευταία δὲ τὴν ψυχὴν*, & qui perfectionne l'âme, ou peut-être mieux encore, qui la met dans le plein exercice de ses facultés. C'est ce qu'emporte cette Comparaison, *ὡςπερ ἥλιος τὰ ὄψα*. Le Soleil ne perfectionne pas proprement les organes de la vue, mais sans lui, sans sa lumière, ils ne sauroient exercer leurs fonctions. Il en est de même de l'Âme, sans l'Entendement. Elle a bien sa perfection naturelle, son aptitude à telles ou telles opérations, mais il n'en résulte aucun effet, & elle ne passe de la puissance à l'acte, qu'après que l'Entendement y a répandu sa lumière. Au reste cette division de l'homme en trois Êtres, l'Esprit, l'Âme & le Corps, est fort ancienne & fort universelle. On la trouve même dans *S. Paul*.

(35) IL Y A DES ÂMES RAISONNABLES &c.) Voici une nouvelle division fort bien

bien développée. Il y a deux sortes d'Ames; les unes ont la prérogative de la Raison, & le droit de l'immortalité; les autres sont privées de raison, & mortelles. Pour justifier cette différence, *Salluste* propose la Question; Qu'est-ce que l'Âme en général? C'est, répond-il, ce principe qui distingue les Êtres animés des Êtres inanimés. Mais toutes les Ames se ressemblent-elles? Non, il y en a qui sont bornées aux sensations & à l'imagination, tandis que d'autres ont un principe capable de prendre l'Empire sur les sens & sur l'Imagination; c'est la Raison. Cela fait alors, pour ainsi dire, deux Ames différentes dans le Corps, & il en résulte un combat, que l'Apôtre a aussi décrit d'une manière fort énergique. L'Âme raisonnable est souvent aux prises avec l'Âme privée de raison, & les Armes sont journalières. Quelquefois le principe raisonnable l'emporte, & c'est le Triomphe de la Vertu; quelquefois, & même le plus souvent, la balance penche en faveur du principe sensuel, & le Vice règne.

(36) PUISQU'ELLE CONNOIT LES DIEUX) L'admirable passage! *L'Âme est nécessairement immortelle, puisqu'elle connoit les Dieux; car rien de mortel n'a jamais connu ce qui est immortel.* Des Êtres capables de s'élever à la connoissance de la Divinité, portent par là même en eux le sceau & le gage de l'immortalité. Ils ne sauroient douter, que les bornes de leur durée ne seront point renfermées dans le court espace d'une vie, qui ne leur fournit rien de satisfaisant par rapport à ce grand objet de leurs idées & de leurs esperances. Ils méprisent même les choses humaines, comme leur étant étrangères, &



n'ayant avec eux qu'un rapport passager & accidentel. Il y a plus; en faisant attention à l'opposition perpétuelle où se trouvent l'Ame & le Corps, on peut en inférer que l'association de ces deux Etres n'est pas l'unique but de leur destination, & que cette Ame, dont les états répugnent le plus souvent à ceux du Corps, peut le promettre un sort différent de celui des organes, auxquels elle est unie. *Τοις σώματιν, ἐν ἀκόσμητος, ἀντιένουθε.* Expression qui marque bien toute l'aversion qui règne naturellement entre l'Ame & le Corps, malgré leur union apparente.

(37) ELLE N'EST POURTANT PAS EN LUI) L'Ame n'est pas dans le Corps. Affertion qui paroît d'abord étrange, mais qui dans le fonds est bien Philosophique. Elle va à détruire la présence locale, & l'influence réelle & Physique de l'Ame dans le Corps & sur le Corps. C'est ce qu'indique bien clairement la comparaison d'un Machiniste & de ses Machines. En voyant le jeu d'une Machine, en entendant le son d'une Orgue, sans appercevoir extérieurement ceux qui dirigent les ressorts de la Machine, ou qui font aller le souffle dans les tuyaux de l'Orgue, on pourroit s'imaginer qu'ils sont cachés & renfermés dans leurs Machines, où ils produisent les mouvemens nécessaires. De même, en voyant les divers mouvemens du Corps correspondans aux Volontés & aux déterminations de l'Ame, on seroit tenté de soupçonner que l'Ame est un ressort matériel, ou un Agent quelconque, renfermé dans un endroit du Corps humain, d'où elle dirige effectivement toute l'Œconomie de cette Machine. Mais au fonds cela n'est

n'est point. L'Ame existe; elle coëxiste au Corps, elle a la suite d'idées, de perceptions, de volitions, qui est harmonique avec les divers etats du Corps, mais elle n'est pas pour cela dans le Corps, comme le ressort d'une Montre est dans la Tambour, & elle ne détermine pas par une action Physique les divers etats du Corps. Si l'on objecte que les désordres du Corps en jettent dans l'Ame, cela ne prouve point encore une communication réelle: *il en est toujours, dit Salluste, comme des Machines artificielles, qui ne sauroient produire leur effet, quand les ressorts sont endommagés.* Il ne suffit pas que le Machiniste fasse intervenir son action, il faut que la Machine soit en bon etat; & lorsque l'une ou l'autre de ces deux choses manquent, il doit en résulter un désordre semblable à ceux que les Maladies du Corps semblent produire dans l'Ame, & à ceux que les alterations & les passions de l'Ame semblent imprimer au Corps.

κεφ. v.

Chap. IX.

Περὶ Προνοίας, καὶ  
Ἐπιμελείης, καὶ  
Τύχης.

De la Providence, de  
Destin & de la For-  
tune.

Τὴν δὲ τῶν Θεῶν  
Προνοίαν ἐστὶ μὲν  
καὶ ἐκ τούτων ἰδεῖν.  
Πόθεν γὰρ ἡ τάξις  
τῷ Κόσμῳ, ἕπερ  
μηδὲν ἦν τὸ τάττον;  
πόθεν

On reconnoit la  
Providence (38)  
des Dieux aux cara-  
cteres suivans. D'où  
viendroit l'ordre qui  
régne dans le Mon-  
de, s'il n'y avoit  
point

πόθεν δὲ τὸ πάντα  
 τίνος ἕνεκα γίνεσθαι,  
 οἷον ἀλογον μὲν ψυ-  
 χάν, ἵνα αἰσθησῆς ἢ  
 λογικὴν δὲ, ἵνα κοσ-  
 μήται ἡ γῆ; Ἐστὶ δὲ  
 καὶ ἐκ τῆς περὶ τὴν  
 Φύσιν Προνοίας ἰδεῖν.  
 τὰ μὲν γὰρ ὀμματα  
 διαφανῆ πρὸς τὸ  
 βλέπειν κατεσκευά-  
 σαι. ἡ δὲ ῥίς ὑπὲρ τὸ  
 σῶμα, διὰ τὸ κρίνειν  
 τὰ δυσώδη. τῶν δὲ  
 ὀδόντων οἱ μέσοι μὲν  
 ὀξεῖς, διὰ τὸ τέμνειν.  
 οἱ δὲ ἐνδόν πλατεῖς,  
 διὰ τὸ τριβεῖν τὰ σι-  
 τία. καὶ πάντα δὲ ἐν  
 πᾶσιν ὕψω κατὰ λό-  
 γον ὁρῶμεν. Ἀδύνα-  
 τον δὲ ἐν μὲν τοῖς  
 ἔσχα-

point d'Auteur de  
 cet ordre? Pourquoi  
 n'y a-t-il rien qui ne  
 se rapporte à quel-  
 que but; l'Âme pri-  
 vée de raison, par ex-  
 emple, au sentiment;  
 l'Âme raisonnable, à  
 faire l'ornement de  
 la Terre (39). On  
 apperçoit aussi les  
 soins de la Providen-  
 ce à l'égard de la Na-  
 ture. La transparen-  
 ce des yeux (40) est  
 destinée aux usages  
 de la vision; le nés  
 est placé au dessus de  
 la bouche, pour dis-  
 cerner les mauvaises  
 odeurs; les dents du  
 milieu sont poin-  
 tuës, pour trancher  
 les alimens; celles  
 du fonds sont larges,  
 pour les briser. Or  
 il est impossible que  
 la Providence s'en-  
 tendant à ces der-  
 niers

ἐσχάτους τῶσαύτην  
 εἶναι Πρόνοιαν, ἐν δὲ  
 τοῖς πρώτοις μὴ εἶναι,  
 αἴτε ἐν τῷ Κόσμῳ  
 μαντεῖαι καὶ θερα-  
 πείαι σωμάτων γιγ-  
 νόμεναι, τῆς ἀγαθῆς  
 Προνοίας εἰσὶ τῶν  
 Θεῶν. τὴν δὲ τοιαύ-  
 την περὶ τὸν Κόσμον  
 ἐπιμέλειαν οὐδὲν βου-  
 λομένους, οὐδὲ ποι-  
 ούντας τοὺς Θεοὺς  
 ἡγετέον ποιῆσθαι.  
 ἀλλ' ὡσπερ τῶν σω-  
 μάτων, τὴν δύναμιν  
 ἐχούτων, αὐτῷ τῷ  
 εἶναι ποιεῖ, ὁ ποιεῖ-  
 οῦν ἥλιος φωτίζει,  
 καὶ θάλπει αὐτῷ μό-  
 νῳ τῷ εἶναι. οὕτω  
 πολὺ μᾶλλον ἢ τῶν  
 Θεῶν

niers détails, n'influë  
 pas sur les premières  
 & grandes choses.  
 Les Divinations &  
 les guérisons (41) qui  
 arrivent dans le  
 Monde, ne peuvent  
 venir que de la bon-  
 ne Providence des  
 Dieux. Cependant  
 il ne faut pas penser  
 que les Dieux, en  
 prenant ce soin du  
 Monde, soient obli-  
 ges d'exercer leur  
 volonté, ou de va-  
 quer à quelque tra-  
 vail (42). Il en est  
 comme des Corps,  
 qui ayant certaines  
 facultés, les déplo-  
 yent par là même  
 qu'ils existent. L'ex-  
 istence du Soleil,  
 par exemple, em-  
 porte pareille même  
 les effets de la lumie-  
 re & de la chaleur.  
 A' plus forte raison  
 la

Θεῶν Πρόνοια αὐτῇ  
 τε ἀπόκως, καὶ τοῖς  
 προνοουμένοις ἐπ' ἀ-  
 γάθω γίνεται· ὡς τε  
 καὶ αἱ τῶν Ἐπικου-  
 ρείων λέλυνται ζητή-  
 σεις. τὸ γὰρ Θεῖον,  
 Φασὶν, οὐδὲ αὐτὸ  
 πράγματα ἔχειν, οὐ-  
 δὲ ἄλλοις παρέχειν.  
 καὶ ἡ μὲν ἀσώματος  
 περὶ τε τὰ σώματα,  
 καὶ τὰς ψυχὰς Πρό-  
 νοια τῶν Θεῶν ἐστὶ  
 τοιαύτη· ἡ δὲ ἐκ τῶν  
 σωμάτων, καὶ ἐν τοῖς  
 σώμασιν, ἑτέρατε  
 ταύτης ἐστὶ, καὶ Ἐ-  
 μαρμένη καλεῖται, διὰ  
 τὸ μᾶλλον τοῖς σώ-  
 μασι φαίνεσθαι τὸν  
 εἰρημὸν περὶ ἣν καὶ ἡ

Μαθη-

la Providence des  
 Dieux procure-t-elle, sans peine & sans  
 travail, le bien des  
 choses qui en font  
 l'objet. C'est par là  
 qu'on peut résoudre  
 les difficultés des E-  
 picuriens, quand ils  
 disent que la Divini-  
 té ne sauroit être oc-  
 cupée, ni à ses pro-  
 pres affaires, ni à cel-  
 les des autres. Tel-  
 le est la Providen-  
 ce incorporelle des  
 Dieux, qui a pour  
 objet les Corps & les  
 Ames. Il y en a une  
 autre qui vient des  
 Corps mêmes, qui  
 est dans les Corps,  
 & qu'on appelle le  
 Destin, parce que  
 c'est une espece  
 d'enchaînement qu'on  
 observe davantage  
 dans les Corps. La  
 Science des Mathe-  
 mati-

Μαθηματικῆ· ἔνθαται  
 τέχνη. Τὸ μὲν οὖν  
 μὴ μόνον ἐκ Θεῶν,  
 ἀλλὰ καὶ ἐκ τῶν  
 θείων σωματων διοι-  
 κείσθαι τὰ ἀνθρώπι-  
 να· πράγματα, καὶ  
 μάλιστα τὴν σωματι-  
 κὴν Φύσιν, ἔυλογόν  
 τε ἐστὶ καὶ ἀληθές.  
 καὶ διὰ τοῦτο ὑγίει-  
 ἀν τε καὶ νόσον, ἐυ-  
 τυχίας τε καὶ δυσ-  
 χίας κατ' ἀξίαν ἐκεί-  
 θεν γίνεσθαι, ὁ λό-  
 γος ἐυρίσκει. τὸ δὲ ἀδι-  
 κίας τε καὶ ἀσελγεί-  
 ας ἐκ τῆς Ἐμπαρμένης  
 δίδοναι, ἡμᾶς μὲν ἀγα-  
 θούς, τοὺς δὲ Θεοὺς  
 ποιεῖν ἐστὶ κακοὺς. εἰ  
 μὴ ἄρα ἐκείνο λέγειν

ἐθέ-

matiques tire son  
 origine de là. Les  
 choses humaines  
 sont donc dirigées  
 non seulement par  
 les Dieux, mais en-  
 core par les Corps  
 Divins, & cela est  
 principalement vrai  
 & raisonnable par  
 rapport à la Nature  
 corporelle. La Rai-  
 son découvre là de-  
 dans le principe de  
 la santé & de la ma-  
 ladie, de la prospé-  
 rité & de l'adversité,  
 suivant la situation  
 de chacun. Mais  
 dire que les injusti-  
 ces & les débauches  
 sont l'effet du Destin,  
 ce seroit nous faire  
 passer pour bons, &  
 les Dieux pour mé-  
 chans. A moins que  
 quelcun ne veuil-  
 le dire que tout est  
 disposé au bien (43)

dans

εθέλει τις, ὡς ἄλλως  
 μὲν τῷ Κόσμῳ, καὶ  
 τοῖς κατὰ Φύσιν ἐπ'  
 ἀγαθῷ γίνεσθαι πάντες  
 τὸ δὲ τραπῆναι κα-  
 κῶς, ἢ τὴν Φύσιν ἀ-  
 σθενεσέως ἐχέει, τὰ  
 παρὰ τῆς Εἰμαρμένης  
 ἀγαθὰ εἰς τὸ χεῖρον  
 μεταβάλλει ὡσπερ  
 τὸν ἥλιον ἀγαθὸν ὄντα  
 πᾶσι, τοῖς ὀφθαλμι-  
 ῶσιν, ἢ πυρέστους  
 βλαβερὸν εἶναι συμ-  
 βαίνει. διατί γὰρ  
 Μασσαγέται μὲν τῆς  
 πατέρας ἐσθίουσιν,  
 Ἑβραῖοι δὲ περιτέμ-  
 νονται, Πέρσαι δὲ τὴν  
 εὐγενεῖαν σώζουσι;  
 πῶς δὲ Κρόνον τε καὶ  
 Ἄρην κακοποιούς λέ-

dans le Monde pour  
 ceux qui suivent la  
 Nature; mais qu'une  
 mauvaise education,  
 ou un temperament  
 foible, tournent en  
 mal ce que le Destin  
 avoit arrangé en  
 bien. Ainsi le Soleil,  
 qui est une excellen-  
 te chose pour tout  
 le Monde, ne laisse  
 pas d'incommoder  
 ceux qui ont le mal  
 d'yeux, ou la fièvre.  
 Pourquoi les Massa-  
 getes devorent leurs  
 Pères? Pourquoi les  
 Hebreux endurent-  
 ils la Circoncision,  
 & les Perles conser-  
 vent-ils leur Nobles-  
 se? Pourquoi dans  
 le même tems qu'on  
 attribüe à Saturne &  
 à Mars, d'etre les  
 principes de divers  
 maux, en fait-on une  
 source de biens, en

γον-

rap-

γόντες, πάλιν ποιῶσιν  
 ἀγαθούς, Φιλοσοφίαν  
 τε καὶ βασιλείαν,  
 στρατηγίας τε καὶ θη-  
 σαυρούς εἰς ἐκείνους  
 ἀνάγοντες; Εἰ δὲ τρι-  
 γῶνα καὶ τετράγωνο  
 λέξουσιν, ἄτοπον τὴν  
 μὲν ἀνθρώπινην ἀρε-  
 τὴν πανταχοῦ τὴν  
 αὐτὴν μένειν, τοὺς δὲ  
 Θεοὺς ἐκ τῶν τόπων  
 μεταβάλλεσθαι. τὸ  
 δὲ καὶ πατέρων εὐγέ-  
 νειαν, ἢ δυσγένειαν  
 προλέγει, ὡς ἂ πάν-  
 τα ποιούντων, τινὰ  
 δὲ σημαίνοντων μόνον  
 τῶν ἀστέρων διδάσ-  
 κειν. Πῶς γὰρ αἶν τὰ  
 πρὸ τῆς γενέσεως ἐκ  
 τῆς

rapportant à leurs  
 influences bénignes  
 la Philosophie, la  
 Royauté, le com-  
 mandement des Ar-  
 mées, la possession  
 des Trésors. Si cela  
 dépend de triangles  
 & de quarrés, il est  
 absurde de faire de  
 la Vertu humaine  
 une chose immua-  
 ble, tandis que les  
 Dieux changent  
 continuellement de  
 place. Si l'on peut  
 prédire la noblesse  
 ou la bassesse des Pé-  
 res, c'est une preuve  
 que les Etoiles ne  
 font pas tout, mais  
 qu'elles indiquent  
 seulement certaines  
 choses. Car com-  
 ment des circonstan-  
 ces, (des arrange-  
 mens de Constella-  
 tions,) qui précèdent  
 la naissance, dépen-  
 droient

τῆς γενέσεως γένοιτο ; ὡς περ τοίνυν Πρόνοια, καὶ Ἐμαρμένη ἐς, καὶ περὶ ἔθνη, καὶ πόλεις, ἐς δὲ καὶ περὶ ἕκαστον ἀνθρώπον οὕτω καὶ Τύχη, περὶ ἧς καὶ λέγειν ἀκόλѳθον. Ἡ τοίνυν τὰ διάφορα, καὶ τὰ παρ' ἐλπίδα γινόμενα πρὸς ἀγαθὸν τάττουσα δύναμις τῶν Θεῶν, Τύχη νομίζεται. καὶ διὰ τοῦτο μάλιστα κοινῇ τὰς πόλεις τὸν Θεὸν προσήκει τιμᾶν. Πᾶσα γὰρ πόλις ἐκ διαφορῶν πραγμάτων συνίσταται. ἐν τοῖς ὑπο

σελή-

droient -elles de la naissance même. Outre la Providence & le Destin, qui s'étendent aux Nations, aux Villes, & à chaque Homme en particulier, il y a encore la Fortune; (44) dont, suivant l'ordre des matieres, il faut dire ici quelque chose. On appelle donc de ce nom les différentes choses qui arrivent contre notre attente, & que la puissance des Dieux fait tourner à notre bien. C'est à cause d'elle principalement qu'il convient à tous les Etats de rendre un culte & des hommages aux Dieux. Car la constitution de tout Etat résulte de l'assemblée de différentes choses. La For-

σελήνην δὲ τὴν δύνα-  
 μιν ἔχει. ἐπειδὴ ὑπερ-  
 σελήνην οὐδὲ ἓν ἐκ  
 Τύχης ἂ γένοιτο. Ἐ-  
 δὲ κακοὶ μὲν εὐτυχῶ-  
 σιν, ἀγαθοὶ δὲ πένον-  
 ται, θαυμάζουσι οὐδεὶ.  
 οἱ γὰρ πάντα, οἱ δὲ  
 οὐδενὸς πλοῦτον ποι-  
 οῦσι καὶ τῶν μὲν  
 κακῶν ἢ εὐτυχία, οὐκ  
 ἂν ἀφέλοι τὴν κα-  
 κίαν, τοῖς δὲ ἀγαθοῖς  
 ἢ ἀρετὴ μόνον ἀρέσ-  
 κει.

Fortune. exerce son  
 pouvoir sur notre  
 Globe sublunaire ;  
 mais, au dessus de  
 cette region, il n'ar-  
 rive rien de fortuit.  
 Il ne faut pas non  
 plus s'étonner, si la  
 Fortune favorise les  
 méchans, tandis que  
 les bons sont dans la  
 disette. Car si les pre-  
 miers placent tout  
 leur bonheur dans  
 leurs richesses, ceux-  
 ci n'en font aucun  
 cas. D'ailleurs la pro-  
 sperité des méchans  
 ne leur ôte point  
 leurs vices; & la Ver-  
 tu suffit par elle mê-  
 me aux gens de bien.

## REFLEXIONS

sur le Chap. IX.

(38) ON RECONNOIT LA PROVI-  
 DENCE). Faisons d'abord quelques Remarques  
 générales sur les idées des anciens Philosophes  
 au sujet de la Providence. Ils l'ont presque gé-

négalement admise, comme une Conséquence du Dogme de l'Existence de Dieu. *Pythagore* reconnoissoit que la Providence s'étend à tout. Il avoit appris cette Verité à *Abaris*, qui eut une grande dispute là dessus avec *Phalaris*. Les *Pythagoriciens* ont constamment suivi cette Doctrine de leur Maître. Pour le faire voir, *Jamblique* rapporte \* une Histoire de *Tymaride* de Tarente, qui ayant été obligé de faire un voyage, comme le Vaisseau dans lequel il étoit, alloit quitter le bord, quelcun lui dit; *Je souhaite que tout ce que vous desirez, vous arrive;* à quoi il répondit: *Je ne demande que ce que les Dieux ont résolu.* \**Ἄλλὰ βουκόμην μᾶλλον ὅσα μοι παρὰ τῶν θεῶν γίνονται.* *Archytas* croyoit que, ce qu'un General étoit à une Armée, Dieu l'étoit au Monde. *Platon* pensoit si bien sur cette matiere, que les anciens Péres croyoient qu'il avoit puisé la Doctrine dans les Livres sacrés. Il prouve au long dans son Livre des Loix, que la Providence embrasse jusqu'aux plus petites choses. *Plato*, dit *Salvien*, \*\* *Ἐν ὅmnēs Platonīcorū scholē Moderatorem rerum omnium consentitur Deus.* Selon *Maxime* de Tyr, si Dieu cessoit de gouverner le Monde, tout iroit en confusion. Les Philosophes établissoient néanmoins au dessous des Dieux, des Démons qui avoient, pour ainsi dire, divers Départemens particuliers dans le Gouvernement du Monde, mais toujours sous la dépendance de la Divinité. \*\*\* *Ὅλως δὲ τὸ μὲν θεῶν εἶναι ἡγεμόνων καὶ προϊστάμενων τῆς ἐν τοῖς θεοῖς διατάξεως, διακωμῶν δὲ τὸ δαιμονίων καὶ παραδεχόμενων ἕκαστ' ἐν παραγγελίαις τοῦ θεοῦ.* *Hierocles* parle partout de la  
Pro-

\* In vit. Pythag. c. 28.

\*\* De Gubern. Dei Lib. I.

\*\*\* Jamblich. de Myst. Sect. I. cap. 20.

Providence. Il avoit entrepris de la prouver, aussi bien que la liberté, dans un Traitté particulier, dont on n'a plus que des Extraits que *Plotius* nous a conservés. Mais *Plotin* surtout a presque épuisé la matière. Le second Livre de la troisième *Enneade* roule tout entier sur la Providence, *S. Augustin* en fait une espèce d'Abregé dans sa *Cité de Dieu*, \* dont nous rapporterons le passage suivant, *De Providentia certe Plotinus Platoniscus disputat, eamque a summo Deo, cujus est intelligibilis atque ineffabilis pulchritudo, usque ad terrena & ima pertingere, flosculorum atque foliorum pulchritudine, comprobat; atque omnia quasi abjecta & velocissime pereuntia decentissimos formarum suarum numeros habere non posse confirmat, nisi inde formantur, ubi forma intelligibilis & incommutabilis simul habens omnia perseverat.* Les Pères ont accusé *Aristote* d'avoir nié la Providence; mais ils semblent lui avoir fait tort en cela. En effet dans le second Chapitre du Livre de *Mundo*, *ἡ τῶν ἄλων τάξις καὶ διακρίσεις ὑπὸ θεῶν δὲ καὶ διὰ θεῶν φυλαττομένη*, est la définition qu'il donne du Monde, *l'ordre & l'arrangement de toutes choses conservées par Dieu.* Il répète la même chose dans d'autres endroits. Et dans la *Morale*, il convient que Dieu prend part à ce qui se passe ici bas, & qu'il a soin du Monde. Sa Lettre à *Alexandre le Grand*, rapportée dans *Stobée*, peut encore déposer en sa faveur. *Ce que le Pilote, dit-il, est au Vaisseau, ce que le Cocher est au Char, ce que le Coryphée est à la Danse, ce que la Loi est à la Ville, ce que le General est à l'Armée, Dieu l'est au Monde.* On ne trouve donc gueres dans l'Antiquité que *Democrite*, *Heraclite* & les *Epicuriens* qui ayent

\* L. X. c. 14.



combattu la Providence. Encore même quelques Epicuriens admettoient une force cachée, qui influoit sur les grands evenemens, témoin ces Vers de *Lucret* :

*Usque adeo res humanas vis abdita quadam  
Obterit, & pulcbros fasceis sebasque secures  
Proculcat ac ludibrio habere sibi videtur.*

(39) L'AME RAISONNABLE, À FAIRE L'ORNEMENT DE LA TERRE) λογικὸν δὲ ἵνα κοσμήτοι ἡ γῆ Cette idée merite bien d'être remarquée. Toutes les beautés materielles de l'Univers se réduiroient à peu de chose, sans la Raison qui est capable de les connoître, d'en développer l'ordre & les combinaisons, d'en découvrir les vuës & les fins. Le véritable ornement de la Terre est donc le principe intelligent placé dans l'Homme, qui le met en état d'exécuter sur la face de ce Globe une infinité de choses qui lui donnent bien plus de relief & d'excellence, que s'il n'y avoit que des Creatures inanimées, ou des Brutes, dont toute la capacité se borne au sentiment. Il est vrai que ce même Principe, qui est destiné à faire l'ornement de la Terre, en fait souvent l'opprobre & l'ignominie, en fléchissant honteusement sous le joug des passions vicieuses. Mais il s'agit de son légitime usage, & non de son abus.

(40) LA TRANSPARENCE DES YEUX &c.) Le meilleur Commentaire de ce passage c'est le Traitté de Galien, *de usu partium*. Les découvertes de l'Anatomie, & en général de la  
Phyli-

Physique moderne, ont encore mis ces vérités dans un beaucoup plus grand jour.

(41) LES DIVINATIONS ET LES GUERISONS) Voici donc, outre la Providence générale, une Providence particulière qui intervient dans certains cas, & qui fournit aux hommes des secours surnaturels, tant pour l'Ame que pour le Corps. On peut consulter *Proclus* sur le *Timée* L. I. où il attribue le don des Propheties & celui des guérisons à Minerve, par où il ne veut dire autre chose, sinon que ce sont des présens de la Providence Divine.

(42) IL NE FAUT PAS PENSER QUE LES DIEUX, EN PRENANT CE SOIN DU MONDE, SOIENT OBLIGÉS D'EXERCER LEUR VOLONTÉ, OU DE VAQUER À QUELQUE TRAVAIL) Comme c'est ici un des passages qui renferment quelque obscurité, je mettrai d'abord le Texte Grec, & ensuite la Traduction Latine. *Τὴν δὲ τοῦτον περὶ τὸν κόσμον ἐπιμελείων ἑὸν βυλομένου, ἑὸν ποιήσας τοῦτο θεοῦ, ἡγετέον ποιῶσθαι.* Ce que *Leo Allatius* rend ainsi : *Similem autem erga Mundum curam ac diligentiam à Diis, neque aliquid inde sperantibus, neque operantibus, provenire censendam est.* Je ne crois pas que ce soit là précisément le sens. *Salluste* veut dire, qu'il n'en coûte aucun effort aux Dieux pour gouverner le Monde, que ce n'est point un objet qui occupe leur volonté, ni qui les assujettisse à quelque travail. Ce Dogme paroît d'abord fort orthodoxe; mais la raison dont il le fortifie, altere beaucoup cette orthodoxie. C'est que la Pro-

vidente des Dieux à l'égard du Monde est un effet naturel & nécessaire, comme le sont ceux de la lumière & de la chaleur par rapport au Soleil. C'est une suite du Dogme de l'Eternité du Monde. S'il est essentiel à la Divinité d'avoir produit l'Univers, il lui est également essentiel de le conserver; l'une & l'autre de ces opérations se font d'elles-mêmes, sans délibération & sans effort, & il impliqueroit qu'elles se fissent autrement. Et *Salluste* insinue, qu'il n'y a que ce moyen de se débarasser des difficultés des Epicuriens contre la Providence, prises des soins & des travaux pénibles qu'elle imposeroit aux Dieux.

(43). LE DESTIN. *Ειμαρτων*. On voit ici l'opinion orthodoxe des Philosophes sur le Destin. Ils n'y assujettissoient point l'Âme; les Corps seuls en subissoient les Loix irrévocables. *Salluste* insinue à la vérité par le mot de *μάλιστα*, que l'enchaînement nécessaire des choses, qui forme le Destin, est plus sensible dans les Corps, mais qu'il y a lieu de croire que les Âmes n'en sont pas exemptes. Cependant *Platon* a mis formellement l'Âme au dessus du Destin dans son *Timée*, & l'on trouve dans *Proclus*, & dans *Chalcidius*, une ample explication du sentiment de *Platon*. On peut joindre à ces témoignages ceux de plusieurs autres Philosophes, comme *Jamblique*, *Alexandre d'Aphrodisee*, &c. Il semble donc que le Destin, suivant cette notion, étoit borné à la nécessité Physique qui régné dans les Loix du Mouvement, & dans les autres modifications de la Nature. Cela paroît encore plus évidemment par ce que notre Philosophe ajoute, que c'est l'objet des Mathématiques. Les conséquences qu'il

qu'il entre, me semblent aussi bien raisonnables. C'est que les divers états de santé & de maladie, de prospérité & d'adversité, & en général toutes nos situations temporelles, dépendent de cette nécessité Physique, & des Loix générales que la Providence a une fois pour toutes établies dans le Monde. Si vous êtes malade à la suite d'une grande débauche, c'est sans doute un effet de la volonté de Dieu; mais qu'est-ce que cette Volonté, sinon la proportion déterminée par les Loix de la Nature entre une certaine dose d'alimens solides & liquides, & les forces de votre estomac, de votre tête, & de toute la Machine de votre Corps? Vous êtes ruiné par une violente tempête, qui a renversé votre Maison, déraciné vos arbres, bouleversé toutes vos possessions. Dieu l'a voulu, c'est à dire qu'il vous a placé dans un Monde & dans des circonstances, où ces dégâts devoient être une suite inévitable de la combinaison des causes secondes. *Salluste* a donc raison de dire, que les choses humaines sont dirigées, non seulement par les Dieux, mais encore par les Corps Divins, c'est à dire, par la disposition qui regne entre ces grands Corps, que les Physiciens appellent *célestes*. Il ne s'agit point des aspects sur lesquels l'Astrologie Judiciaire règle les prétendues prédictions; il s'agit de l'action réelle, perpétuelle & efficace, qu'ont, par exemple, le Soleil, la Terre, la Lune & les parties d'un même Systeme, les unes sur les autres. Cela est justifié par la saine Physique.

(44) TOUT EST DISPOSÉ AU BIEN)

*ἅπαντα ἑτοιμασμένα εἰς τὸ καλόν.* Belle idée, & bien conforme à celle de l'Apôtre, que toutes choses tournent



ensemble en bien à ceux qui aiment Dieu. Salluste dit que le Monde est favorablement disposé, & que l'arrangement qui y régné est salutaire, pour ceux qui agissent conformément à la Nature, *enit xarà théou tyxouiv*. Nous avons vu ci-dessus ce qu'emporte la ressemblance au Monde & aux Dieux. Ce sont ici les mêmes idées. Un homme de bien ne trouve que du bien dans le Monde, parcequ'il fait faire un bon usage des maux eux-mêmes, au lieu que les biens sont souvent un piège & un principe de perdition pour le méchant. Il ne s'agit pas de nier l'existence de la douleur, & des autres choses qui affectent désagréablement les plus honnetes gens; à cet egard là le monde n'est pas fait & disposé pour eux, autrement que pour les autres; souvent même le lot de leurs infortunes est le plus considerable. Mais la vertu les tire de toutes ces situations, meilleurs encore qu'ils n'étoient auparavant, au lieu que la mauvaise education, les vices du tempérament, la force des passions, & d'autres causes de cette nature, changent en poisons les choses les plus excellentes, dont ce Monde est rempli. Peut-on mieux justifier la Providence? Notre Philosophe prend occasion de là de combattre l'Astrologie Judiciaire. Cette fausse science est en effet très propre à détruire les notions de la Vertu. Si tout est réglé d'avance par les Constellations, si les evenemens de notre vie sont aussi immuables que les quarrés & les triangles, qui déterminent les distances & les situations des Corps celestes, ne s'ensuit-il pas qu'il faut céder à cette force majeure, & ne pas s'attendre à trouver en foi des principes capables de lui résister? En général, tout ce qui a de l'affinité avec le

le Destin, avec cette Loi fondée sur l'enchaînement des choses matérielles, ne sauroit compatir avec cette Liberté qui fait la moralité de nos actions, & de laquelle seule dépendent nos Vertus. On trouve aussi dans *P. otin* \* la refutation de l'Astrologie, & tous les Sages Payens ont eu généralement assez de mépris pour elle.

(45). IL Y A ENCORE LA FORTUNE)

La gradation que *Salluste* observe dans l'explication de la Providence, du Destin & de la Fortune, est fort bien ménagée. La Providence est le principe général de tous les evenemens; c'est d'elle qu'emane tout l'ordre des choses, tant spirituelles que matérielles. Le Destin, c'est l'immuabilité de tout ce qui arrive aux Corps, en vertu des diverses Loix qui s'observent dans leur mouvement. La Fortune est la combinaison de diverses choses qui ne nous sont pas connues, ou du moins dont une partie nous est cachée, & qui par leur concours produisent un evenement fortuit & inopiné pour nous. Τα διάφορα καὶ τὰ παρ' ἄπειρα γινόμενα. Si vous voyez tomber de la pluie, vous savez, sans vous donner la peine d'y aller regarder, que le terrain sur lequel elle tombe, est humecté & mouillé. Mais si vous voyez mettre le feu à un mortier, duquel s'elance une bombe qui doit tomber sur le Camp, dans lequel vous etes, vous ne savez dans quel endroit elle tombera, & vous en serez peut-être vous même atteint fortuitement, c'est à dire, contre votre attente. Il est vrai que la Fortune se prend ordinairement pour les evenemens heureux, & *Salluste* l'indique aussi,

τὰ παρ'

\* *Ennead.* II. L. 3.



τὴν περὶ τῆς ἀρετῆς γινόμενα περὶ ἐγείλον. C'est sur ce pied là qu'on l'avoit erigée en Déesse. Cependant il est aussi aisé & aussi frequent, que les choses fortuites soient désavantageuses que favorables. De là les idées du bandeau, de la rouë, & de tous les attributs propres à designer l'aveuglement & l'inconstance de la Fortune. La fin de ce Chapitre est excellente. *Salluste* y prévient l'objection prise des faveurs que la fortune verse à pleines mains sur tant de méchans, tandis que les gens de bien sont dans l'oppression & dans la souffrance. C'est, dit-il, que l'opulence, & les autres avantages qui sont des présens de la Fortune, ne seroient pas un bien pour les gens vertueux, qui n'en font aucun cas, & auxquels la Vertu seule suffit. Ce n'est pas non plus, ajoute-t-il, un bien pour les méchans eux-mêmes, puisque leur malice subsiste toujours, & qu'avec elle ils ne seroient être heureux, dans quelque situation que la Fortune les place. Il n'y a rien d'outré dans ces idées; c'est ce que la Morale Philosophique peut fournir de plus noble & de plus épuré.

Κεφ. Ι.

Chap. X.

Περὶ Ἀρετῆς καὶ  
Κακίας.

De la Vertu & du  
Vice.

Οἱ δὲ περὶ τῆς Ἀρε-  
τῆς καὶ Κακίας  
λόγοι πάλιν τῶν πε-  
ρὶ ψυχῆς δέονται.

Pour expliquer ce  
qui concerne la  
Vertu & le Vice, il  
faut se rappeler ce  
que nous avons dit  
au sujet de l'Ame.

Τῆς

Celle

Τῆς γὰρ ἀλόγου ἰου-  
σης εἰς τὰ σώματα  
καὶ θυμὸν εὐθύς, καὶ  
ἐπιθυμίαν ποιούσης,  
ἡ λογικὴ τούτοις ἐφε-  
σηκία, τριμερῆ ποιεῖ  
τὴν ψυχὴν, ἐκ λό-  
γῃ, καὶ θυμῷ, καὶ ἐπι-  
θυμίας. Ἀρετὴ δὲ,  
λόγου μὲν Φρόνησις,  
θυμοῦ δὲ ἀνδρεία, ἐ-  
πιθυμίας δὲ σωφρο-  
σύνη, ὅλης δὲ τῆς  
ψυχῆς δικαιοσύνη.  
Δεῖ γὰρ τὸν λόγον  
κρίνειν τὰ δεόντα, τὸν  
δὲ θυμὸν λόγῳ πεί-  
θομενον τῶν δοκούν-  
των δεινῶν καταφρα-  
νεῖν, τὴν δὲ ἐπιθυ-

μίαν

Celle qui est privée  
de raison excite d'a-  
bord dans les Corps  
la colere & la convoi-  
tise, mais l'Ame rai-  
sonnable modère ces  
affectiōns; de sorte  
que l'on peut distin-  
guer trois choses  
dans l'Ame, la Rai-  
son, l'appetit irasci-  
ble, & l'appetit con-  
cupiscible. La Vertu  
est cette Prudence  
de la Raison, (46) qui  
change la colere en  
force, qui met à la  
convoitise le frein de  
la temperance, & qui  
donne pour guide à  
l'Ame toute entiere  
la Justice. L'office  
de la Raison est de  
discerner les choses  
convenables, afin que  
la colere lui obeïssant,  
méprise les choses  
qui paroissent  
formidables, & que  
la

μίαν μὴ τὸ Φαινόμε-  
 νον ἡδὺ, ἀλλὰ τὸ  
 μέτα λόγου διώκειν.  
 Τούτων δὲ οὗτος ἐ-  
 χόντων, ὁ βίος γίνε-  
 ται δίκαιος. ἢ γὰρ  
 περὶ χρήματα δικαιο-  
 σύνη, μικρὸν τι μέ-  
 ρος ἐστὶν Ἀρετῆς καὶ  
 διὰ τοῦτο ἐν μὲν τοῖς  
 πεπαιδευμένοις, πά-  
 σαις ἐστὶν ἰδεῖν, ἐν δὲ  
 τοῖς ἀπαιδευτοῖς, ὁ  
 μὲν ἐστὶν ἀνδρείος, καὶ  
 ἄδικος ὁ δὲ σώφρων,  
 καὶ ἀνοήτος ὁ δὲ  
 Φρόνιμος, καὶ ἀκό-  
 λαστος. ὥσπερ οὐδὲ  
 ἀρεταῖς προσήκει κα-  
 λεῖν, λόγου τί ἐστὶ

ρημένας,

la conduite ne s'ar-  
 rête pas aux plaisirs  
 apparens, mais suit  
 les directions de la  
 Raison. Quand les  
 choses vont ainsi, il  
 en résulte une vie  
 juste; idée beaucoup  
 plus étendue que  
 cette petite partie de  
 la Vertu, qu'on nom-  
 me communément  
 Justice, & qui a pour  
 objet l'intégrité dans  
 le maniment des ri-  
 ches. Aussi voit-  
 on toutes les Vertus  
 réunies dans ceux  
 qui ont reçu de bon-  
 nes instructions, au  
 lieu que les ignorans  
 (n'ont que quelques  
 vertus de détail;) l'un  
 sera courageux, mais  
 injuste; l'autre tem-  
 pérant, mais impru-  
 dent; un troisième  
 aura la prudence en  
 partage, sans la tem-  
 péran-

σημένας, καὶ ἀτελείς  
 ὄσας, καὶ τῶν ἀλό-  
 γων τὰ παραγνομέ-  
 νας. Ἡ δὲ Κακία ἐν  
 τῶν ἐναντίων θεωρεῖ-  
 σθω. λόγου μὲν ἀ-  
 νοια, θυμοῦ δὲ δειλία,  
 ἐπιθυμίας δὲ ἀκολα-  
 σία, ὅλης δὲ τῆς ψυ-  
 χῆς ἀδικία. Γίνονται  
 δὲ αἱ μὲν Ἀρεταὶ ἐν  
 πολιτείᾳ ὀρθῆς, καὶ  
 τοῦ τραφῆναι καλῶς,  
 καὶ παιδευθῆναι. αἱ  
 δὲ Κακίαι ἐν τῶν ἐ-  
 ναντίων.

perance. Ce ne sont pas là des vertus, (47) puisque la Raison n'y a aucune part, qu'elles sont imparfaites, & que quelques Athimaux s'en trouvent doués. Le Vice consiste dans les dispositions contraires; dans le dérèglement de la Raison, dans la lacheté de l'appetit irascible, dans l'intempérance de l'appetit concupiscible, dans l'iniquité de l'Ame entiere. Les Vertus naissent du bon Gouvernement des Etats, (48) de la saine education, & des bonnes instructions. Le contraire produit les Vices.

REFLE-

## REFLEXIONS

sur le Chap. X.

(46) LA VERTU EST CETTE PRUDENCE DE LA RAISON &c.) Il y a à la lettre; *la Vertu est la prudence de la Raison, la force (ou le courage, la virilité) de la colere, la temperance de la convoitise, & la Justice (ou rectitude) de l'Ame entiere.* Ces idées sont très saines. Il y a, comme les notions distinctes de la Philosophie nous l'enseignent, deux parties ou facultés dans l'Ame, la partie inferieure, & la partie superieure. La premiere se rapporte aux idées confuses, & les passions en dépendent. La seconde a pour objet les idées distinctes, & ses opérations sont ce qu'on appelle l'Entendement, la Raison. Pour juger donc ce que c'est que la Vertu dans l'Homme, il faut connoitre les effets qu'elle produit à l'égard de ces différentes facultés de l'Ame. Elle n'en détruit aucune, car ce que nous tenons de la Nature est indestructible, mais elle les régle, & les conduit à leur veritable destination. L'appetit irascible, ou la Colere, *σῆμος*, est ce que l'on doit appeller proprement *aversatio sensitiva*. Ceux qui en suivent machinalement les impressions, s'eloignent par la fuite de tout ce qui leur paroît defagréable & douloureux, ou bien ils se livrent à des accès de violence, d'emportement, de desespoir, dans les divers maux de la vie. La Vertu régle donc ce principe naturel, & le convertit en force, en courage, de sorte que nous conservons une affiette tranquille, & un fonds d'intrepidité, au milieu des objets qui sont propres à inspirer la crainte & l'hor-

l'horreur. L'appétit concupiscible, ou le convoitise, *visûm*, est ce qui doit être nommé *appétit sensif*. Il nous porte à rechercher, en général & sans examen, tout ce qui se présente à nous sous une apparence séduisante. Mais la raison vient nous avertir qu'il ne faut pas se fier à ces apparences, qu'elles sont souvent trompeuses, que l'amertume est au fonds de la Coupe, & que le repentir succedera infailliblement au plaisir. De là naît la tempérance, qui nous fait user avec modération de tous ces objets, & donner à chacun d'eux leur véritable prix. Mais cette Raison elle-même, qui constitue la partie supérieure de notre Ame, a besoin des directions de la Vertu, pour ne pas s'égarer après la chimere, pour ne pas se perdre dans le Labyrinthe des Sophismes, & pour ne pas trop présumer de ses propres forces. C'est ce que *Salluste* appelle *visûm sensif*. La Vertu en est le principe; les mêmes idées de devoir & de perfection, dont elle se sert pour mettre un frein aux passions, prescrivent ce qu'il faut faire pour éviter l'abus de la Raison, qui, comme les Passions, ne nous a été donnée que pour l'employer à certains usages, la renfermer dans certaines limites; sans quoi, de même que les passions, naturellement destinées à procurer notre conservation, servent à nous détruire, quand nous les portons à l'excès; de même aussi la Raison, destinée à nous éclairer & à nous guider, se change souvent en une lumière trompeuse, qui nous égare, & nous conduit au précipice. Enfin le dernier & capital effet de la Vertu est une conséquence nécessaire des précédens. Les deux appétits étant bien réglés, & la Raison maintenue dans sa pureté, il en résulte dans l'homme

une espece d'harmonie de toutes ses facultés, qui fait sa droiture, sa rectitude ; *ἕως τῆς ψυχῆς δικαιοσύνη*. Sur quoi notre Philosophe remarque excellemment, quelques lignes plus bas, qu'il ne faut pas confondre cette rectitude, ou Justice, avec ce qu'on nomme vulgairement ainsi, & qui n'en est qu'une très petite partie, dont l'objet est restreint à l'administration des richesses. Qui dit juste, ne dit pas simplement un homme qui acquiert & conserve son bien, sans faire tort à personne ; ce n'est là qu'une vertu particuliere, qui peut se trouver alliée à bien des vices ; mais la Justice par excellence, c'est l'accord & l'assemblage de toutes les Vertus, c'est l'ordre & le bon etat de toutes nos facultés, c'est l'exemption de tout peché, autant qu'elle est compatible avec la fragilité humaine. Il semble que ce soit dans le même sens que l'Écriture employe si fréquemment le terme de *Juste*, par lequel elle entend l'Homme qui craint Dieu, qui aime le prochain, & qui vit d'une manière exemplaire. On ne sauroit donc avoir trop d'estime pour notre Auteur, qui a eu des idées si belles & si saines sur des sujets de cette importance.

(47) CE NE SONT PAS LÀ DES VERTUS &c.) Voici qui merite bien de l'attention. Les vertus de détail ne meritent pas à proprement parler ce nom, parcequ'elles sont compatibles avec les vices. On ne possède ces Vertus là que parce que la Nature en a fait tous les frais, & il en est précisément comme de la beauté du visage, ou de la force du corps ; avantages dont on a sujet de se réjouir, mais dont on n'est point en droit de se glorifier. Vous êtes chaste,

chaste, sobre, réglé dans vos mœurs, je l'avoue ; mais si je vous vois en même tems colére, avare, envieux, j'en conclus que vous n'avez fait aucun effort pour aquerir ces dispositions qui paroissent louables en vous, & que vous ne faites autre chose que suivre une pente naturelle. De là vient qu'il n'y a presque point d'homme qui n'ait quelque vertu, & que néanmoins il y en a si peu de vertueux. C'est que ce dernier caractère est un caractère aquis, auquel on ne parvient que par la réflexion & par le travail. Ainsi toutes les personnes qui vivent sans réflexion & par le travail. Ainsi toutes les personnes qui vivent sans réflexion, (& tels sont les 99 centiemes du genre humain, car je n'appelle pas réflexion, les entreprises les mieux concertées & les mieux executées, qui ont pour objet notre fortune & nos interets temporels,) toutes les personnes donc qui vivent sans réflexion, c'est à dire, sans retour sur elles mêmes & sur leurs véritables devoirs, ne peuvent absolument aquerir la Vertu, & il seroit contradictoire qu'elles la possédassent. L'assemblage des plus heureuses dispositions naturelles ne produiroit point encore en elles cet effet; & j'ose dire qu'elles ne seroient comparables à cet egard qu'aux animaux bien constitués. Il y a là dequoi rabattre beaucoup de la présomtion de quantité de gens, qui s'elevent au dessus des autres par ces endroits là, & qui rendent orgueilleusement graces au Ciel, comme le Pharisien de l'Evangile, de ce qu'ils ne ressemblent pas à tel ou tel vicieux. Des gens, en qui régne encore des défauts très considerables, peuvent etre plus avancés dans le chemin de la vraye vertu, & plus agréables à

l'Être suprême, que ces Vertueux de tempérament, qui n'ont rien ajouté aux dons que la Nature leur avoit fait. Tout dépend ici de ce que la Raison a opéré, des défauts dont on s'est corrigé, ou des bonnes habitudes qu'on a contractées, après s'être convaincu de la nécessité d'agir ainsi. Socrate étoit dans cette idée, lorsqu'il se réjouissoit d'être né enclin à tous les vices, parce qu'il avoit eu le bonheur de dompter ses penchans vicieux. Ce n'est pas que, toutes choses égales, il ne soit beaucoup plus avantageux de naître avec des dispositions favorables aux Vertus particulières; on en a d'autant plus de facilité à bâtir l'édifice total de la Vertu; ce sont autant de matériaux préparés, de pierres taillées, qui peuvent y entrer. Il y a des tempéramens qui luttent pendant longtems avec violence contre la Raison, & qui retardent considérablement l'acquisition d'une vertu complete. Mais aussi ceux qui surmontent ces obstacles sont comme les Soldats, qui ont fait diverses Campagnes avec bravoure, & qu'on préfère à ceux qui n'ont jamais vu l'Ennemi. Au reste on trouve un beau morceau dans *Proclus* sur la Vertu: c'est sa XXXII<sup>e</sup> Dissertation sur la République de Platon; à quoi l'on peut joindre Platon \* lui-même, *Alcinous* \*\* & \*\*\* *Apulée*.

(48) LES VERTUS NAISSENT DU  
BON GOUVERNEMENT DES ÉTATS)  
Les anciens Philosophes, dont quelques uns ont  
été en même tems Législateurs, ont beaucoup in-  
sisté.

\* De Repub. L. IV.

\*\* Cap. 28.

\*\*\* L. I. de Dogm. Plat.

été sur cette idée, & ont regardé la forme des Gouvernement comme le principe le plus efficace des vertus. C'étoit une des principales Doctrines des Ecoles de Pythagore & de Platon. Il y a là dessus un beau passage du Traité de Hippodamus, Philosophe Pythagoricien, sur le bonheur, rapporté dans *Stobée*, où cet Auteur enseigne que la Vertu & la félicité dépendent de l'*Eunomie*, c'est à dire, de la saine administration des Etats, qui est une espece de Corne d'abondance, d'où procedent tous les biens de la vie. Platon exalte aussi l'avantage qu'avoit eu *Timée* de naître dans un semblable Etat. On ne sauroit nier en effet que les Citoyens ne se ressentent de l'esprit & des maximes qui régissent dans leur Patrie, & que les Vertus, ou les Vices, n'acquierent un degré de force beaucoup plus grand, lorsque le Gouvernement public les autorise & les encourage.

κ.φ. ιβ.

Chap. XL

Περὶ ὀρθῆς Πολιτείας.  
καὶ φιλοίας.

De bonis & de melioribus  
Gouvernement.

Καὶ αἱ Πολιτεῖαι  
δὲ κατὰ τὴν τρι-  
μέρειαν γίνονται τῆς  
ψυχῆς. εἴκασι γὰρ  
οἱ μὲν ἄρχοντες τῷ  
λόγῳ, οἱ δὲ στρατιῶ-  
ται

Le Gouvernement  
des Etats semble  
formé sur le modele  
des trois parties de  
l'Ame. (49) Ceux  
qui ont le Comman-  
dement représen-  
tent la Raison; les  
G 3 Sol-

\* Serm. Cl.

ται τῷ θυμῷ. οἱ δὲ  
 δῆμοι ταῖς ἐπιθυμίαις.  
 Καὶ ὅπου μὲν κατὰ  
 λόγον πράττεται  
 πάντα, καὶ ὁ πάν-  
 των ἄριστος ἄρχει, Βα-  
 σιλεία γίνεται. ὅπου  
 δὲ κατὰ λόγον τὸ καὶ  
 θυμὸν πλείους ἑνὸς  
 ἄρχουσιν, Ἀριστοκρα-  
 τίαν εἶναι συμβαίνει.  
 ὅπου δὲ κατὰ ἐπιθυ-  
 μίαν πολιτεύονται,  
 καὶ αἱ τιμαὶ πρὸς τα  
 χρήσιμα γίνονται, Τι-  
 μοκρατία ἢ τοιαύτη  
 πολιτεία καλεῖται.  
 ἐναντία δὲ, Βασιλεία  
 μὲν Τυραννίς· ἢ μὲν  
 γὰρ μετὰ λόγου πάν-  
 τως, ἢ δὲ οὐδὲν κα-  
 τὰ λόγον ποιεῖ. Ἀρι-  
 στοκρα-

Soldats, l'appetit iras-  
 cible; le Peuple, l'ap-  
 petit concupiscible:  
 Là où tout est régi  
 par la Raison, & où le  
 meilleur gouverne,  
 c'est l'Etat Monar-  
 chique. Là où le  
 Gouvernement est ad-  
 ministré par plus  
 d'une personne, &  
 où l'appetit irascible  
 influe aussi bien que  
 la Raison, c'est l'Ari-  
 stocratie. Là où la  
 convoitise domine,  
 & où l'on rapporte  
 tout à son utilité par-  
 ticulière, c'est la Ti-  
 moκραtie. Le con-  
 traire de l'Etat Mo-  
 narchique, c'est la  
 Tyrannie, puisque  
 dans le premier tout  
 se fait par la Raison,  
 & dans l'autre tout  
 contre la Raison. Le  
 contraire de l'Ari-  
 stocratie, c'est l'Oli-  
 garchie;

εὐκρατία δὲ Ὀλιγαρχία. ὅτι οὐχ οἱ ἀριστοί, ἀλλ' ὀλίγοι κακίστοι ἀρχοῦσιν. Τιμοκρατία δὲ Δημοκρατία, ὅτι οὐχ οἱ τὰ οὐσίας ἔχοντες, ἀλλ' ὁ δῆμος κύριός ἐστι πάντων.

garchie; car au lieu des meilleurs, c'est un petit nombre des plus mauvais qui gouvernent. Enfin l'opposé de la Timocratie c'est la Démocratie, qui a lieu, quand ce ne sont pas les plus opulens qui dirigent les affaires, mais que le Peuple en général est le Maître.

## REFLEXIONS

sur le Chap. XI.

(49) SUR LE MODELE DES TROIS PARTIES DE L'AME) Cette comparaison est ingénieuse. Toutes les passions influent sur le Systeme des Etats, & la Raison y entre aussi pour sa quotepart. Mais les diverses proportions, suivant lesquelles les effets des passions se manifestent, & se combinent avec ceux de la Raison, sont déterminés par la forme même des Gouvernemens. Un seul Maître, un Monarque, des ordres duquel tout émane, représente l'Empire de la Raison. Cela avoit surtout lieu par rapport aux Monarques électifs, & dans les tems où la Couronne étoit le partage du plus digne. Les successions héréditaires, qui ont réduit de vastes

G 4

Empire



Empires à n'être plus que de simples patrimoines, ont entièrement changé cette prérogative de la Monarchie, & le Trône a été occupé dans tous les Siècles par un grand nombre de Princes qui, bien loin d'être l'Image de la Raison, ont été les affreux modèles des Vices les plus détestables. La partie militaire de l'Etat ressemble à l'appétit irascible; & les Etats où cette partie domine, sont sujets à des mouvemens violens, & pareils à ceux que la colere excite dans le Corps humain. On en peut puiser les exemples dans les étranges révolutions, auxquelles l'Empire Romain fut assujetti, depuis que les Armées se furent emparées du droit d'élection, & à celles que la Turquie & la Russie nous offrent de tems en tems. Enfin, quand le Peuple est pourvu de l'autorité, ses desirs effrenés expriment fort bien les effets de l'appétit concupiscible en nous. On fait que les mouvemens d'une populace en fureur sont également impetueux, & de courte durée. Ces révolutions qui ont quelquefois placé des gens de néant au haut de la roüe, comme un Mazamello, & d'autres de pareille étoffe, ont eu le même cours que les torrens, qui détruisent tout ce qui s'oppose à leur passage, mais qui se dissipent & disparoissent bientôt. Comme l'harmonie de la Raison avec les Passions est l'état le plus parfait de notre Ame, de même les Gouvernemens où les trois formes sont combinées, & qu'on peut appeller Monarchico-Aristocratique-Démocratiques, sont ceux d'où découlent le plus d'avantages pour la splendeur & la force de l'Etat, & pour la prospérité des particuliers.

K&Φ. 43.

κεφ. ς.

Chap. XII.

Πόθεν τὰ κακά. καὶ  
 ἐτι κακοῦ φύσις οὐκ  
 ἔστιν.

D'où viennent les  
 maux; (50) & que la Na-  
 ture du mal n'existe  
 point.

Ἀλλὰ πῶς Θεῶν  
 ἀγαθῶν ὄντων,  
 καὶ πάντα ποιόντων,  
 τὰ κακά ἐν τῷ Κόσ-  
 μῳ; ἢ πρῶτον μὲν  
 αὐτο τοῦτο ῥητέον,  
 ὅτι Θεῶν ἀγαθῶν ὄν-  
 των, καὶ πάντα ποι-  
 ούντων, κακοῦ φύσις  
 οὐκ ἔστιν, ἀπουσία  
 δὲ ἀγαθοῦ γίνεται  
 ὡςπερ καὶ σκότος  
 αὐτὸ μὲν οὐκ ἔστιν,  
 ἀπουσία δὲ φωτός  
 γίνεται. ἀνάγκη δὲ  
 εἶπερ ἔστιν, ἢ ἐν Θεοῖς  
 εἶναι, ἢ νοῖς, ἢ ψυ-

Mais comment,  
 les Dieux etant  
 bons, & faisant tout,  
 y a-t-il des maux  
 dans le Monde? La  
 premiere chose, qui  
 se presente à dire là  
 dessus, c'est que la  
 Nature du mal n'exi-  
 ste point, (51) & qu'il  
 n'arrive que par l'ab-  
 sence du bien; tout  
 comme les ténèbres  
 ne sont point par  
 elles-mêmes, & ne  
 consistent que dans  
 la privation de la lu-  
 miere. En effet, si le  
 Mal avoit une exi-  
 stence réelle, il fau-  
 droit nécessairement  
 que ce fut dans les  
 Dieux, dans l'Enten-  
 dement, dans l'Ame,  
 ou dans le Corps.

καῖς,

G 5

Cc

χαῖς, ἢ σώμασιν.  
 ἀλλ' ἐν μὲν Θεοῖς  
 οὐκ ἐσὶν. ἐπειδὴ πᾶς  
 Θεὸς ἀγαθός. εἰ δὲ  
 νοῦν τις Φησὶ κακόν,  
 νοῦν ἀνόητον λέγει.  
 εἰ δὲ ψυχὴν, χείρο-  
 να ποιήσει σώματος.  
 πᾶν γὰρ σῶμα καθ'  
 ἑαυτὸ κακίαν οὐκ ἔ-  
 χει. εἰ δὲ ἐκ ψυχῆς  
 καὶ σώματος, ἄλο-  
 γον, κεχωρισμένα μὲν  
 μὴ εἶναι κακά, συ-  
 νελθόντα δὲ κακίαν  
 ποιεῖν. Ἐἰ δὲ Δαίμο-  
 νάς τις λέγει κακούς,  
 εἰ μὲν ἐκ Θεῶν τὴν  
 δύναμιν ἔχουσιν, οὐκ  
 αὖ, εἶεν κακοί. εἰ δὲ  
 ἀλλαχόθεν, οὐ πάν-

Ce n'est pas dans les  
 Dieux, puisque tou-  
 te Divinité est bon-  
 ne. Dire de l'Enten-  
 dement, qu'il est mau-  
 vais, c'est dire qu'il est  
 sans Entendement.  
 L'affirmer de l'Ame,  
 c'est la mettre au des-  
 sous du Corps; car  
 tout corps par soi-même  
 n'a rien de mau-  
 vais. Dériver le mal  
 de l'Ame & du Corps  
 unis ensemble, c'est  
 une absurdité, deux  
 choses, dont chacu-  
 ne à part n'est point  
 mauvaise, ne pou-  
 vant former le mal  
 par leur union. Si  
 l'on avance que les  
 Démons sont mau-  
 vais, (52) on ne sau-  
 roit le prouver. Car  
 s'ils tiennent leurs  
 facultés des Dieux,  
 elles ne sauroit être  
 mauvaises; & s'ils les

τα

tien-

τα ποιούσιν οι Θεοί.  
 'Ει δὲ μὴ πάντα ποι-  
 οῦσιν, ὁ βουλόμενοι  
 οὐ δύνανται, ἢ δυνά-  
 μενοι οὐ βούλονται  
 ὧν οὐδέτερον πρέπει  
 Θεῶ. Ὅτι μὲν οὖν  
 οὐδὲν ἐν τῷ Κόσμῳ  
 Φύσει κακόν, ἐκ τού-  
 των ἔστιν ἰδεῖν. Περὶ  
 δὲ τὰς τῶν ἀνθρώπων  
 ἐνεργείας, καὶ τού-  
 των οὐ πάντων, οὐ-  
 δὲ αἰεὶ φαίνεται τὰ  
 κακά. Ταῦτα δὲ εἰ-  
 μὲν δι' αὐτὸ τὸ κακὸν  
 ἡμάρτανον ἀνθρώποι,  
 αὐτὴ ἂν ἦν ἡ Φύσις  
 κακῆ. εἰ δὲ ὁ μὴν μοι-  
 χεύων, τὴν μὲν μοι-

tiennent d'ailleurs,  
 les Dieux ne produi-  
 sent donc pas tout.  
 S'ils ne produisent  
 pas tout, ou le vou-  
 lant, ils ne le peuvent  
 pas, ou le pouvant,  
 ils ne le veulent pas.  
 Ni l'un ni l'autre  
 ne convient à la  
 Divinité. On voit  
 donc par toutes ces  
 Réflexions, qu'il n'y  
 a rien dans le Mon-  
 de, qui soit naturel-  
 lement mauvais. Le  
 mal ne paroît pas  
 même exister. tou-  
 jours dans les actions  
 des hommes, & cel-  
 les qui passent pour  
 mauvaises, ne le sont  
 pas dans toute leur  
 étendue. Si les hom-  
 mes faisoient le mal  
 pour le mal, alors la  
 Nature elle-même  
 seroit mauvaise. Mais  
 celui qui commet  
 adul-

χείαν

adul-

χείαν ἡγείται κακόν,  
 τὴν δὲ ἡδονὴν ἀγα-  
 θόν· ὁ δὲ Φονεύων,  
 τὸν μὲν Φόνον ἡγεί-  
 ται κακόν, τὰ δὲ  
 χρήματα ἀγαθά· ὁ  
 δὲ ἐχθρόν κακῶς ποι-  
 ῶν, τὸ μὲν κακῶς  
 ποιῆσαι, κακόν, τὸ  
 δὲ πρὸν ἐχθρόν ἀμάρ-  
 τασθαι, ἀγαθόν. καὶ  
 πάντα οὕτως ἀμαρ-  
 τάνει ψυχῇ, καὶ δι'  
 ἀγαθότητα γίνεται τὰ  
 κακά· ὡσπερ διὰ τὸ  
 Φῶς μὴ εἶναι, γίνε-  
 σθαι σκότος· Φύσει  
 μὴ ὄν· ἀμαρτάνει μὲν  
 οὖν ψυχῇ, ὅτι ἐφιέ-  
 ται ἀγαθοῦ· πλανᾶ-

ται

adultère, regarde l'a-  
 dultère comme un  
 mal, & la volupté  
 comme un bien: Ce-  
 lui qui tué, regarde le  
 meurtre comme un  
 mal, & l'argent qui  
 lui en revient com-  
 me un bien: Celui  
 qui fait du tort à son  
 ennemi, fait bien que  
 faire du tort est un  
 mal; mais il appelle  
 bien, le plaisir de la  
 vengeance. C'est là  
 le principe constant  
 des égaremens de  
 l'Âme, & l'idée du  
 Bien est toujours la  
 cause qui produit le  
 Mal. Il en est, com-  
 me nous l'avons déjà  
 dit, ainsi que de la lu-  
 mière; quand elle  
 n'existe point, les té-  
 nèbres surviennent,  
 qui sont naturelle-  
 ment un néant. L'Â-  
 me s'égare donc à la  
 pour-

ται δὲ περὶ τὸ ἀγα-  
θόν, ὅτι μὴ πρώτη  
ἐστὶν οὐσία. ὑπὲρ δὲ  
τοῦ μὴ πλανᾶσθαι,  
καὶ πλανηθεῖσαν θε-  
ραπεύεσθαι, πολλὰ  
παρὰ Θεῶν γινόμενά  
ἐστὶν ἰδεῖν. Καὶ γὰρ  
Τέχναι, καὶ Ἐπιστή-  
μαι, καὶ Ἀρεταί, Ἐυ-  
χαίτε, καὶ Θυσίαι,  
καὶ Τελεταί, Νόμοι  
τε καὶ Πολιτεῖαι, Δί-  
και τε, καὶ Κολά-  
σεις, διὰ τὸ κωλύειν  
ψυχὰς ἀμαρτάνειν  
ἐγένετο καὶ τοῦ σώ-  
ματος ἐξελθούσας  
Θεοὶ καθάρσιοι, καὶ  
Δαίμονες τῶν ἀμαρ-  
τημάτων καθαίρουσι.

pour suite du Bien; &  
elle se trompe dans  
son objet, parce que  
ce n'est pas la pre-  
miere Essence. (53)  
D'un autre coté, les  
Dieux ont pris une  
infinité de précau-  
tions, pour préserver  
l'Ame de ces erreurs,  
ou pour l'en guérir,  
lors qu'elle en est at-  
taquée. Les Arts, les  
Sciences, les Vertus,  
les Prieres, les Sacri-  
fices, les Cérémon-  
ies mystérieuses, les  
Loix, les Formes de  
Gouvernement, les  
Jugemens & les Pei-  
nes, tout cela est de-  
stiné à empêcher les  
Ames de pécher. En-  
fin, au sortir du Corps  
il y a des Dieux qui  
leur procurent l'ex-  
piation, & des Dé-  
mons (54) qui les net-  
toyent de leurs pe-  
chés.

REFLE-

## REFLEXIONS

sur le Chap. XII.

(50) D'OU VIENNENT LES MAUX?)  
 ἡδὲν τὰ κακά; Grande Question, s'il en fut jamais,  
 & qui n'a cessé d'exercer les Philosophes & les  
 Theologiens de tous les Siecles. Il n'y a qu'à  
 consulter ce qu'ont écrit là dessus *Porphyre*, *Fam-  
 blique* dans son Livre des *Mysteres*, l'Empereur  
*Julien*, *Theophraste*, *Simplicius* sur *Epictete*, & par-  
 mi les Auteurs Ecclesiastiques, *Maximus*, *Origene*,  
*Methodius*, *Theodoret*, *Nemesius*, *S. Augustin*, & en  
 général tous ceux qui ont examiné la matiere,  
 περὶ ἀρχῶν καὶ ἄλλῃς. On peut remarquer en passant,  
 que le même Ouvrage est attribué à *Maxime* &  
 à *Methodius*; mais si l'on veut s'en rapporter au  
 témoignage d'*Eusebe* & de *S. Jerome*, il est de  
*Maxime*. Toutes ces discussions, de tant de mains  
 differentes, ont plus souvent embrouillé la matie-  
 re, qu'elles ne l'ont éclaircie; & les solutions dif-  
 ferentes qu'on a proposées, ont presque toujours  
 été la source de nouvelles difficultés. Il n'y a  
 qu'à parcourir le Dictionnaire de *Bayle*, pour voir  
 comment ce célèbre *Pyrrhonien* a su tirer parti  
 de toutes ces divisions, pour tracer un vrai *Laby-  
 rinthe*, d'où il eseroit que personne ne pourroit  
 se tirer. Cela a fait naître de nouveaux Ouvra-  
 ges sur cette Question, parmi lesquels la *Theodi-  
 cée* de *Mr. de Leibnitz* mérite incontestablement  
 le premier rang. Je ne vois gueres d'autres prin-  
 cipes que les siens, par lesquels on puisse fermer  
 raisonnablement la bouche aux *Manichéens*, & à  
 tous ceux qui combattent les perfections de Dieu  
 par des raisons prises de l'existence du mal. Il  
 seroit

feroit superflu que je m'engageasse ici dans aucun raisonnement sur le fonds de cette Question; cela me meneroit trop loin, & je ne pourrois dire que ce qui a déjà été tant de fois dit & repeté.

(51) LA NATURE DU MAL N'EXISTE POINT) Il y a de la subtilité dans ce Chapitre de *Salluste*, mais on n'y trouve pas la solidité qu'il fait paroître sur d'autres matieres. On ne sauroit affirmer que le Mal soit une simple privation, c'est un Etat très positif. En vain notre Philosophe cherche où il n'est point, tandis que tout indique où il est, & quels en sont les effets. Je ne m'arrêterai donc point à le suivre dans ses subdivisions, qui ne prouvent rien moins que ce qu'il veut leur faire prouver.

(42) QUE LES DÉMONS SONT MAUVAIS) Il est beaucoup parlé de Démons dans la Theologie Payenne, où ils etoient généralement reconnus pour des Etres malins, ou mauvais. Les Chaldéens les réputoient même naturellement tels, φύσει κακοί, comme on le peut voir dans *Plutarque de Iside*, & dans *Damascius*. Ils leur donnoient pour Chef *Arimanius*. Ils les regardoient comme des Etres opposés à la Divinité; & c'est d'après leur doctrine que *Jamblique* dit; \* Δαίμονας πονηρὰ ἀντὶ θεῶν διεκρίνοντα, ἔς τε καὶ καλεῖσιν ἀντιθέου. *Empedocle* semble avoir connu le Dogme de leur chute & de leur punition, à en juger par ces Vers, que *Plutarque* rapporte

\* *Antiquit.*

'Αιδίον μὴ γὰρ εἶναι μένος πάντες δὲ δίκαια,  
 πάντες δὲ ἐκ χλοῆς ἕως ἀπέκλυσε, γὰρ ὁ ἱερωδῆς  
 Ἡελίς ἀκάματος, ὃ δ' ἀΐθερος ἑμβάλα δίναις,  
 "Ἄλλος δ' ἔξ ἄλλας δέχεται, συγκύβει δὲ πάντες.

Il n'y a qu'à voir *Porphyre*, \* *Jamblique*, \*\* *Essebe*, \*\*\* & *Demys* \*\*\*\* l'Arcopagite, dans les endroits cités, pour se former une notion de la Démonologie, tant Payenne que Chrétienne.

(43) ELLE SE TROMPE DANS SON OBJET, PARCEQUE CE N'EST PAS LA PREMIERE ESSENCE.) Rasseblons ici toute la doctrine de l'Auteur sur ce sujet, sous un même point de vue. Il n'y a point de mal à proprement parler, selon lui, dans le Monde, parceque ce n'est jamais l'idée du mal qui détermine les hommes, & que dans les actions les plus atroces, c'est toujours l'apparence de quelque bien qui leur sert de motif. Mais d'où viennent leurs erreurs sur la nature du Bien, erreurs qui ne font autre chose que les Vices? Elles viennent uniquement de privation, d'ignorance, de ténèbres, de ce que l'idée lumineuse du Souverain Bien leur manquant, ils sont obligés de tâtonner parmi des biens faux & apparens. Il en est comme quand je suis au milieu d'une nuit obscure dans ma chambre. Il n'y a point de mal, à proprement parler, dans cette Chambre, rien qui soit propre à me blesser, ni précipice, ni épée suspendue. Cependant, je me heurte contre le mur que je prens

\* Apud Proclus, in Tim. L. I. p. 24. & 51.

\*\* De Egypt. Theol. seq. 3. c. 32. & seq. 4. c. 7.

\*\*\* Πρωτ. Ev. L. IV. c. 21. 22. 23.

\*\*\*\* Div. nom. C. IV. Sect. 18. & 25.

prends pour la porte, & je me casse la tête. N'est-ce pas à la simple absence de la lumière qu'il faut rapporter ce mal, & celui qui l'imputeroit à l'arrangement des Meubles, à l'Architecture de la Chambre, ne raisonneroit-il pas d'une manière extravagante? Voilà l'Image du Monde; tout y est bien, tout y a sa bonté propre. Mais l'homme, *n'étant pas la première Essence*, c'est à dire, n'ayant pas, comme le premier Etre, la Toute Science & l'Infaillibilité en partage, l'homme prend par méprise une chose pour une autre, & bouleversant l'usage des biens qui l'environnent, il les transforme en maux. Un verre ou deux d'une excellente liqueur étoient un baume pour lui, il s'imagine qu'une ou deux bouteilles seront à plus forte raison très salutaires, & il en est la victime. Où est le mal, sinon dans le défaut de lumière? Le Corps étoit bon, la liqueur étoit bonne, il en résulte néanmoins un très mauvais effet, parce que l'homme n'a pas su régler l'usage de ce bien. On ne sauroit disconvenir que ce ne soit là un des principes les plus féconds des égaremens des hommes, & que ces égaremens ne viennent, que de ce que les Biens dont il s'occupe, ne sont pas le Souverain Bien. Ce Bien par excellence distinctement connu, & devenu l'objet de l'attention & de la recherche des hommes, les délivre pour jamais de toute atteinte de mal & de péché; & il ne faut point chercher d'autre raison de l'impeccabilité & de la félicité des Anges & des Bienheureux. Mais les Mortels placés ici-bas dans un éloignement du Souverain Bien, qui ne le leur laisse entrevoir que d'une manière très confuse, & dans la proximité de divers Biens finis, qui sont continuellement sur

H.

eux

eux des impressions sensibles & vives, c'est pour eux un état d'illusion & de danger, qui produit à toute heure quelque effet funeste.

(54) DES DIEUX . . . ET DES DÉMONS QUI LES NETTOYENT DE LEURS PÉCHÉS) L'idée de purifications pour les Ames est de la plus haute Antiquité, & elle faisoit le Dogme capital de la fameuse Doctrine des Initiations. Encore aujourd'hui bien des Docteurs Chrétiens ne conçoivent pas que l'Ame, en sortant de ce Corps, où elle a contracté diverses souillures, puisse être admise au séjour de la félicité, sans passer par quelque sorte d'expiation.

κεφ. ιγ.

Πῶς τὰ αἰδία λέγε-  
ται γίνεσθαι.

Περὶ μὲν οὖν Θεῶν,  
καὶ Κόσμου, καὶ  
τῶν ἀνθρωπίνων πρα-  
γμάτων τοῖς μὴδε δια-  
φιλοσοφίας ἀχθῆναι  
δυναμένοις, μὴδὲ τὰς  
ψυχὰς ἀνιάτοις, ἀρ-  
κῆσει ταῦτα. Περὶ

Chap. XIII.

*Comment l'on peut di-  
re des choses éternelles,  
qu'elles sont produites?*

Ceux qui sont sus-  
ceptibles des di-  
rections de la Philo-  
sophie, & dont les  
Ames ne sont pas in-  
curables, pourront  
tirer un usage suffi-  
sant de ce que nous  
avons dit des Dieux,  
du Monde, & de la  
conduite des choses  
humaines. Il reste à  
faire

δὲ.

δὲ τοῦ γενέσθαι ταῦ-  
 τα ποτὲ, μηδὲ ἀλ-  
 λήλων χωριζέσθαι,  
 λείπεται λέγειν. ἐ-  
 πειδὴ καὶ ἡμεῖς ἐν  
 τοῖς λόγοις ὑπὸ τῶν  
 πρώτων τὰ δεύτερα  
 ἔπιπομεν γινέσθαι.  
 Πᾶν τὸ γινόμενον, ἢ  
 τέχνη, ἢ Φύσει, ἢ  
 κατὰ δύναμιν γίνεται.  
 τὰ μὲν οὖν κατὰ τέχ-  
 νην, ἢ Φύσιν ποιού-  
 ντα, πρότερα εἶναι τῶν  
 ποιουμένων ἀνάγκη.  
 τὰ δὲ κατὰ δύναμιν  
 μεθ' ἑαυτῶν συνίστησι  
 τὰ γινόμενα. ἐπειδὴ  
 καὶ τὴν δύναμιν ἀ-  
 χωρίσον ἔχει. ὡς-  
 περ δὴ ἡλίου μὲν  
 Φῶς,

faire voir que ces  
 choses n'ont jamais  
 été produites, & ne  
 peuvent être sépa-  
 rées les unes des au-  
 tres, & à concilier  
 cette assertion avec  
 ce que nous avons  
 dit ci-dessus, que les  
 secondes, (le Monde  
 & ce qu'il contient,)  
 ont été produites par  
 les premières (par les  
 Dieux.) Tout ce qui  
 est produit (55) vient  
 de la Nature, de l'Art,  
 ou de quelque Puif-  
 sance. Dans les Ou-  
 vrages de la Nature  
 ou de l'Art, il faut  
 nécessairement que  
 la cause précède l'ef-  
 fet; & pour ce qui  
 procède de quelque  
 puissance, il coëxiste  
 avec elle, puisqu'il  
 en est inséparable.  
 Telle est la lumière  
 à l'égard du Soleil, la  
 cha-

Φῶς,

H 2

cha-

Φῶς, πῦρ θερμότη-  
 τα, χιῶν δὲ ψυχρό-  
 τητα. εἰ μὲν οὖν τέχ-  
 νη τὸν Κόσμον ποιῶ-  
 σι Θεοί, οὐ τὸ εἶναι,  
 τὸ δὲ τοῖον εἶναι ποι-  
 οῦσι. πᾶσαι γὰρ τέχ-  
 νη τὸ εἶδος ποιεῖ. πό-  
 θεν οὖν τὸ εἶναι τῷ  
 Κόσμῳ; εἰ δὲ Φύ-  
 σει, πῶς τὸ Φύσει  
 ποιῶν, ἑαυτοῦ τι δι-  
 δῶσι τῷ γινομένῳ;  
 ἀσωμάτων δὲ τῶν  
 Θεῶν ὄντων, ἔχρη  
 τὸν Κόσμον ἀσωμα-  
 τον εἶναι. Εἰ δὲ τὰς  
 Θεοὺς σώματα λέγοι-  
 σις, πόθεν τῶν ἀσω-  
 μάτων ἢ δυνάμεις; εἰ  
 δὲ τοῦτο συγχωρή-  
 σαι,

chaleur à l'égard du  
 feu, la froideur à l'e-  
 gard de la neige. Si  
 le Monde est l'Ou-  
 vrage des Dieux, ils  
 ne lui ont donc pas  
 donné l'être, mais, ils  
 l'ont fait simplement  
 ce qu'il est: car tout  
 Art ne donne que la  
 forme. D'où vient  
 donc l'Être au Mon-  
 de? S'il l'a naturelle-  
 ment, comment ce  
 qui agit par sa Nature,  
 donne-t-il quelque  
 chose de son propre  
 Être à ce qu'il pro-  
 duit? D'ailleurs les  
 Dieux étant incor-  
 porels, il faudroit  
 que le Monde fut  
 aussi incorporel. Ou,  
 si l'on veut que les  
 Dieux soient corpo-  
 res, d'où procède la  
 force des choses in-  
 corporelles? & quand  
 même nous accor-  
 derions

οὐκ ἔστιν

derions

φαίμεν, Φθειρομένου  
 τοῦ Κόσμου τὸν ποι-  
 ῆσαντα Φθειροσθαι  
 ἀνάγκη, ἕπερ κατὰ  
 Φύσιν ποιεῖ. εἰ δὲ μὴ  
 τέχνη, μηδὲ Φύσει  
 τὸν Κόσμον ποιῶσι  
 Θεοὶ, δυνάμει γινό-  
 μενον. τὰ τὴν δύνά-  
 μιν ἔχοντι συνφισα-  
 ται καὶ οὐδὲ ἀπολέ-  
 σθαι ποτὲ τὰ οὕτως  
 γινόμενα δύναται, εἰ  
 μὴ τις τοῦ ποιούντος  
 ἀφέλοι τὴν δύναμιν.  
 ὥστε οἱ τὸν Κόσμον  
 Φθειροντες, Θεοὺς μὴ  
 εἶναι λέγουσιν ἢ  
 Θεοὺς εἶναι λέγον-  
 τες, τὸν Θεὸν ποιῶ-  
 σιν ἀδύνατον. δυνά-

μει

derions ce principe,  
 (que les Dieux sont  
 corporels,) il s'ensui-  
 vroit nécessairement  
 de là, que la destru-  
 ction du Monde em-  
 porteroit celle de  
 son Auteur, à la Na-  
 ture duquel il appar-  
 tiendroit. Puisque  
 le Monde n'est donc  
 l'effet ni de l'Art, ni  
 de la Nature des  
 Dieux, il reste qu'il  
 soit l'ouvrage de leur  
 Puissance. Or, tout ce  
 qui est produit par  
 une Puissance, coëxi-  
 ste au Principe dans  
 lequel elle réside.  
 Suivant cela, ce qui  
 est une fois produit  
 de cette maniere, ne  
 sauroit périr, à moins  
 qu'on ne prive de sa  
 Puissance le Princi-  
 pe d'où il procede.  
 Ainsi ceux qui disent  
 que le Monde périra,  
 nient

H 3

μὲν μὲν οὖν πάντα  
 ποιῶν ἑαυτῷ συνυφί-  
 σῃσι πάντα. μεγίστης  
 δὲ τῆς δυνάμεως οὐ-  
 σης, οὐκ ἀνθρώπους  
 ἔδει καὶ ζῶα μόνα  
 ποιεῖν, ἀλλὰ Θεούς  
 τε καὶ Ἀνθρώπους,  
 καὶ Δαίμονας. καὶ ὅ-  
 τω τῆς ἡμετέρας Φύ-  
 σεως διαφέρει ὁ πρῶ-  
 τος Θεός, τοσούτω  
 πλείους εἶναι, τὰς με-  
 ταξὺ ἡμῶν κἀκείνου  
 δυνάμεις ἀνάγκη.  
 πάντα γὰρ πλείστον  
 ἀλλήλων κεχωρισ-  
 μένα πολλά ἔχει τὰ  
 μέσα.

ses mitoyennes (56) entre celles qui sont  
 séparées, & cela à proportion de l'inter-  
 valle.

nient l'existence des  
 Dieux, ou en l'affir-  
 mant, supposent des  
 Dieux sans puissance.  
 Dès-là donc qu'il y a  
 un Etre qui produit  
 toutes choses par sa  
 Puissance, il faut que  
 toutes choses lui a-  
 yent toujours coëxi-  
 sté. Et comme c'est  
 la Souveraine Puif-  
 sance, elle a produit  
 non seulement des  
 Hommes & des Ani-  
 maux, mais même  
 des Dieux & des Dé-  
 mons. La distance  
 immense qu'il y a en-  
 tre le Dieu Souverain  
 & notre Nature, de-  
 mande qu'il y ait en-  
 tre lui & nous une in-  
 finité d'autres Puif-  
 sances. Car il y a tou-  
 jours plusieurs cho-

REFLE-

# RÉFLEXIONS

sur le Chap. XIII.

(55) TOUT CE QUI EST PRODUIT &c.)

Il y a ici une suite de raisonnemens poussés fort loin, & qui ne manquent par de force. Voici les principes sur lesquels *Salluste* se fonde. Le Monde n'est pas la Divinité, l'Être nécessaire, il faut donc qu'il soit une production de cet Être. Mais quelle idée peut-on se faire de la manière dont il a été produit? Il n'est pas surprenant que l'Idée de la Création, telle que nous la concevons, ne soit point au rang des moyens que notre Philosophe indique. Cette idée a été parfaitement inconnue dans toute l'Antiquité, non seulement Payenne, mais même Juive & Chrétienne, comme Mr. de *Beaufobre* me paroît l'avoir démontré, dans son excellente *Histoire du Manichéisme*. Cela étant ainsi, il reste trois voyes possibles de se représenter l'origine du Monde, la Nature, l'Art, ou la Puissance. La Nature, c'est à dire, que le Monde appartient à l'Essence même des Dieux, & qu'il en fit partie. Mais *Salluste* rejette cette idée par deux raisons. Premièrement, parce qu'on ne peut pas concevoir, comment une Cause, un Agent, donne quelque chose de son propre Être à l'effet qu'il produit; & ensuite, parceque dans la supposition d'un Monde qui appartient à la Nature même des Dieux, il faudroit, ou que le Monde fut incorporel, si les Dieux sont tels, ou que les Dieux fussent corporels, puisque le Monde l'est. A quoi il ajoute une instance prise d'une idée indiquée dans le Chap. II. de ce Traité; c'est

H 4

que

que des Dieux corporels ne fussent pas pour rendre raison d'un Monde, dans lequel on trouve des forces incorporelles. Voyez la note (4) Enfin, si le Monde appartenoit à la Nature des Dieux, sa destruction entraîneroit celle de la Divinité, qui en est l'Auteur; & alors le caractère d'Être nécessaire ne conviendrait plus à Dieu. Dirà-t-on que le Monde est l'ouvrage de l'Art des Dieux? Mais en ce cas, ils ne lui auront donné que la forme, & la matière sera indépendante d'eux, comme le bois & la pierre le sont par rapport à leur existence, des Ouvriers qui les travaillent. Reste donc, suivant *Salluste*, pour unique solution de l'origine du Monde, de le regarder comme un effet de la Puissance des Dieux, mais comme un effet inséparable de son principe, & qui ne peut périr que par l'extinction de la puissance dont il procède. C'est donc proprement la Coëternité du Monde à Dieu, qui est enseignée ici; & il faut avouer que c'est la seule Notion satisfaisante pour ceux que le Flambeau de la Révélation n'a pas conduit au Dogme d'une Puissance creatrice. Ceux qui reconnoissent la Création sont obligés d'avouer, qu'on ne peut se former aucune idée distincte de l'acte qui l'opère; & s'ils veulent être sincères, ils conviendront qu'on ne sauroit se démêler avec succès des Questions sur l'Époque du Monde, & sur l'espèce de mutabilité que cet événement suppose en Dieu. Un Monde, qui est l'effet éternel de la Puissance de son Auteur, semble parer à toutes ces difficultés. Mais en évitant Charybde, on tombe en Scylla. Car l'Éternité est inséparable de tous les autres attributs de l'Être infini & nécessaire, au lieu que le Monde porte des caractères évidens de

de contingence, qui répugnent à ces attributs. En admettant la Création, on ne peut pas tout expliquer, mais on n'est obligé d'admettre aucune contradiction, au lieu qu'en la rejetant, on se jette dans des contradictions palpables. C'est ce que nos Philosophes modernes ont mis dans le plus grand jour.

(56) CAR IL Y A PLUSIEURS CHOSSES MITOYENNES &c.) On ne peut gueres proposer plus distinctement la notion de l'Echelle des Etres, que les découvertes confirment de plus en plus. Il n'y a point de lacune dans la Nature, point d'intervalle qui ne soit exactement rempli, rien n'y va par saut. Ainsi, comme nous concevons encore un abyme infini entre l'Homme & la Divinité, nous pouvons y placer ce que *Salluste* appelle les Dieux & les Démons, c'est à dire, les Intelligences supérieures, que l'Ecriture elle même nous représente distinguées en differens ordres, C'est une conséquence immédiate de la Puissance Souveraine, qui doit avoir deployé son exercice dans la production de toutes les choses possibles qui pouvoient coëxister, & de l'assemblage desquelles résultoit le Monde le plus digne de son Auteur. On voit donc qu'il n'y a presque point de verité importante, dont *Salluste* ne fournisse, pour ainsi dire, le germe & le principe.

Πῶς οἱ Θεοὶ μὴ μεταβαλλόμενοι, ὀργίζεσθαι καὶ θεραπεύεσθαι λέγονται.

*Comment les Dieux étant immuables, peuvent s'irriter & s'apaiser? (57)*

**Ε**ἰ δέ τις τὸ μὲν Θεοὺς μὴ μεταβάλλεσθαι ἔυλογόν τε ἡγεῖται καὶ ἀληθές, ἀπορεῖ δὲ πῶς ἀγαθοῖς μὲν χαίρουσι, κακούς δὲ ἀποσρέφονται καὶ ἀμαρτάνουσι μὲν ὀργίζονται, θεραπεύομενοι δὲ ἴλεω γίνονται, ῥητέον, ὡς οὐ χαίρει Θεός τὸ γὰρ χαῖρον, καὶ λυπείται οὐδὲ ὀργίζεται πάθος γὰρ καὶ τὰ ὀργίζεσθαι. οὐδὲ δώροις θεραπεύε-

**C**eux qui regardent l'immutabilité des Dieux comme une idée saine & conforme à la vérité, sont en doute sur la manière dont les Dieux peuvent prendre plaisir aux gens de bien, & avoir de l'aversion pour les méchans. En effet ils s'irritent contre les pécheurs, & s'apaisent par les hommages. Il faut pourtant dire, que la Divinité ne se réjouit point; car ce qui est susceptible, de joye, l'est aussi de tristesse; qu'elle ne s'irrite point, car la colere est une passion; enfin qu'on

ται

ται. ἡδὸνη γὰρ ἂν ἤτ-  
 τηθείη. οὐδέ, θέμις ἐκ  
 τῶν ἀνθρωπίνων πρα-  
 γμάτων, οὔτε καλῶς,  
 οὔτε κακῶς ἔχειν τὸ  
 θεῖον. Ἄλλ' ἐκεῖνοι  
 μὲν ἀγαθοὶ τε εἰσιν  
 αἰεὶ, καὶ ὠφελούσι  
 μόνον. βλάπτουσι δὲ  
 οὐδέποτε, κατὰ τὰ  
 αὐτὰ ὡσαύτως ἔχον-  
 τες. ἡμεῖς δὲ ἀγαθοὶ  
 μὲν ὄντες δι' ὁμοίτη-  
 τα Θεοῖς συναπτόμε-  
 θα, κακοὶ δὲ γενόμε-  
 νοι δι' ἀνομοίτητα  
 χωρίζομεθα· καὶ κατ'  
 ἀρετὰς ζῶντες, ἐχό-  
 μεθα τῶν Θεῶν, κα-  
 κοὶ δὲ γενόμενοι ἐχ-  
 θροὺς ἡμῖν ποιοῦμεν  
 ἐκείνους. οὐκ ἐκείνων  
 ὀργίζο-

qu' on ne l'appaise  
 point par des dons,  
 car autrement elle  
 cederait aux attraits  
 de la volupté. Il  
 n'est pas permis non  
 plus de croire, que  
 les choses humaines  
 puissent influencer en  
 bien ou en mal sur  
 l'etat des Dieux. Ils  
 sont eternellement  
 bons & bienfaisans,  
 ils ne nuisent jamais  
 & tiennent toujours  
 une conduite uni-  
 forme. Pour nous,  
 lorsque nous som-  
 mes bons, cette res-  
 semblance nous unit  
 en quelque sorte aux  
 Dieux, & lorsque  
 nous sommes mau-  
 vais, cette dissem-  
 blance nous en sé-  
 pare. En vivant sui-  
 vant la vertu, nous  
 sommes attachés à  
 la Divinité; en nous  
 plon-

ἀργιζομένων ; ἀλλὰ τῶν ἀμαρτημάτων Θεοὺς μὲν ἡμῖν οὐκ ἐώντων ἐλλάμπειν, Δαίμοσι δὲ κολαζικοῖς συναπτόντων. Εἰ δὲ Ἐυχαῖς, καὶ Θυσίαις λύσιν τῶν ἀμαρτημάτων εὐρίσκομεν, καὶ τοὺς Θεοὺς θεραπεύομεν, καὶ μεταβάλλομεν, ἀλλὰ διὰ τῶν δραμένων, καὶ τῆς πρὸς τὸ θεῖον ἐπιστροφῆς τὴν ἡμετέραν κακίαν ἰώμενοι, πάλιν τῆς τῶν Θεῶν ἀγαθότητος ἀπολαύομεν, ὡς τε ὅμοιον τὸν Θεὸν λέγειν τοὺς κακοὺς ἀποσρέφειν,

plongeant dans le vice, nous nous rendons les Dieux ennemis, non parce qu'ils s'irritent, mais parce que nos pechés les empêchent de nous illuminer, & nous livrent aux Démons vangeurs. Si les Prières & les Sacrifices nous procurent la rémission de nos pechés, en fléchissant les Dieux & les changeant à notre egard, c'est au fonds parce que nos actions & notre retour à la Divinité, en nous guérissant de notre malice, nous rendent de nouveau participans de la bonté des Dieux. Les Dieux ne s'éloignent donc des Méchans, & n'ont de l'aversion pour eux, que de la même

καὶ

manie-

καὶ τὸν ἥλιον τοῖς ἐ- maniere que le So-  
 σερημένοις τῶν ὀφθαλμῶν leil s'eclipse pour  
 κρύπτεσθαι. ceux qui sont privés  
 de la vûe.

## RÉFLÉXIONS

sur le Chap. XIV.

(57) COMMENT LES DIEUX, ETANT IMMUABLES, PEUVENT S'IRRITER ET S'APPAISER?) Je ne crois pas qu'on ait jamais rien proposé de plus sensé, ni de plus fort sur cette matiere. Toutes les Religions representent la Divinité, comme etant tantot irritée, tantot propice, & comme se passionnant en quelque sorte au sujet des actions humaines. Nos Saintes Lettres elles-mêmes employent perpetuellement des expressions, qui réveillent ces idées, & dont nos Theologiens se débarassent par la distinction entre *ἀποκρίματα*, & *ἰσορροπία*. Le saine Raison dicte en effet que la Divinité est impassible, & à l'abri de toutes les impressions qui procedent des choses finies & créées. „La „Divinité, dit *Salluste*, ne se rejouit point, car autrement il faudroit qu'elle put s'attrister; elle „ne s'appaie point par les dons, car elle seroit „comme vaincuë par l'attrait de la Volupté.“ Qu'arrive-t-il donc, lorsque les hommes rentrent en quelque sorte en grace auprès du Souverain Etre? Rien autre chose, sinon qu'ils rentrent dans l'ordre, & se retrouvent à portée de jouir des graces, dont les desordres & les vices les avoient

avoient privés. La Divinité est toujours la même, sage & bienfaisante. Ses bienfaits réglés par sa sagesse, font le partage de ceux qui tiennent une conduite propre à en jouir. Tant qu'ils persévèrent dans cette conduite, ils sont favorisés des Dieux, comme celui qui se tient au Soleil, reçoit la lumière & la chaleur de ses rayons. Lorsqu'ils s'en écartent, les Dieux ne retirent point leurs graces, mais ce sont les pécheurs qui se mettent hors de la Sphere des graces; comme celui qui se met sous un arbre touffu, cesse de recevoir l'action du Soleil, quoique cet Astre demeure également vif & lumineux. La Divinité voit ces allées & venues des hommes, si je puis m'exprimer ainsi; elle les voit sans aucune émotion, & n'a besoin d'aucune sorte de démarches, pour récompenser les bons & punir les méchants. Les uns & les autres trouvent dans leur situation même les principes de leur bonheur & de leur malheur, à mesure qu'ils s'approchent, ou qu'ils s'éloignent du Souverain Bien. Et qu'est-ce encore que cette approche & cet éloignement, termes Métaphoriques qu'il faut ramener à une signification distincte. *Salluste* nous la fournira. Lorsque nous sommes gens de bien, cette ressemblance nous unit en quelque sorte aux Dieux, δι ὁμοιοτήτα θεοῖς συναπτόμεθα; & lorsque nous sommes mauvais, cette ressemblance nous en sépare, δι ἀνομοιοτήτα χωρίζομεθα. Il semble qu'il ne puisse trouver des expressions assez fortes pour représenter cette union; car il ajoute encore qu'en vivant dans la vertu, nous sommes attachés, nous tenons à la Divinité, ἐχόμεθα τῶν θεῶν. La dévotion la plus raisonnable, mais en même tems la plus sublime, fournit-elle quelque chose de plus épuré & de

& de plus élevé? Nos pechés, continue-t-il, (car je ne saurois me lasser de le suivre,) nos pechés empêchent que les Dieux ne nous illuminent, & nous livrent aux Démons Vangeurs, *Δαίμονσι κολασι-νοῖς*. Tout cela s'effectue par une suite naturelle de l'arrangement des choses, sans aucun acte de severité & de vengeance de la part des Dieux. Enfin nos Prières, & nos Sacrifices, n'ont d'autre efficace que celle qui procede de notre retour réel & sincère à la Divinité, c'est à dire, à la Vertu. Magnifique idée! rayon admirable de lumiere dans le sein des ténèbres du Paganisme! Nous supposons des Dieux fléchis par nos hommages; mais il faut écarter tout ce que cette idée a de grossier & de confus, comme si la Divinité étoit flattée de voir les hommes rampans, humiliés, de flairer l'odeur des sacrifices, & de s'abreuver de torrens de sang. Si toutes ces actions n'expriment pas le renoncement à notre malice, si elles ne sont pas accompagnées de notre guérison interieure & spirituelle, nous demeurons toujours dans le même éloignement de la Divinité. Le moment où nous commençons à être rendus de nouveau participans de ses faveurs, c'est celui où nous rentrons dans l'ordre, & les progrès que nous faisons dans cette route, décident de la bienveillance celeste à notre égard. C'est ainsi que les agitations & l'inconstance sont le partage des mortels, tandis que Dieu demeure le même *bien, aujourd'hui & éternellement.*

Κεφ. 16.

Κοφ. ιε.

Διατί ἀνευδεεῖς ὄν-  
ται τοὺς θεοὺς τι-  
μῶμε.

Chap. XV.

Pourquoi nous hono-  
rons les Dieux, qui  
n'ont besoin de  
rien?

Ἐκ δὲ τούτων καὶ  
ἡ περὶ θυσικῶν,  
καὶ τῶν ἄλλων τῶν  
εἰς Θεοὺς γινομένων  
λέλυται ζήτησις.  
Ἄυτὸ μὲν γὰρ τὸ θεῖ-  
ον ἀνευδεές· αἱ δὲ τι-  
μαὶ τῆς ἡμετέρας ὠ-  
φελείας ἕνεκα γίνον-  
ται. καὶ ἡ μὲν Πρό-  
νοια τῶν Θεῶν δια-  
τείνει πανταχῆ, ἐπι-  
τηδείωτος δὲ μόνον  
πρὸς ὑποδοχὴν δεῖ-  
ται. πᾶσα δὲ ἐπιτη-  
δείωτης, μιμήσει καὶ  
ὁμοίωσιν γίνεται. διὸ

Ce que nous ve-  
nons de dire des  
Sacrifices, & des au-  
tres Parties du culte  
qu'on rend aux  
Dieux, sert à résoudre une Question.  
La Divinité n'a be-  
soin de rien; ainsi le  
culte que nous lui  
rendons, ne peut se  
rapporter qu'à no-  
tre propre utilité.  
La Providence des  
Dieux est universel-  
lement répandue,  
mais il faut une cer-  
taine habitude (58)  
pour nous la faire  
appercevoir. Or toute  
habitude consiste  
dans l'imitation &  
dans la ressemblance.  
C'est pour cet  
effet

οἱ

effet

οἱ μὲν ναοὶ τὸν οὐρα-  
 νὸν, οἱ δὲ βωμοὶ μι-  
 μοῦνται τὴν γῆν, τὰ  
 δὲ ἀγάλματα τὴν  
 ζῶην, καὶ διὰ τοῦτο  
 ζώοις ἀπειμασαι, αἱ  
 δὲ εὐχαὶ τὸ νοερόν,  
 οἱ δὲ χαρακτῆρες τὰς  
 ἀρρήτους ἀνω δυνά-  
 μεις, βοτάναι δὲ καὶ  
 λίθοι τὴν ὕλην, τὰ  
 δὲ θυόμενα ζῶα τὴν  
 ἐν ἡμῖν ἄλογον ζῶην.  
 Ἐκ δὲ τούτων ἀπάν-  
 των τοῖς μὲν Θεοῖς  
 πλέον οὐδέν. τί γὰρ  
 ἂν πλέον γένοιτο  
 Θεῶ; ἡμῖν δὲ πρὸς  
 ἐκείνους γίνεται συ-  
 ναφή.

effet que les Tem-  
 ples nous représen-  
 tent le Ciel, les Au-  
 tels la Terre, les Sta-  
 tuës la Vie, (& voilà  
 pourquoi elles sont  
 des ressemblances  
 d' Animaux,) les  
 prieres l'Intelligen-  
 ce, les caracteres ex-  
 priment les Puissan-  
 ces Superieures & in-  
 effables, les herbes &  
 les pierres la Matie-  
 re, & les Victimes  
 qu'on immole le  
 Principe de vie de-  
 stitué de raison qui  
 se trouve en nous.  
 Aucune de ces cho-  
 ses n'ameliore l'Etat  
 des Dieux; car par  
 quel endroit pour-  
 roit-il s'ameliorer?  
 mais ce sont des mo-  
 yens par lesquels  
 nous nous unissons  
 à eux.

I

REFLE.

# RÉFLÉXIONS

sur le Chap. XV.

(58) IL FAUT UNE CERTAINE HABITUDE) L'Original porte *ἐπιτηδεύματα . . . δεύματα*. Le mot *ἐπιτηδεύματα* signifie proprement *aptitude, convenance*. Tâchons de découvrir la pensée de *Salluste*. Les Dieux n'ayant besoin de rien, pourquoi leur rendre un culte & des hommages? C'est la Question sur laquelle roule ce Chapitre. Notre Auteur, sans user d'aucun détour, va d'abord au fait, & allégué une raison décisive, digne de sa pénétration ordinaire. C'est que le culte des Dieux se rapporte à notre propre utilité. Notion véritablement directrice, qui auroit préservé les hommes de tant d'extravagances & d'abominations, dont leurs cultes ont été accompagnés, s'ils l'avoient eue constamment devant les yeux. C'est la pierre de touche, qui peut faire discerner les vrais actes de Religion des faux. Toute Cérémonie qui ne peut contribuer en rien à nous améliorer, qui ne nous rappelle aucune Verité, qui ne nous fortifie dans la pratique d'aucun devoir, toute Cérémonie de cette nature, n'est qu'un jeu, une décoration puérile, invention des hommes qui voudroient fort que la Divinité se payât d'observances extérieures. Ils n'ont qu'à venir à l'École de *Salluste* pour se détromper; il leur apprendra que tout culte ne peut être institué que *τῆς ἡμετέρας ἀφελείας ἕνεκα*, pour notre propre utilité. Voyons à présent comment il le prouve. Privé du flambeau de la Révélation, il ne sauroit produire d'autres Dogmes capitaux pour objets  
de la

de la créance & du culte des hommes, que l'Existence & la Providence des Dieux. Ce dernier surtout est la base de toute la Religion Naturelle; car admettre des Dieux sans Providence, comme le faisoient les Epicuriens, c'est un pur Atheïsme; de pareils Dieux, qui ne s'intéressent point à nous, ne pouvant exciter en nous aucun sentiment de Religion. Il est donc bien essentiel de convaincre les hommes de la Providence, & de les engager à y faire l'attention convenable, pour rendre aux Dieux le tribut de reconnaissance que méritent leurs faveurs, & pour en implorer de nouvelles. Mais comme il faudroit beaucoup de tems & de peine, pour faire tirer aux hommes les conséquences qui naissent de la considération du Monde & des choses qui s'y passent, il a valu trouver le moyen de les mener à ces idées par une espece d'analogie, de convenance (*ἁμυνοσίτων*) Or cette analogie se trouve dans un Culte, dont les différentes parties expriment les relations des hommes avec la Divinité, & rendent sensibles les principales graces que le Ciel répand sur la Terre. Il y auroit bien de l'érudition à débiter sur le passage, dans lequel *Salluste* indique ces rapports, en disant que les Temples représentent le Ciel, les Autels la Terre, les Statües la Vie, les Prieres l'Intelligence, les caractères les Puissances supérieures & ineffables, les herbes & les pierres la Matière, & les victimes le Principe de Vie destiné de raison, qui se trouve en nous. " Suivant ces idées, tout le culte Payen n'aura été qu'une Allegorie perpetuelle, comme le culte des Juifs étoit un assemblage de types, & de figures de l'Oeconomie Evangelique. Je crois en

effet que c'est là la véritable origine de tous les Cultes répandus dans le Monde. Chaque Nation, suivant son génie particulier, a imaginé diverses représentations, qu'elle a jugé propres à exprimer les attributs & les opérations de la Divinité. Des circonstances particulières, des événemens remarquables, ont aussi procuré l'institution de divers rites. Tout cela a formé des Cérémonies extrêmement composées, & le souvenir de leur véritable origine s'étant perdu dans la suite des générations, on a vu naître l'Idolatrie grossière, qui se bornant aux objets matériels, leur attribuoit les propriétés mêmes de la Divinité. Les Prêtres d'Egypte conserverent le dépôt de la Vérité, & ce fut chez eux que les Philosophes allèrent puiser leurs connoissances les plus épurées. Mais à cela près, le vulgaire demeura dans l'ignorance & dans la superstition; il s'y enfonça même de plus en plus. Les Cérémonies s'écartèrent totalement du but de leur institution, & au lieu d'améliorer les hommes, & d'être un principe de liaison (συνάφῃ) entr'eux & la Divinité, elles servirent à les plonger dans les dissolutions les plus honteuses. Il y auroit peut-être bien des Communions Chrétiennes, où l'on auroit besoin de ramener les Cérémonies à ce principe de l'utilité qu'elles ont par rapport à nous, afin de proscrire & d'abolir toutes celles qui ne font, ni honneur à Dieu, ni profit aux hommes.

κεφ. ιϛ.

Περὶ Θυσιῶν, καὶ  
 τῶν ἑλλήνων τιμῶν ὅτι θεοὺς  
 μὴν ἰούδην, ἀνθρώπων  
 οὐκ ἀφελούμεν.

Chap. XVI.

*Des sacrifices, (59) &  
 des autres parties du culte.  
 Que les Dieux n'en retirent  
 aucun avantage, & quel  
 est celui qui en revient  
 aux hommes ?*

**Α**ξιον δὲ ὁμαι πε-  
 ρὶ θυσιῶν βρα-  
 χέα προσθεῖναι. πρῶ-  
 τον μὲν ἐπειδὴ πάν-  
 τα παρὰ Θεῶν ἔχο-  
 μεν, δίκαιοι δὲ τοῖς  
 διδοῦσι τῶν δεδομέ-  
 νων ἀπάρχεσθαι,  
 χρημάτων μὲν δι' ἀ-  
 νάθηματων, σωμα-  
 των δὲ διὰ κόσμου,  
 ζωῆς δὲ διὰ θυσιῶν  
 ἀπαρχόμεθα. ἔπειτα  
 αἱ μὲν χωρὶς θυσιῶν  
 εὐχαί, λόγοι μόνον  
 εἰσὶν, αἱ δὲ μετὰ θυ-

**I**l me paroît conve-  
 nable d'ajouter ici  
 deux mots sur les  
 Sacrifices. Puisque  
 nous tenons tout des  
 Dieux, il est juste  
 d'offrir à nos Bien-  
 faiteurs, au moins les  
 prémices de leurs  
 dons. Nous donnons  
 celles de nos richesses,  
 par les offrandes  
 que nous consacrons  
 dans les Temples;  
 celles des corps par  
 les ornemens; celles  
 de la vie par les Vi-  
 ctimes. Les Prieres,  
 sans l'immolation  
 des Victimes, ne sont  
 que des paroles; (60)  
 mais ces paroles de-  
 viennent, pour ainsi  
 dire,

σιῶν

I 3

dire,

σιῶν ἔμφυχοι λόγοι,  
 τοῦ μὲν λόγου τὴν  
 ζωὴν δυναμοῦτος, τῆς  
 δὲ ζωῆς τὸ λόγον ψυ-  
 χούσης. Ἐτι πάν-  
 τος πράγματος εὐδαι-  
 μονία ἢ ὀικεία τελει-  
 ότης ἐσίν. ὀικεία δὲ  
 τελειότης ἐκασῶ ἢ  
 πρὸς τὴν ἑαυτοῦ αἰ-  
 τίαν συναφή. καὶ διὰ  
 τοῦτο ἡμεῖς εὐχόμε-  
 θα συναφθῆναι Θεοῖς.  
 Ἐπεὶ τοίνυν ζωὴ μὲν  
 πρώτη ἢ τῶν Θεῶν  
 ἐστὶ, ζωὴ δὲ τις καὶ  
 ἢ ἀνθρωπίνη βούλε-  
 ται δὲ αὐτὴ συναφθῆ-  
 ναι ἐκείνῃ, μεσότη-  
 τος δεῖται. οὐδὲν γὰρ  
 τῶν πλείστον διεσώτων

ἀμέσως

dire, animées, quand  
 on y joint les sacrifi-  
 ces. En effet, c'est la  
 Parole, (ou la Raison,)  
 qui donne la force à  
 la vie, & c'est la vie  
 qui réciproquement  
 anime la Parole. De  
 plus, le bonheur de  
 chaque chose confi-  
 ste dans sa perfection  
 propre; & cette per-  
 fection n'est autre  
 chose pour chaque  
 individu, que l'union  
 à sa cause. C'est pour-  
 quoi, le but de toutes  
 nos prieres est d'ob-  
 tenir notre union  
 avec les Dieux. Or,  
 comme la vie apparti-  
 ent premièrement  
 & en propre aux  
 Dieux, & que celle  
 des hommes n'est  
 que comme une vie  
 d'emprunt, celui qui  
 veut s'unir au pre-  
 mier principe de la  
 vie

ἀμέσως συναπτεται. ἢ δὲ μεσότης ὁμοία εἶναι τοῖς συναπτομένοις ὀφείλει. ζωῆς οὖν μεσότητα, ζωὴν ἐχρῆν εἶναι. καὶ διὰ τοῦτο ζῶα θύουσιν ἄνθρωποι, ὅτε νῦν εὐδαίμονες, καὶ πάντες οἱ πάλαι, καὶ ταῦτα οὐχ ἀπλῶς, ἀλλ' ἕκαστω Θεῷ τὰ πρέποντα, μετὰ πολλῆς τῆς ἄλλης θρησκείας. καὶ περὶ μὲν τούτων ἱκανά.

vie, a besoin d'une espece de médiation. Car il en faut toujours pour les choses qui sont fort éloignées les unes des autres; & cette médiation doit avoir quelque ressemblance avec les choses qu'elle est destinée à unir. Il faloit donc que la vie servit de médiation a la vie; & c'est dans cette vuë que tous les hommes religieux, tant ceux d'à present, que ceux qui ont vécu autrefois, immolent, & ont immolé, des Animaux en sacrifice. Ils ne

l'ont pas fait au hazard, mais en offrant à chaque Divinité les Animaux qui lui conviennent, & en y joignant plusieurs autres Cérémonies. En voila assez sur cette matiere.

# RÉFLÉXIONS

sur le Chap. XVI.

(59) DES SACRIFICES) On a déjà beaucoup écrit sur l'origine des Sacrifices, & la Question est encore litigieuse. Cependant ceux qui les font d'institution Divine, me paroissent s'embarasser dans des difficultés fort considerables. Il est plus apparent, que Dieu a laissé aux premiers hommes la liberté de lui témoigner leur reconnoissance, & leur dépendance, par les voyes qu'ils jugeroient les plus convenables, & que chacun a choisi d'abord pour offrandes les choses qui estoient, pour ainsi dire, de son crû. C'est à quoi mene la diversité des Sacrifices de Caïn & d'Abel. Après cela, l'idée du peché, pour lequel la Divinité offensée demandoit une expiation, & quelque chose qui servit d'équivalent à la personne même du pécheur digne de mort; cette idée, dis-je, a conduit aux sacrifices proprement dits, savoir, à ceux qui se font avec effusion de sang; & les hommes poussèrent la conséquence de ce principe, jusqu'à l'immolation des victimes humaines. Dieu trouvant ces idées établies dans le Monde, se contenta de rectifier ce qu'elles avoient de moralement mauvais, & permit aux Juifs de le servir par un Culte, dont les sacrifices faisoient en quelque sorte la partie essentielle. Mais il prenoit soin de les avertir de tems en tems, que ce Culte n'avoit rien par lui même, qui fut propre à les rendre agréables à la Divinité, que le sang des boucs & des taureaux estoit incapable de purifier les souillures de l'Âme, & que tous leurs dons ne parvenoient point  
jusqu'à

jusqu'à l'Être Suprême, qui d'ailleurs étoit suffisant à soi-même, & n'avoit besoin de rien.

(60) LES PRIERES SANS L'IMMOLATION DES VICTIMES &c.) Ce passage mérite d'être développé, ne fut-ce que pour son admirable conclusion, qui semble une espèce d'allusion, destinée à exprimer le Dogme fondamental du Christianisme, la nécessité du Sacrifice de la Rédemption. *Salluste* dit donc d'abord, que de simples prières sans sacrifices, sont destituées d'efficace, que ce ne sont que des paroles qui se perdent en l'air, mais que les sacrifices les rendent des discours animés, *ἑμφυχοὶ λόγοι*; desorte néanmoins qu'il y a une efficacité réciproque, l'action de tuer un animal n'ayant rien de son côté qui la rende recommandable, si la Prière dont elle est accompagnée n'en fait une véritable Immolation, un Sacrifice. Voilà le premier raisonnement, sur lequel il fonde la nécessité des Sacrifices. Le second est d'une toute autre importance. Le bonheur de chaque chose, dit-il, consiste dans sa propre perfection. Sentence bien remarquable! Axiome fondamental de toute la Morale! Mais cette perfection ne peut se trouver que dans l'union de l'Être avec sa cause, de l'Être produit & fini avec l'Être premier & infini. Nouvelle assertion qui fait voir, que malgré le nombre prodigieux d'opinions sur le Souverain Bien, il y avoit des Philosophes qui en avoient atteint tout d'un coup la véritable notion. C'est donc pour arriver à ce Bonheur, que nous supplions les Dieux d'avancer & d'accomplir notre union avec eux; *διὰ τὸ τοῦ ἑμῶν ἐυχόμεθα συναφθῆναι αὐτοῖς*. Or quel est



l'avantage de cette union. Il consiste principalement dans la vie. A proprement parler, la vie appartient, & convient à la Divinité seule. Celle des hommes ne mérite pas ce nom; ce n'est qu'une vie passagere & d'emprunt. En cherchant donc à s'unir aux Dieux, l'homme cherche à unir, à associer sa vie à la leur, afin qu'elle devienne heureuse & éternelle. Mais pour former cette association, il faut un moyen, une espece de médiation, comme il en faut en général pour toutes les choses qui sont séparées par un trop grand intervalle. Ce moyen, (c'est toujours *Salluste* qui raisonne,) doit avoir quelque ressemblance avec les choses dont il est destiné à procurer l'union. D'où il infere cette belle conclusion, si frappante par l'heureuse application qu'on en peut faire à la Médiation Evangelique, au grand moyen de salut que Dieu nous a donné dans le sacrifice de son Fils. ΖΩΗΣ ΜΕΣΟΤΗΤΑ ΖΩΗΝ ΕΡΦΗΝ ΕΙΝΑΙ IL FALOIT QUE LA VIE SERVIT DE MÉDIATION A LA VIE. Enfin la dernière Remarque de *Salluste*, c'est que le choix des Victimes ne s'est pas fait au hazard, mais qu'on a eu soin d'approprier à chaque Divinité l'immolation des Animaux qui lui convenoient. Il seroit bien difficile à présent de justifier ces convenances; mais cela prouve toujours que le culte du Paganisme, tout absurde qu'il paroît, quand on le considère en gros, avoit pourtant des principes, & qu'il étoit fondé sur certaines raisons. Autant qu'on peut décharger l'humanité des choses qui sont trop deshonorantes pour elles, on doit s'empressez à le faire.

Κεφ. 12.

κεφ. ιζ.

Chap. XVII.

Ὅτι Φύσει ἀφθαρτος  
ὁ Κόσμος.

*Que le Monde est incorruptible de sa Nature.*

**Τ**ὸν δὲ Κόσμον ὅτι  
μὲν οὐκ ἂν Θεοὶ  
Φθεροῦσιν εἰρηταί.  
ὅτι δὲ καὶ τὴν Φύσιν  
ἀφθαρτον ἔχει, λέ-  
γειν ἀκόλουθον. πῶν  
γὰρ τὸ Φθειρόμενον,  
ἢ ὑφ' ἑαυτοῦ Φθείρε-  
ται, ἢ ὑπὸ ἄλλου.  
εἰ μὲν οὖν ὑφ' ἑαυτοῦ  
ὁ Κόσμος Φθείρεται,  
ἔδει καὶ τὸ πῦρ ἑαυτὸ  
καίειν, καὶ τὸ ὕδωρ  
ἑαυτὸ ξηραίνειν. εἰ δὲ  
ὑπὸ ἄλλου ἢ σώ-  
ματος, ἢ ἀσωμάτου.  
ἄλλ' ὑπὸ μὲν ἀσωμά-  
του ἀδύνατον. Τὰ

**N**ous avons vu  
que les Dieux  
ne détruiront jamais  
le Monde; prou-  
vons à présent qu'il  
est incorruptible de  
sa Nature. (61) Tout  
ce qui périt, est dé-  
truit de soi même,  
ou par un autre. Si  
donc le Monde pé-  
rissoit de soi-même,  
il faudroit que le Feu  
se consumât de soi-  
même, que l'Eau se  
desechât d'elle mê-  
me; ou, si cela proce-  
doit d'une Cause ex-  
terne, cette Cause  
feroit corporelle, ou  
incorporelle. Il est  
impossible que la de-  
struction du Monde  
procede d'une Cau-  
se incorporelle; car  
les

γὰρ

γὰρ ἀσώματα σώ-  
 ζει τὰ σώματα. ὅλον  
 Φύσις, καὶ ψυχὴ.  
 οὐδὲν δὲ ὑπὸ τῆ Φύ-  
 σει σώζοντος φθει-  
 ρεται. εἰ δὲ ὑπὸ σώ-  
 ματος, ἢ ὑπὸ τῶν  
 ὄντων, ἢ ὑπὸ ἐτέρων.  
 καὶ εἰ μὲν ὑπὸ τῶν  
 ὄντων, ἢ ὑπὸ τῶν  
 κύκλω κινουμένων τὰ  
 ἐπ' εὐθείας, ἢ ὑπὸ  
 τῶν ἐπ' εὐθείας τὰ  
 κύκλω. ἀλλ' οὐδὲ τὰ  
 κύκλω φθαρτικὴν ἔ-  
 χει Φύσιν. διατί γὰρ  
 μηδὲν ὀρθῶμεν ἐκείθεν  
 φθειρόμενον; οὐδὲ τὰ  
 ἐπ' εὐθείας ἐκείνων  
 ἀφασθαι δύναται. δια-

τι

les Etres de cette na-  
 ture sont au contrai-  
 re le principe de  
 la conservation des  
 des Corps, comme  
 on peut le voir dans  
 la Nature & dans  
 l'Ame. Or rien ne  
 sauroit etre détruit  
 par un Principe, qui  
 est naturellement  
 Conservateur. Si  
 c'est le Corps qui  
 détruit le Monde, il  
 faut que ce soit les  
 Corps qui existent,  
 ou d'autres. Si ce  
 sont les Corps qui  
 existent; ou ceux  
 qui ont un mouve-  
 ment circulaire, dé-  
 truiront ceux qui se  
 meuvent en ligne  
 droite, ou ce sera le  
 contraire. Mais les  
 Corps qui se meu-  
 vent circulairement,  
 n'ont pas une Natu-  
 re propre à opérer la  
 destru-

τί γὰρ ἄχρι νῦν οὐκ ἠδυνήθη; ἀλλ' οὐδὲ τὰ ἐπ' εὐθείας ὑπ' ἀλλήλων φθείρεσθαι δύναται. ἢ μὲν γὰρ ἄλλου φθορά, ἄλλου γένεσις ἐστίν. τοῦτο φθείρεσθαι μὲν οὐκ ἐστίν, μεταβάλλεσθαι δὲ. εἰ δὲ ὑπ' ἄλλων σωμάτων ὁ Κόσμος φθίρεται, πόθεν γενομένων, ἢ ποῦ νῦν ὄντων, οὐκ ἔστιν εἰπεῖν. Ἔτι πᾶν τὸ φθειρόμενον ἢ εἶδει, ἢ ὕλη φθίρεται. ἔστι δὲ εἶδος μὲν τὸ σχῆμα, ὕλη δὲ τὸ σῶμα. καὶ τῶν μὲν

destruction des autres, & nous ne voyons pas aussi qu'aucun principe destructif en procede. Ceux qui se meuvent directement, ne peuvent atteindre les autres; au moins la chose n'a-t-elle pas été praticable jusqu'à présent. On ne sauroit dire non plus, que les choses qui ont un mouvement direct, se détruisent les unes les autres; car on fait que la corruption d'une chose est toujours la génération d'une autre; ce qui n'est proprement qu'une transformation. S'il reste encore d'autres Corps, qui puissent être le principe de la destruction du Monde, personne n'est

εἰδῶν

n'est

εἰδῶν Φθειρομένων, τῆς δὲ ὕλης μενέσης, ἕτερα ὁρῶμεν γινόμενα. εἰ δὲ ὕλη φθείρεται, πῶς ἐν τοσοῦτοις ἔτεσιν οὐκ ἐπέλιπεν; εἰ δὲ ἀντὶ τῆς Φθειρόμενης ἕτερα γίνεται, ἢ ἐκ τῶν ὄντων, ἢ ἐκ τῶν μὴ ὄντων γίνεται. ἀλλ' εἰ μὲν ἐκ τῶν ὄντων, τῶν ὄντων μερόντων αἰεὶ, καὶ ἡ ὕλη ἐστὶν αἰεὶ. εἰ δὲ καὶ τὰ ὄντα φθείρεται, οὐ τὸν Κόσμον μόνον, ἀλλὰ καὶ τὰ πάντα λέγουσι φθειρεσθαι. εἰ δὲ

n'est en état de dire, d'où ils viennent, & où ils existent maintenant. De plus, toute destruction a pour objet la forme, ou la matière. La forme donne la figure; la matière constituë le Corps même. Quand les formes se détruisent, & que la matière subsiste, il en résulte d'autres productions. Mais si la matière elle-même souffre destruction, comment, depuis tant de siècles, en reste-t-il encore? Dira-t-on, qu'à la place de celle qui périt, il en revient d'autre; mais il faudra qu'elle vienne, ou des choses qui existent, ou de celles qui n'existent point. Au premier cas, comme les choses qui existent

ἐκ

existent

ἐκ τῶν μὴ ὄντων ἢ ὕλη, πρῶτον μὲν ἀδύνατον ἐκ τὸν μὴ ὄντων εἶναι τί. εἰ δὲ τοῦτο γένοιτο, καὶ δύνατον ἐκ τῶν μὴ ὄντων εἶναι τὴν ὕλην, ἕως αὖ ἢ τὰ μὴ ὄντα, ἔσαι καὶ ἡ ὕλη, οὐ γὰρ δὴποτε καὶ τὰ μὴ ὄντα ἀπολλύται. εἰ δὲ ἀνείδεον λέγουσι μὲν τὴν ὕλην, πρῶτον μὲν, διατί οὐ κατὰ μέρη, ἀλλ' ὅλω γίνεται τῆτο τῷ Κόσμῳ, ἔπειτα οὐ τὸ εἶναι τῶν σωμάτων, τὸ δὲ κάλλος Φθίρουσι μόνον. Ἐτι πᾶν τὸ Φθειρόμενον,

existent, demeurent toujours, il s'ensuit que la matiere a toujours été. Et si les choses qui existent sont périssables, non seulement ce Monde, mais l'Univers entier, doit aussi être périssable. Faire venir la Matiere des choses qui n'existent point, c'est une supposition impossible. Car si elle avoit lieu, & qu'il fut possible que la Matiere vint des choses qui n'existent point, on seroit en droit de dire que la Matiere durera, tant que les choses qui n'existent point, existeront. Or les choses qui ne sont point, ne sauroient périr. Si l'on prend le parti de dire, que la matiere existe, mais

ἢ αἰΦ'

sans

ἢ ἀφ' ὧν ἐγένετο εἰς  
ἐκεῖνα λύεται, ἢ εἰς  
τὸ μὴ ὄν ἀφανίζεται.  
ἀλλ' εἰ μὲν ἀφ' ὧν  
ἐγένετο, εἰς ἐκεῖνα  
λυθείη, πάλιν γίνε-  
ται ἕτερα. διατί γὰρ  
τὴν ἀρχὴν ἐγένετο;  
εἰ δὲ εἰς τὸ μὴ ὄν  
ἀπεισι τὰ ὄντα, τί  
κωλύει καὶ τὸν Θεὸν  
τοῦτο παθεῖν; εἰ δὲ ἡ  
δύναμις κωλύει, οὐκ  
ἔστι δυνατοῦ ἑαυτὸν  
μόνον σῶζειν. καὶ ὁ-  
μοίως δὲ ἀδύνατον, ἐκ-  
τῶν μὴ ὄντων γινεσ-  
θαι τὰ ὄντα, καὶ τὰ  
ὄντα εἰς τὸ μὴ ὄν ἀφα-

νίζεσθαι.

sans forme, on de-  
mandera, pourquoi  
cet attribut qui con-  
vient à tout le Mon-  
de, ne se remarque  
pas dans ses parties.  
Et d'ailleurs, cette  
idée n'emporte pas  
la destruction des  
Corps, mais seule-  
ment celle de leur  
beauté. De plus, tout  
ce qui est détruit  
l'est, ou en se résol-  
vant dans les princi-  
pes, dont il a été for-  
mé, ou en se perdant  
dans le néant. Ce qui  
retourne à ses prin-  
cipes, peut servir à de  
nouvelles produc-  
tions; sans cela à quoi  
auroit-il été destiné  
dès le commence-  
ment? S'il y a des cho-  
ses qui rentrent dans  
le néant, qui empê-  
che que les Dieux ne  
se trouvent dans le  
cas?

ἕξασθαι. Ἐτι, ἀ-  
 νάγκη τὸν Κόσμον,  
 εἰ Φθείρεται, ἢ κατὰ  
 Φύσιν Φθείρεσθαι,  
 ἢ παρὰ Φύσιν. οὐδὲ  
 τὸ παρὰ Φύσιν πρό-  
 τερον ἔχει τῆς Φύ-  
 σεως. εἰ δὲ παρὰ  
 Φύσιν, δεῖ ἕτεραν εἶ-  
 ναι τὴν μεταβάλλου-  
 σαν τοῦ Κόσμου τὴν  
 Φύσιν. ὅπερ ἂν Φαι-  
 νεται. Ἐτι, πᾶν τὸ  
 Φύσει Φθειρόμενον,  
 καὶ ἡμεῖς Φθείρειν δύ-  
 νάμεθα. τοῦ δὲ Κόσ-  
 μου τὸ μὲν κυκλικὸν  
 σῶμα, οὔτε ἔφθειρέ  
 τις ποτὲ, οὔτε με-

cas? Si l'on dit que  
 c'est leur puissance, il  
 ne convient pas à la  
 puissance d'être uni-  
 quement occupée à  
 sa propre conserva-  
 tion. Il est donc éga-  
 lement impossible,  
 qu'une chose procé-  
 de du néant, & qu'el-  
 le rentre dans le  
 néant. Un autre ar-  
 gument sur ce sujet,  
 c'est que si le Monde  
 périt, il faut nécessai-  
 rement que ce soit  
 suivant le cours de la  
 Nature, ou contre ce  
 cours. Mais il n'y a  
 pas dans le Monde un  
 principe contre na-  
 ture, qui soit anté-  
 rieur à la Nature. Ce-  
 pendant, si le Monde  
 étoit détruit contre  
 Nature, il faudroit  
 supposer une autre  
 Nature, cause de la  
 destruction du Mon-

τὸ τε βάλλ-

Κ

de;

τέβαλλε. τῶν δὲ  
 σοιχείων μεταβάλ-  
 λειν μὲν δυνατόν,  
 φθεῖρειν δὲ ἀδύνατον.  
 Ἔτι, πᾶν τὸ φθει-  
 ρόμενον ὑπὸ χρόνου  
 μεταβάλλεται, καὶ  
 γηρᾷ. ὁ δὲ Κόσμος  
 ἐν τοσούτοις ἔτεσιν  
 ἀμετάβλητος μένει.  
 Τοσαῦτα καὶ πρὸς  
 τοὺς ἰσχυροτέρων  
 ἀποδείξεων δεομένους  
 ἐπὶόντες, αὐτὸν ἡμῶν  
 εὐχόμεθα ἴλεων τοῦ  
 Κόσμου γενέσθαι.

de; ce qui n'est point  
 du tout plausible. A  
 l'égard des choses  
 périssables suivant le  
 cours de la Nature,  
 il n'y en a point que  
 nous ne puissions  
 détruire - nous - mê-  
 mes; mais personne  
 n'a jamais été en état  
 de porter atteinte à  
 la circulation des  
 grands Corps de l'U-  
 nivers, ou à la Nature  
 des Elémens. Enfin,  
 tout ce qui est périf-  
 sable, éprouve les ef-  
 fets du tems, & s'en-  
 vieillit; au lieu que  
 le Monde subsiste  
 depuis tant de sie-  
 cles toujours dans

le même état. Après avoir fourni ces  
 solides démonstrations à ceux qui en ont  
 besoin, nous prions le Monde de vouloir  
 nous être propice.

REFLE-

# RÉFLÉXIONS

sur le Chap. XVII.

(61) IL EST (le Monde) INCORRUP-  
TIBLE DE SA NATURE ) Ce long Chapi-  
tre, dans lequel notre Philosophe entreprend la  
démonstration de la These, qui vient d'etre indi-  
quée, renferme divers raisonnemens, qui marquent  
tous du génie & de la pénétration dans leur Au-  
teur. Il passe en revue toutes les causes inter-  
nes & externes, auxquelles on pourroit attribuer  
la destruction du Monde, & il conclut à l'égard  
de chacune d'elles, qu'on ne sauroit lui attribuer  
un semblable effet. Détachons seulement quel-

ques idées remarquables dans ce tissu d'argumens.  
*Salluste* dit, que le Monde ne sauroit etre détruit  
par une cause incorporelle, parce que les Etres  
de cette nature sont des principes de conserva-  
tion, & non de destruction; ce qu'il justifie par  
l'exemple de l'Ame. Il veut dire, que si le Mon-  
de est animé, ce Principe qui l'anime ne sauroit  
le détruire, parce qu'il en est, comme de l'Ame  
à l'égard du Corps. Tant qu'elle y réside, elle  
écarte sa destruction, laquelle n'arrive qu'après la  
séparation des deux substances. Mais cela ne  
prouve pas, qu'il ne puisse y avoir hors du Monde  
un Etre incorporel, dont la volonté soit la Rai-  
son suffisante de la destruction & de l'antantisse-  
ment du Monde. Il distingue ensuite entre les  
Corps qui ont un mouvement circulaire, & ceux  
qui ont un mouvement direct. Les premiers sont  
les grands Corps celestes, les Astres qui, se mou-  
vant dans leur Orbite, ne s'approchent pas de la  
Terre d'une maniere à pouvoir l'endommager

X 2

& la

& la détruire. Ainsi *Salluste* n'avoit aucune idée des frayeurs, que la rencontre & le choc d'une Comete cause aux Astronomes modernes. Les autres Corps, ceux auxquels il attribue un mouvement direct, sont les divers Etres qui forment, & qui habitent notre Globe, au sujet desquels l'Experience prouve qu'aucun ne sauroit parvenir aux Sphères des Globes celestes, ni par conséquent y causer des désordres & des ravages. Tout paroît donc en sûreté à notre Philosophe, par cette situation respective des Corps mûs circulairement, & de ceux dont le mouvement est direct. Il va plus loin, & remarque que ces derniers, quoiqu'ils paroissent se détruire les uns les autres, ne le sont pourtant pas en effet, à cause de ce fameux Axiome; *ἡ ἀλλοτρίωσις, ἢ ἀλλοτρίωσις ἐστὶν, ἡ ἀλλοτρίωσις ἐστὶν, ἢ ἀλλοτρίωσις ἐστὶν,* la corruption de l'un est la génération de l'autre. Il n'y a proprement qu'une transformation, une suite perpétuelle de modifications, qui laisse subsister le fonds & l'étoffe des choses en leur entier. D'ailleurs, & c'est un nouvel Argument, s'il périssoit quelque chose de substantiel, ces pertes, restérées depuis tant de siècles, devroient n'avoir rien laissé. Dira-t-on qu'elles se réparent; mais comment? En supposant, qu'il procède de nouvelles choses de celles qui demeurent. Mais cette voye donne-t-elle une multiplication réelle, & n'est-ce pas plutôt une simple subdivision, qui ne remplace point les vuides causés par la destruction réelle? Fera-t-on venir les Etres qui naissent de ceux qui n'existent point? Mais la supposition est impossible, le Néant ne pouvant, être cause de rien. On peut voir par tous ces raisonnemens, que *Salluste* avoit de très saines idées sur les divers changemens qui arrivent dans la Na-

la Nature, & qu'il n'y voyoit que des Métamorphoses, qui en changeant l'apparence des Objets, laissent toujours subsister le fonds & la réalité. La conclusion de ce Chapitre est remarquable. L'Auteur s'y recommande à la protection du Monde, il espère que les efforts qu'il a faits, pour donner de solides démonstrations de l'éternité & de l'incorruptibilité de ce grand Tout, le rendront propice à son égard.

*Ἄυτὸν ἡμῶν ἐυχόμεθα ἴλασθαι τὸν κέκομεν γενέσθαι.* Voilà bien des objets qu'il proposoit à sa dévotion; car nous l'avons vu dès la fin du Chapitre IV. invoquer les Dieux & les Ames de ceux qui ont écrit les Fables, dont la Mythologie est composée.

κεφ. σθ.

Chap. XVIII.

Διατί Ἄθεΐαι γίνονται καὶ θεὸς οὐκ ἐβλάπτεται.

*D'où vient l'Atheïsme; & que la Divinité ne sauroit en être blessée.*

**Κ**αὶ μὲν οὐδὲ τὸ Ἄθεΐας περὶ τίνων τόπους τῆς γῆς γενέσθαι, πολλὰ μὲν δὲ ὑπερονέσασθαι, ἀξίον ταραττεῖν τοὺς ἑμψρόνας, ὅτι τε οὐκ εἰς Θεοὺς γίνεται ταῦτα. αἴτιον περὶ οὐδὲ αἱ τιμὰι ἐκείναι.

**L**'Atheïsme(62) qui se manifeste en divers lieux de l'Univers, & qui se manifestera encore souvent dans la suite, n'est pas digne de porter le trouble dans les personnes sensées. Les Dieux mêmes ne sont point attaqués par là, soit par la même raison que

K 3

κινους ὠφελοῦσαι  
 ἐφάνησαν. καὶ διὰ τὸ  
 ἀδυνατεῖν, μέσης οὐ-  
 σίας οὔσαι τὴν ψυ-  
 χὴν, αἰεὶ κατορθοῦν.  
 καὶ τὸ μὴ δύνασθαι  
 πάντα τὸν Κόσμον  
 τῆς τῶν Θεῶν προ-  
 νοίας ἀπολαύειν ὁμοί-  
 ως. ἀλλὰ τὰ μὲν,  
 αἰωνίως, τὰ δὲ, κα-  
 τὰ χρόνον. καὶ τὰ  
 μὲν, πρῶτως· τὰ δὲ,  
 δευτέρως μετέχειν  
 ἐκείνης· ὥσπερ καὶ  
 τῶν αἰσθήσεων πα-  
 σῶν μὲν ἡ κεφαλὴ,  
 μᾶς δὲ ὅλον τὸ σῶ-  
 μα αἰσθάνεται. καὶ  
 διὰ τοῦτο, ὡς ἔσι-  
 κεν, οἱ τὰς Ἑορταῖς  
 κατασησάμενοι, καὶ

que nos hommages  
 ne leur apportent  
 aucun profit, comme  
 nous l'avons vu ci-  
 dessus, soit, parce que  
 l'Âme étant d'une  
 Nature moyenne, il  
 est impossible qu'elle  
 ne tombe jamais  
 dans l'erreur. De  
 plus, le Monde en-  
 tier (63) ne sauroit  
 avoir une part égale  
 à la Providence des  
 Dieux; il y a des cho-  
 ses qui en sont l'ob-  
 jet de toute éternité;  
 il y en a qui ne le sont  
 que dans le tems.  
 Celles-là tiennent le  
 premier rang; celles-  
 ci n'ont que le se-  
 cond, dans la partici-  
 pation à la Providen-  
 ce. C'est ainsi que  
 le tête réunit tous les  
 sens, au lieu que le  
 Corps entier n'en a  
 qu'un en partage.

Ἄπο-

C'est

Ἀποφράδας ἐποίησαν, ἐν αἷς τὰ μὲν ἔργει τῶν ἱερῶν, τὰ δὲ ἐκλείετο. τῶν δὲ καὶ τὸν κόσμον ἀφῆρουν, πρὸς τὴν ἀσθένειαν τῆς ἡμετέρας ἀφροσύμενοι φύσεως. Καὶ κολάσεως δὲ εἶδος εἶναι Ἀθείαν οὐκ ἀπεικός. τοὺς γὰρ γνόντας Θεοὺς καὶ καταφρονήσαντας, ἐυλόγον ἐν ἑτέρῳ βίῳ καὶ τῆς γνώσεως σέρεσθαι, καὶ τοὺς ἑαυτῶν Βασιλέας ὡς Θεοὺς ταπήσαντας, ἔδει τὴν δίκην αὐτῶν ποιῆσαι τῶν Θεῶν ἐκπεσεῖν.

C'est à quoi, ce me semble, ont fait attention les Instituteurs des Fêtes solennelles, en établissant des tems où les Cérémonies sont interrompues, & les Temples fermés. Ils ont même été jusqu'à en oter les ornemens, pour sanctifier la foiblesse de notre Nature. Au reste, l'Athéisme même est vraisemblablement une espece de punition. Il convient que ceux qui, après avoir connu les Dieux, les auront meprisés, soient entierement privés dans l'autre vie de leur connoissance. Il est juste aussi, que ceux qui ont rendu à leurs Rois l'honneur

qui n'est du qu'aux Dieux, soient punis, pour ainsi dire, par la perte des Dieux.

K 4 REFLE-

# RÉFLEXIONS

sur le Chap. XVIII.

(62) L'ATHEISME &c.) Qu'il y a de belles idées dans ce court Chapitre! On y voit les causes de l'Athéisme, & la juste punition. Cette malheureuse disposition de l'esprit & du cœur n'a rien qui doive surprendre & ébranler les personnes qui ont des principes, les gens de bon sens, *υπονοως*. Les Dieux permettent cet égarement, comme ils permettent tous les autres, parce qu'ils n'en sont point blessés réellement, & que tout le vain de l'Impiété n'a aucune force contre eux. Comme l'Âme est d'une Nature bornée, & par conséquent sujette à l'erreur, ce que *Salluste* appelle une *Nature moyenne*, entant qu'elle n'est, ni déterminée par le pur mécanisme comme les corps, ni jouissant des prérogatives de ces Intelligences supérieures, qui découvrent la Vérité, sans risque de se tromper; telle étant, dis-je, la nature de notre Âme, il en résulte que l'erreur de l'Athéisme, toute monstrueuse qu'elle est, peut se trouver dans les hommes, tout comme on y voit tant de genres de folie inconcevables. Et il ne convient pas à la Divinité de prévenir ces inconvénients, en forçant les hommes à éviter ces erreurs. On se sert tous les jours des mêmes raisonnemens, pour justifier l'entrée du péché dans le Monde, & les maux tant Physiques que Moraux qui y régnerent. Il y a même plus ici; l'abus de la liberté est un mal Métaphysique, c'est à dire, une suite de limitations essentielles de nos Amés, & par conséquent, il n'étoit pas même au pouvoir de la Divinité d'y

d'y apporter aucun changement. Les essences sont inaltérables, & dès là que l'Être Suprême veut les faire passer de la possibilité à l'existence, elles ne sauroient être effectuées que telles qu'elles sont. Un homme incapable d'errer & de pécher, ne seroit plus un homme ; ce seroit un Être d'une Classe supérieure.

(63) LE MONDE ENTIER &c.) Ce passage a d'abord une apparence d'obscurité ; voici le sens par lequel nous tâchons de la lever. Il dépend de ce qui a été dit plus haut, que les Dieux ne nous récompensent, & ne nous punissent point, par des arrangemens particuliers, mais que le bonheur & le malheur des hommes procède en général de la manière dont la Vertu les approchant de la Divinité, les met, pour ainsi dire, dans la région de ses salutaires influences, & le Vice les en éloignant, les prive de la communication des faveurs célestes. En partant donc de ce principe, *Salluste* dit, que l'Univers & ses différentes parties ne reçoivent pas dans un degré égal les efforts de la Providence, mais qu'il y a des choses privilégiées ; comme dans le Corps humain, la tête a le privilège de réunir tous les sens, tandis que les autres parties du Corps n'en ont qu'un en partage. Il y a donc des hommes, dont les lumières & les vertus sont des objets distingués de la Providence, qui proportionne ses grâces à celles dont ils jouissent déjà naturellement ; & l'on trouve ici quelque chose de semblable à cette déclaration de l'Évangile, *A celui qui a, il sera donné*. D'autres hommes au contraire, se trouvant malheureusement plongés dans l'ignorance & dans le vice, s'y enfon-

cent de plus en plus, & y trouvent leur juste punition, en ce que cet état les éloigne de la Divinité, source unique de tous les vrais biens. Il ne faut donc point s'imaginer, que les Dieux se plaisent à aggraver cet état, qu'ils envoient efface d'erreur, qu'ils lancent des foudres, sur les coupables; tout cela est indigne d'eux, & de leur souveraine tranquillité: mais l'ordre une fois établi par leur sagesse, produit de lui-même les effets nécessaires pour rendre la Vertu heureuse & le Vice puni. Cette idée est certainement plus satisfaisante, que toutes celles qui font faire à Dieu des plans arbitraires, dans lesquels les hommes se trouvent engagés par quelque raison de bon plaisir, & par l'effet d'un choix indépendant de ce qu'ils font naturellement. Pour éclaircir la pensée, *Salluste* allégué, comme un exemple & comme une preuve, les Cérémonies Religieuses, instituées, comme nous l'avons vu plus haut, pour exprimer notre union avec les Dieux & avec le Monde, de laquelle dépendent notre perfection & notre bonheur. Ces Cérémonies exprimant donc les diverses relations des hommes avec la Divinité, leurs Instituteurs ont visiblement peint le malheur de ceux que l'impieeté & les vices éloignent des Dieux, en marquant non seulement leur Calendrier de jours de Fête, solennels & heureux, mais en établissant aussi des Jours malheureux, *Dies nefastos*, *ἄριστοι*, des Jours où les Sacrifices étoient interrompus, les Lieux Saints fermés, & même dépouillés de leurs ornemens, pour désigner cette disgrâce entière des Dieux, cet éloignement complet d'eux, dans lequel les hommes peuvent avoir le malheur de tomber. C'est par ces moyens qu'ils travail-

loient

loient à fortifier la foiblesse de la Nature humaine, & à lui inspirer le gout de la sainteté, en lui représentant d'une maniere également forte & sensible, les suites déplérables de nos égaremens, *πρὸς τὴν ἀδελφίαν τῆς ἀρετῆς ἀφοσιούμενοι φύσει.* On voit par ces idées, comment l'Atheïsme porte avec soi sa propre punition, qui augmente dans la même proportion que lui, de sorte que notre malheur éternel consistera dans les progrès non interrompus de cette fatale disposition, à laquelle les Dieux nous abandonnent dans l'autre vie. Châtiment bien digne de ceux qui, ayant dans cette vie tant de secours pour s'élever à la connoissance & à l'amour de leur Souverain Auteur, refusent volontairement de s'en servir ! Sur quoi *Salluste* fait une Réflexion bien frappante, c'est qu'il est bien juste en particulier, que ceux qui ont transporté ici bas les hommages Divins aux Rois & aux Puissances temporelles, trouvent leur punition dans une autre vie, & que cette punition consiste précisément à n'avoir aucun accès auprès de la Divinité, à être déchus de toutes ses faveurs; *τῶν ὅσων ἰκνεσσίν,* expression forte, s'il en fut jamais.

κεφ. ιθ'.

Chap. XIX.

Διατί οἱ ἀμαρτάνον-  
τες οὐκ ἔτιμωσιν καλῶ-  
ζονται.

*Pourquoi les pécheurs  
ne sont pas punis  
d'abord?*

Εἰ δὲ μηδὲ τούτων,  
μηδὲ τῶν ἄλλων  
ἁμαρτημάτων εὐθύς  
αἰ

Si ces crimes, &  
tous les autres,  
ne sont pas d'abord  
suivis de leur châti-  
ment,

αἱ δίκαι ἀμαρτήσασιν  
 ἔπονται, θαυμάζειν  
 οὐ δεῖ. ὅτι οὐ Δαιμο-  
 νές εἰσι μόνον οἱ κο-  
 λάζοντες τὰς ψυχὰς,  
 ἀλλὰ καὶ αὐτὴ ἑαυ-  
 τὴν ὑπάγει τῇ δίκῃ.  
 καὶ ὅτι μένουσι τὸν  
 ἅπαντα χρόνον, οὐκ  
 ἔχρη ἐν ὀλίγῳ πάν-  
 των τυχεῖν. καὶ διὰ  
 τὸ δεῖν ἀνθρωπίνην  
 ἀρετὴν εἶναι. εἰ γὰρ  
 τοῖς ἀμαρτήσασιν ἐν-  
 θὺς ἠκολούθου αἱ δί-  
 και, φόβῳ δικαιο-  
 πραγοῦντες ἀνθρωπὶ  
 ἀρετὴν οὐκ ἂν εἶχον.  
 κοκάζονται δὲ τοῦ  
 σώματος ἐξελθούσαι  
 αἱ μὲν ἐνταῦθα πλα-  
 νώμεναι,

ment, nous ne de-  
 vons pas nous en é-  
 tonner. Car ce ne  
 sont pas seulement  
 les Démons, qui pu-  
 nissent les Ames;  
 mais, c'est l'Ame qui  
 se livre elle-même à  
 la punition; (64) &  
 puisqu'elle doit du-  
 rer éternellement, il  
 n'étoit par nécessai-  
 re qu'elle éprouvât,  
 dans un court espa-  
 ce de tems, tous les  
 états qu'elle doit su-  
 bir. Il faloit d'ailleurs  
 donner occasion à  
 la Vertu humaine de  
 se montrer. Car, si  
 les pécheurs étoient  
 punis sur le champ,  
 les hommes ne se-  
 roient justes que par  
 crainte, & n'auroient  
 aucune Vertu. Mais  
 la peine les attend  
 au sortir de ce Corps.  
 Les Ames demeu-  
 rent,

νώμεναι, αὐτὰ δὲ εἰς τί-  
 νας τόπους τῆς γῆς  
 θερμούς, ἢ ψυχρούς,  
 αὐτὰ δὲ ὑπὸ Δαιμόνων  
 ταραττόμεναι πάντως  
 δὲ μετὰ τῆς ἀλόγου  
 ὑπομένουσι, μεθ' ἧς  
 περ καὶ ἡμαρτον. δι  
 ἣν καὶ τὸ σκιοειδὲς  
 σῶμα ὑφίσταται, ὅπε-  
 ρὶ τοὺς τάφους, καὶ  
 μάλιστα τῶν κακῶς  
 ζησάντων ὁράται.

rent, les unes erran-  
 tes, les autres relé-  
 guées dans des lieux  
 chauds, ou froids, de  
 la Terre; il y en a  
 qui sont tourmen-  
 tées par les Démons.  
 Elles conservent tou-  
 tes ce principe pri-  
 vé de raison, avec le-  
 quel elles ont peché;  
 & voila pourquoi il  
 subsiste des especes  
 d'Ombres, qu'on ap-  
 perçoit autour des  
 sépulcres, & surtout  
 autour de ceux des  
 personnes qui ont  
 mal vécu.

## RÉFLEXIONS

sur le Chap. XIX.

(64) L'AME QUI SE LIVRE ELLE-MEME)  
 Notre Philosophe demeure ferme dans ses prin-  
 cipes, & ils lui fournissent la solution la plus heu-  
 reuse d'une Question souvent reiterée; Pourquoi  
 la punition des Mechans est elle differée? Elle  
 ne l'est pas d'un seul instant, ils y vont tout droit  
 & à



& à grands pas; mais ils ne sauroient en atteindre la consommation, qu'en atteignant eux-mêmes au comble de leurs vices, ces deux choses étant inséparables. Or, la durée des hommes devant être éternelle, il n'est pas surprenant que tous ces états qui précèdent, & qui amènent le dernier degré du vice & du malheur, ne s'accumulent pas dans un espace aussi court que celui de la vie. Ce n'en est ici bas que l'introduction; & une espèce d'apprentissage. Les vicieux commencent, pour ainsi dire, à se mettre en chemin pour s'éloigner de la Divinité, & de tous les biens qui ne se trouvent qu'en elle; ils fournissent une partie de cette malheureuse carrière dès ici-bas, & cette partie détermine la mesure de leur malheur actuel: mais ce n'est, à proprement parler, qu'après cette vie, qu'ils s'enfonceront dans cette éternité de crimes & de malheurs, qui fera voir d'une manière incontestable, que le Vice ne sauroit demeurer impuni. A cette raison prise de son propre Systeme, *Salluste* en joint une autre, qu'on allegue communément & dans tous les Systemes. C'est que, si chaque péché étoit suivi d'une punition frappante, les hommes ne pourroient plus donner de preuves de leur attachement sincere à la Vertu. Ils ne seroient justes que par crainte. Au lieu que les inconveniens du Vice n'étant pas bien décidés par rapport à la vie présente, & certaines apparences de prospérité l'accompagnant souvent, ceux qui démentent la réalité sous ces apparences, donnent par là une sorte de mérite à leurs actions. L'Auteur suit, en finissant ce Chapitre, les idées reçues dans la Mythologie, sur le sort des Ames après la mort. Cependant son opinion a ceci de plus

plus Philosophique que celle du vulgaire, qu'il ne batit pas des Champs Elysées, ni un Tartare, mais qu'il croit, que la Terre elle-même demeure le séjour de ces Ames séparées de leur Corps, dont les unes, dit-il, sont errantes, les autres vont se rendre *des vivas τέρου τῆς γῆς λεγαδὲς ἢ ψυχροῦς*, & quelques unes sont tourmentées par les Démons. Il paroît que toutes ces situations ne regardent que les Ames malheureuses; car il traite à part, dans le dernier Chapitre, de la félicité des gens de bien. Enfin, il prétend rendre raison d'un Phénomène, qui n'est l'effet que d'une Imagination superstitieuse; c'est celui des Revenans, des Ames qu'on apperçoit vagabondes auprès des sépulcrés; ce qui, selon lui, arrive principalement aux Ames des Méchans. Elles sont visibles, & se montrent sous l'apparence d'Ombres, parce que l'Ame immatérielle conserve un véhicule, & demeure unie au Principe privé de raison, qui lui étoit joint pendant la vie. Il est certain, en mettant à part les Ombres & les spectres, pures chimeres; il est, dis-je, certain qu'on a de la peine à concevoir que l'Ame puisse conserver l'exercice de ses facultés, si elle est entièrement desorganisée, & qu'il y a lieu de croire que, de leur origine, les Ames sont chacune douées de leur corpuscule, aussi petit qu'on jugera à propos de le supposer; qu'elles ne le perdent jamais, qu'il est le principe de tous leurs changemens d'état, & qu'il sera en particulier celui de la Résurrection.

Κεφ. ii.

Κεφ. 4.

Chap. XX.

Περὶ Μετεμψυχώ-  
σεως, καὶ πᾶσι ἐν ἄλογα  
λέγονται φέρε-  
σθαι.

*De la Metempsychose ; & comment les Ames  
peuvent passer dans des  
Corps d'Animaux?*

**Α**ὶ δὲ Μετεμψυ-  
χώσεις, εἰ μὲν  
εἰς λογικὰ γένοιτο,  
αὐτὸ τοῦτο ψυχὰι γί-  
νεται τῶν σωμάτων.  
εἰ δὲ εἰς ἄλογα, ἔξω-  
θεν ἔπονται, ὡσπερ  
καὶ ἡμῖν οἱ εἰληχότες  
ἡμᾶς Δαίμονες. οὐ  
γὰρ μή ποτε λογικὴ  
ἄλόγου ψυχῆ γένοι-  
το. Τὴν δὲ Μετεμ-  
ψυχώσιν ἐκ τῶν ἐκ  
γενετῆς παθῶν ἐστὶν  
ἰδεῖν. διὰ γὰρ οἱ  
μὲν τυφλοὶ, οἱ δὲ πα-

**L**es Metempsychoses, (65) ou trans-  
migrations d'Ames,  
quand elles se font  
par le passage d'une  
Ame, d'un corps hu-  
main dans un autre,  
rendent cette Ame,  
l'Ame propre du  
Corps où elle entre.  
Mais, quand les A-  
mes passent dans des  
Corps d'Animaux,  
(elles n'y entrent  
pas, (66) à propre-  
ment parler,) elles  
ne font que les sui-  
vre extérieurement,  
comme nous suivent  
les Démons, auxquels  
nous sommes tom-  
bés en partage. Car,  
jamais une Ame rai-  
sonnable ne sauroit deve-

ρεμμέ-

deve-

ρειμένοι, ὅτι δὲ καὶ  
 αὐτὴν τὴν ψυχὴν κα-  
 πῶς ἔχοντες τίκ-  
 τούνται; καὶ ἐκ τῆς  
 Φύσεως ἐχούσας ἐν  
 σώματι πολιτεύε-  
 σθαι τὰς ψυχὰς, μὴ  
 δεῖν, ἅπαξ ἐλθούσας  
 τὸν ἅπαντα αἰῶνα  
 μένειν ἐν ἀργείᾳ. Ἐ-  
 γὰρ πάλιν αἱ ψυχαὶ  
 εἰς σώματα φέροντο,  
 ἀνάγκη ἀπειροῦς εἶ-  
 ναι, ἢ τὸν Θεὸν αἰεὶ  
 ἑτέροις ποιεῖν. ἀλλ'  
 οὐδὲ ἀπειρόν τι ἐν τῷ  
 Κόσμῳ. ἐν γὰρ πε-  
 περασμένῳ ἀπειρον

devenir celle d'un  
 Etre privé de raison.  
 La Metempsychose  
 se prouve par ces dé-  
 fauts (67) qu'on ap-  
 porte au Monde; les  
 uns naissent aveu-  
 gles, d'autres paraly-  
 tiques, d'autres mê-  
 mes avec quelques  
 desordres dans l'e-  
 sprit. (Elle se prouve  
 ve) parce que les A-  
 mes étant destinées  
 par leur Nature à  
 gouverner des corps,  
 il ne seroit pas natu-  
 rel qu'après avoir e-  
 xercé une seule fois  
 cette fonction, elles  
 demeurassent oisi-  
 ves pendant toute  
 l'Eternité. De plus,  
 si les Ames ne retour-  
 noient pas dans les  
 Corps, il faudroit  
 qu'il y en eut une in-  
 finité, ou que Dieu  
 en fit toujours de

τι

L

nou-

τι οὐκ ἂν γένοιτο.  
 οὐδὲ ἄλλας γίνεσθαι  
 δυνατόν. πᾶν γὰρ ἐν  
 ᾧ τι γίνεται καινόν,  
 καὶ ἀτελές εἶναι ἀ-  
 νάγκη. τὸν δὲ Κόσ-  
 μον ἐκ τελείου γενό-  
 μενον τελείον εἶναι  
 προσήκει.

nouvelles. Mais il n'y  
 a rien d'infini dans  
 le Monde, car le Fini  
 ne sauroit contenir  
 l'Infini. Il n'est pas  
 probable non plus,  
 que de nouvelles A-  
 mes soient produi-  
 tes; car tout ce, où il  
 se fait quelque pro-  
 duction nouvelle,  
 étoit nécessairement  
 imparfait. Or le Mon-  
 de, procédant d'un  
 principe parfait, doit  
 aussi être parfait.

## RÉFLÉXIONS

sur le Chap. XX.

(65) LES METEMPSYCHOSES &c.)

L'opinion de l'Eternité des Ames conduit assez  
 naturellement à celle de la Metempsychose. En  
 effet, l'Ame paroissant n'avoir d'autre destination  
 que celle d'informer des Corps, les Philosophes  
 n'ont pas cru pouvoir lui donner d'occupation  
 plus convenable. pendant cet espace de tems in-  
 fini, qui avoient precedé le Siecle où ils vivoient.  
*Pythagore* passe pour être le premier, qui intro-  
 duisit cette opinion chez les Grecs; & l'on fait  
 qu'il se servoit d'un artifice assez grossier pour l'éta-  
 blir,

blir, en feignant qu'il se souvenoit d'avoir été dans d'autres Corps. Ovide l'introduit au XV. des Metam. qui explique ainsi son sentiment ;

*Morte carent anima, semperque priore relicta  
 Sede, novis domibus vivunt habitantque recepta.  
 Ipse ego, (nam memini,) Trojani tempore belli,  
 Pantboldes Euphorbus eram, cui pectore quondam  
 Sedit in adverso gravis hasta minoris Asride ;  
 Cognovi clypeum levâ gestamina nostra  
 Nuper Abanteis Templo Junonis in Argis.*

Platon adopta la Metempsychose, & un grand nombre de Philosophes furent, comme parle *Laënce*, \* heritiers de la folie de Pythagore. Il y en eut même qui crurent, que nous etions malheureux dans cette vie, parceque nous avions péché dans une autre. *Empedocle* & *Anticles* l'enseignèrent. Il paroît par l'Histoire de l'aveugle né, que ce Dogme n'étoit pas inconnu aux Juifs. *Herodote* croit, que les Egyptiens sont les premiers Peuples, chez qui cette opinion s'est introduite. *Porphyre* témoigne, \*\* que chez les Perses il y avoit trois sectes de Philosophes, qui admettoient la Metempsychose. Cesar rapporte que les Gaulois la croyoient: ce qui a donné lieu à ces quatre beaux Vers de *Lucain* ;

*Felices errore suo, quos ille timorum  
 Maximus baud urget lethi metus: inde ruendi  
 Inferorum mens prona vivis, anima que capaces  
 Mortis, & ignavum reditura parcere vita.*

L 2

On

\* Epitom. C. XXXVI.

\*\* De abstinent. L. IV. Sect. 16.

On fera peut-etre bien aise de trouver ici ce que *Platon* enseigne dans son *Timée*, dans son dernier Livre de la *République*, & dans son *Phe-dre*, sur l'ordre des transmigrations de la Metempsychosé. „Premierement, si c'est une Ame qui „ait eu beaucoup de perfections en Dieu, & qui „ait découvert plusieurs verités dans cette espece „de vision beatifique, elle entre dans le corps d'un „Philosophe, ou d'un Sage. Secondement, elle „anime le Corps d'un Roi ou d'un grand Prince. „Troisièmement, elle passe dans le Corps d'un Ma-gistrat, ou elle devient le Chef d'une Puissante „Famille. Quatrièmement, elle anime le Corps „d'un Medecin. Cinquièmement, elle entre dans le „Corps d'un homme, dont l'emploi est de pourvoir „au Culte des Dieux. Sixièmement, elle passe „dans le Corps d'un Poëte. Septièmement, dans „celui d'un Artisan, ou d'un Laboureur. Huitiè-mement, dans le Corps d'un Sophiste, & enfin „dans celui d'un Tyran.” Ces idées, toutes chimériques qu'elles sont, ont pris tellement racine dans l'Orient, qu'on les trouve encore chez un grand nombre de Peuples, comme ceux d'Ar-racan, du Pégu, de Siam, de Camboya, du Tun-quin, de la Cochinchine, du Japon, de Java, de Ceylan &c. La même opinion est fort commune chez les Chinois. Ils écrivent dans leur Histoire, que *Xe-kia*, Philosophe Indien, qui nâquit envi-ron mille ans avant N. S. en a été le premier Au-teur. Elle se répandit dans la Chine l'an LXV. de notre Ere, & les Chefs de cette Secte sont en-core présentement établis à la Montagne de *Tien-tai*, dans la Province de *Che-kiang*. Ce Philoso-phe *Xe-kia*, selon la Tradition des Chinois, est né huit mille fois; & la dernière, il nâquit sous la  
forme

forme d'un Elephant blanc. C'est lui qui fut appelé *Foé* après son Apotheose. Enfin, les diverses Relations que nous avons de l'Amérique, nous assurent \* qu'on y trouve des vestiges de la Metempsychose. Les Nègres des Barbades croient qu'après leur mort ils s'en retourneront dans leur País, & qu'ils y rajeuniront; de sorte qu'ayant cette opinion dans l'esprit, il leur est ordinaire de s'aller pendre, lorsqu'ils apprehendent quelque malheur.

(66) ELLES N'Y ENTRENT PAS, À PROPREMENT PARLER,) J'ai ajouté cette parenthese pour expliquer la pensée de *Salluste*. Elle est assez particuliere. Les Ames qui passent d'un Corps humain dans un autre, s'y domicilient véritablement; elles deviennent l'Âme de leur nouveau Corps. Mais il n'en est pas de même à l'égard des Corps des Animaux; il ne s'y fait point de vraie Metempsychose. Les Ames y sont simplement attachées, de maniere qu'elles les suivent extérieurement, *ἔξωθεν ὑπονοῦται* & cela, ajoute *Salluste*, comme nous suivent les Démons, auxquels nous sommes tombés en partage, *οἱ ἐπιληχθότες ἡμῶς Δαίμονες*. C'est donc une espece de punition & de pénitence, par laquelle une Âme est obligée d'accompagner & de suivre le Corps d'un Animal, & de se dégrader en quelque forte par cette fonction, de la même maniere que les Démons, Intelligences d'un ordre Superieur à nos Ames, sont réduits à la necessité de nous escorter. Nous devenons en un mot les Genies des Betes, comme les Démons sont les notres.

L 3

(67) LE

\* *Jean de Laët*. p. 262. *Voy. de Hennepin*. p. 411.

(67) LA METEMPSYCHOSE SE PROUVE &c.) Comptons les Argumens de notre Philosophe en faveur de ce Dogme. 1. On apporte au Monde certains défauts du Corps, ou de l'Esprit, qui annoncent la préexistence des Ames; & c'est le Dogme Juif dont nous avons déjà fait mention. 2. On ne sauroit concevoir que, dans l'espace immense de leur durée, les Ames, après avoir fait une seule fois la fonction d'Ames, c'est à dire, après avoir animé un seul Corps, demeurent oisives pendant toute l'Eternité. 3. Quelle multitude immense d'Ames ne faudroit-il pas, & quelle dépense inutile de germes animés, qui perissent, avant que d'avoir atteint leur developement! 4. Il n'est pas naturel de supposer que Dieu crée tous les jours de nouvelles Ames, & la raison que *Salluste* en allegue est bien remarquable, & bien digne de son génie véritablement Philosophique. C'est, que le Monde est un Ouvrage parfait, parce qu'il procede d'un Principe parfait, & qu'ainsi il n'est pas possible d'y concevoir des additions, des réparations, des ameliorations. Nos plus grands Genies modernes ont-ils poussé leurs vûes au delà?

Κιφ. κβ.

Chap. XXI.

Ὅτι καὶ ζῶντες καὶ  
τελευτήσαντες, ἑυδαίμονες  
οἱ ἐγώμει.

Que les gens de bien  
sont heureux dès cette vie,  
& qu'ils le seront après  
la mort.

Αἱ δὲ κατ' Ἀρετὴν  
ζήσασαι ψυχαί,  
τάτε ἄλλα εὐδαίμο-  
νοῦσαι,

Les Ames qui au-  
ront vécu (68)  
suivant la Vertu, heu-  
reuses

νοῦσαι, καὶ τῆς ἀλό-  
 γου χωρισθεῖσαι, καὶ  
 καθαραὶ παντὸς γε-  
 νόμεναι σώματος,  
 Θεοῖς τε συνάπτον-  
 ται, καὶ τὸν ὅλον  
 Κόσμον συνδιοικοῦσιν  
 ἐκεῖνοις. Καὶ τοὶ καὶ  
 εἰ μηδὲν αὐταῖς τού-  
 των ἐγίνετο, αὐτὴ  
 γε ἡ Ἀρετὴ, καὶ ἡ  
 ἐκ τῆς Ἀρετῆς ἡδο-  
 νὴ τε καὶ δόξα, ὅ,  
 τε ἄλυπος καὶ ἀδέσ-  
 ποτος βίος εὐδαίμο-  
 νας ἤρκει ποιεῖν τοῦς  
 κατ' ἀρετὴν ζῆν προ-  
 ελομένους, καὶ δυνα-  
 θέντας.

reuses à tous égards,  
 le seront surtout par  
 leur séparation d'a-  
 vec le principe privé  
 de raison, & par leur  
 purification de tout  
 Corps, après laquel-  
 le elles seront unies  
 aux Dieux, & parta-  
 geront avec eux le  
 Gouvernement du  
 Monde. Et quand  
 aucune de ces cho-  
 ses ne leur arriveroit,  
 la Vertu seule, le plai-  
 sir & la gloire qui  
 l'accompagnent, la  
 vie exemte de cha-  
 grins & de servitude  
 qu'elle procure, suf-  
 fit pour rendre heu-  
 reux ceux qui, ayant  
 fait choix d'un genre  
 de vie conforme à  
 la Vertu, ont été ca-  
 pables de perséverer  
 dans leur choix.

REFLE-



# RÉFLÉXIONS

sur le Chap. XXI.

(68) LES AMES QUI AURONT VECU &c. La fin couronne véritablement l'œuvre. Les Ames des gens de bien arriveront par degrés à l'entier dépouillement de toute matérialité, à la purification exacte de tout Corps, *καταρὰ πάντων γενόμεναι αὐμωτες*, après quoi leur bonheur consistera dans une union avec les Dieux, qui ira jusqu'à partager le Gouvernement de l'Univers avec eux, *τὸν ὅλον Κόσμον συνδιοικοῦσιν ἑαίνουσι*. C'est ainsi que l'Écriture nous parle d'être assis sur des Thrones, & de devenir Rois dans le Ciel. Mais comme la certitude de la Révélation manquoit à *Salluste*, il tire parti de son doute, pour faire briller une nouvelle idée plus épurée encore; c'est que, quand tout cela n'existeroit que dans notre Imagination, quand aucunes de nos esperances ne dévoient être réalisées, la Vertu seule suffit pour rendre heureux ceux qui en suivent les Loix.

Tels sont les principes de l'Auteur, que j'avois entrepris de commenter; & si *Erasme* a été tenté de s'écrier, *Sancte Socrates, ora pro nobis, Salluste* ne me paroîtroit gueres moins digne d'une pareille invocation; car, j'ai peine à croire que de si belles idées, & de si grands sentiments, n'aient point influé sur sa conduite.

F I N.







2/

5



